

L'ESPION  
CHINOIS:

OU,

L'ENVOYÉ SECRET

De la Cour de PEKIN,

Pour examiner l'Etat présent de l'EUROPE.

Traduit du CHINOIS.

---

TOME TROISIEME.

---

A COLOGNE.

---

M D C C L X I V.

1607/4546

THE EDITION

2010

DO

THE EDITION

2010

THE EDITION

2010

THE EDITION

2010

THE EDITION



---

---

# L'ESPION CHINOIS.

## LETTRE PREMIERE.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**L**A mesure de la population en France est si petite, qu'elle contient à peine les deux-tiers de la nation. De vingt-cinq-millions d'habitans qu'il devroit y avoir dans cette monarchie, il y en a à peine seize ; & il ne tient pas au gouvernement qu'il y en ait beaucoup moins.

Tant de causes concourent à la dépopulation que, si le phisique ne donnoit des hommes à la France, il n'y en auroit point. Heureusement la nature végete de tous côtés, sans quoi elle seroit un désert. On peut dire que les peuples qui naissent

TOME III.

B

en

en France, ne sont point enfans de la république, mais fils du climat.

La religion, de concert avec la politique, semble concourir à la destruction de l'espèce ; le culte l'anéantit tous les jours.

Cinq-cens-mille-célibataires de l'un & de l'autre sexe, qui s'enterrent avec toute leur postérité dans des cloîtres, font mourir tous les siècles la trentième partie de la nation : de maniere qu'on peut calculer d'avance la destruction générale, & prouver géométriquement que, dans trois-mille-ans, il n'y aura pas un seul François sur la terre.

C'est la religion elle-même qui conjure contre l'état, & qui rend le gouvernement criminel de leze-humanité ; je pourrois dire de leze-divinité.

Il est humiliant pour la raison humaine, que des hommes aient imaginé que, pour vivre éternellement dans le ciel, il fallût faire mourir à jamais sa postérité sur la terre.

Comment a-t-on pu supposer que l'être suprême se trouvât honoré par la destruction de ceux qu'il a créés ; & que sa grandeur fût dans l'anéantissement de son ouvrage.

L'unité

## C H I N O I S.

3

L'unité de religion en France coupe le nerf de la population : c'est le corps du Christ qui fait qu'il y a peu de corps. Il faut croire que Dieu, après sa résurrection, s'est fait homme pour défaire des hommes.

Le Roi veut que tous ceux, qui prétendent à faire des enfans dans l'état, soient de sa communion : ce qui fait que les François qui sont d'un sentiment opposé, vont porter ailleurs leur progéniture.

L'obligation d'entendre la messe les oblige à s'enfuir : & ils vont vivre & mourir dans d'autres climats.

## L E T T R E II.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

La France est remplie de loix, de règlements, d'ordonnances, on y protège tout ce qui peut contribuer à la société ; il n'y a que la population qu'on a oublié d'y encourager.

Cette première branche de l'administration est livrée à elle-même, le gouvernement ne s'en mêle point, on diroit

B 2

que

que ce n'est pas son affaire. Ici les hommes naissent comme ils peuvent, & c'est toujours par hasard qu'ils viennent au monde.

Les exemples des peuples les plus sages de l'univers sur cette partie de l'administration, n'ont aucune influence dans le gouvernement. Les François ont tout pris des Romains, excepté les moyens qu'ils mettoient en usage pour encourager les mariages : c'est-à-dire, la voie directe de propagation.

Il est ici permis à un citoyen de ne pas se marier & de faire mourir avec lui toute sa postérité, sans que la république s'en formalise; & sans que celui, qui ne donne point d'enfans à l'état, en soit moins estimé.

Un célibataire qui, en finissant son existence, finit celle d'une génération entière, peut posséder les premières charges & tenir un rang distingué dans la monarchie.

Il est vrai qu'au milieu du siècle passé, un Roi de France accorda une pension aux peres de famille qui auroient douze enfans mâles. C'étoit commencer l'encouragement par où l'on auroit dû le finir. Il ne s'agissoit pas de porter le citoyen à faire

faire des prodiges ; mais d'exciter la génération de l'espèce. Tout homme qui se marie peut se promettre deux ou trois enfans, mais il ne doit point s'attendre qu'il aura le nombre fixé pour la récompense.

## L E T T R E III.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

Pour que la propagation dans un état ait toute son activité, il faut que les hommes soient à une certaine distance les uns des autres. La répartition géométrique est absolument nécessaire ; car toutes les parties de la génération doivent avoir ensemble des rapports analogues. Si elle est divisée par branches séparées, elle manque de ce jeu général qui donne de l'élasticité à tous ses ressorts. Dans ce dernier cas, on peut dire que la propagation d'un peuple est de pièces & de morceaux.

Paris & quelques autres principales villes regorgent d'habitans, tandis que le reste du roïaume en manque. Tous les

grands ainsi que les premiers de l'état font leur résidence ordinaire à Paris : les citoyens les plus riches y établissent leur domicile. Non seulement les gens aisés ; mais même ceux qui manquent de moyens s'y rendent de toutes parts pour y faire fortune.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Paris, cette même ville qui dépeuple la France, se dépeuple continuellement elle-même. Sans les colonies, que les provinces lui font passer chaque année, elle deviendroit un désert. C'est que le trop grand nombre d'hommes assemblés dans un même lieu, est aussi défavorable à la population, que le trop petit nombre l'est nuisible.

## LETTRE IV.

*L'e, Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**L**E S causes morales dépeuplent plus la France que les politiques. La corruption des mœurs, qui porte ici le nom de galanterie, absorbe la génération. La fréquentation des deux-sexes gêne la propagation

propagation dans l'un & dans l'autre. On voit trop de femmes, pour pouvoir espérer d'avoir beaucoup d'enfans. A force de diviser la propagation, on l'eteint.

En France l'himen lui-même est contraire aux vuës de la population. Une nombreuse famille embarrasse, elle gêne les aises & les commodités de la vie. On ne se marie plus pour avoir des enfans : mais pour vivre avec une femme sans enfans. Cela s'appelle aujourd'hui la bénédiction nuptiale.

Les femmes trouvent que la grossesse use leur beauté, & que d'accoucher souvent c'est flétrir leurs charmes : & à cause de cela la plupart s'abstiennent d'habiter avec leur mari. Il y en a même qui ne se marient jamais, crainte que le mariage ne gâté leur teint.

La manie qu'on a en France d'être sociable, est cause de la destruction de la société. On ne se voit beaucoup, que pour se plaire d'avantage, & la corruption est tout près de ce penchant. Ce n'est pas pour plaire à une seule femme, que les hommes font leurs efforts pour se rendre aimables ; mais pour plaire à plusieurs.

## L'ESPION

De ce désir général naît la fréquentation des courtisanes ; commerce défavorable à la population.

Les enfans qui naissent ici des mariages légitimes sont en si petite quantité, qu'ils balancent à peine le nombre des morts. Ce qui fait que l'espèce dégénere tous les jours en France. D'ailleurs ces enfans sont si maladifs, qu'ils meurent presque tous en naissant : ils ne font, pour ainsi dire, que paroître dans le monde.

La plupart des femmes de France, en se mariant, n'ont qu'une affaire qui est d'accoucher ; celle de nourrir leurs enfans ne les regarde point. Ce soin, le premier de tous les soins, est remis à autrui. On le confie à des nourrices mercénaires, qui pour un modique salaire se chargent d'allaiter des enfans qui ne leur appartiennent pas.

Le mal est qu'elles deviennent elles-mêmes un obstacle à la population ; car tandis qu'elles nourissent, elles n'accouchent pas.

## LETTRE V.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**D**E toutes les causes qui diminuent le nombre des hommes, le luxe est une des plus grandes. Il coupe les nerfs de la population générale. Tu auras peut-être de la peine à le croire, il fait plus de mal lui seul que la guerre, la peste & la famine ensemble.

Depuis qu'il a passé dans toutes les classes, presque personne n'a la faculté de se marier ; ou, si on se marie, on n'a pas le moyen de faire des enfans. Les habits, les parures, les diamans éteignent par avance la postérité.

Tout ce qui environne ce luxe est défavorable à la population. On a un grand nombre de domestiques en hommes & en femmes qui ne se marient jamais ; ce qui forme un vuide immense dans l'espéce.

Un homme, qui a quarante-mille-livres de rente, empêche que vingt-citoïens ne naissent tous les ans. Il n'y a aucune femme de condition en France qui n'ait

quatre ou cinq-filles autour d'elle, qui vieillissent & meurent sans postérité. Quelle perte immense pour la société, que ce nombre prodigieux de célibataires de l'un ou de l'autre sexe !

Les soldats en France qui sont encore en plus grand nombre que les laquais, ne se marient point non plus. Il est deffendu à ceux qui contribuent à la gloire de la couronne, de contribuer à la puissance de l'état. Cette classe d'hommes qui pérît par les guerres, & encore plus par les travaux & les peines, & qui a besoin d'être renouvellée tous les vingt-ans, disparaît de dessus la terre, sans laisser aucune postérité après elle.

Tandis que d'un côté une foule de causes empêche les hommes de naître ; de l'autre une maladie honteuse les anéantit. C'est la débauche qui a répandu son venin dans toutes les classes. Elle a affaibli la nature au point qu'elle ne produit plus que des hommes malades, pour la plûpart incapables de remplir l'objet de la propagation. Les peres la laissent à leurs enfans pour héritage, & ceux-ci la font passer à la postérité. Il n'est pas besoin d'avoir les mœurs gâtées pour être attaqué

attaqué de ce mal, il suffit d'être né d'un pere qui les a corrompues.

## L E T T R E VI.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**L**E gouvernement domestique en France, n'est pas moins défavorable à la population, que le politique.

La loi de chaque famille particulière gêne la propagation générale. Il n'est point permis aux fils de donner des enfans à la république sans l'avis de leur pere. Les mariages contractés sans leur consentement sont susceptibles de dissolution. Ici les enfans n'aquierent la liberté d'engendrer qu'à vingt-cinq ans ; c'est-à-dire, lors que la plûpart n'en ont presque plus la faculté, & qu'ils ont perdu les années les plus fécondes de leur âge.

Les Européens qui supputent tout, ont calculé que la vie des hommes, prise en général, n'est que de vingt-deux-ans pour chaque individu. Sur ce pied-là, on peut dire qu'en France il n'est permis aux citoyens de faire des enfans que trois-ans après leur mort.

Cette loi, qui met entre les mains des peres le pouvoir de disposer des désirs de leurs enfans, a des conséquences funestes pour la population. Je veux parler des mariages qui ne s'accordent pas avec l'inclination ; car les peres, sans s'arrêter à assortir les goûts, ne pensent qu'à assortir les biens.

La disproportion de l'âge n'est point un obstacle, pourvu que la proportion des biens y soit. Il est assez ordinaire en France de voir marier des hommes de vingt-cinq-ans, avec des femmes de quarante-cinq ; c'est-à-dire, lorsqu'elles ne sont presque plus en état d'engendrer.

Les richesses tiennent lieu de tout dans les mariages ; la laideur & le dégoût qui l'accompagnent presque toujours sont comptés pour rien. Ce qui fait que ces unions en général donnent si peu d'enfans à la république.

De ce pouvoir despotique des peres, il résulte un autre inconvénient, je veux dire qu'un pere qui a six-enfans, n'en consacre qu'un à l'état du mariage, destine les autres à la guerre ou les condamne au célibat. C'est-à-dire, qu'il détruit de son autorité privée cinq-générations pour en favoriser une. S'il a quatre-filles, il en enferme

ferme trois dans un couvent, & permet à la quatrième d'avoir un mari:

Quelle idée peut-on avoir d'un gouvernement, qui semble ignorer que les enfans appartiennent plus à la république qu'à leur pere; car s'ils sont redevables de la vie à ceux-ci, ils doivent leur sûreté à celle-là, sans laquelle la vie devient inutile.

## LETTRE VII.

*Le Même, au Mandarin Cotao-yu-se,  
à Pékin.*

De Paris.

**I**L courut dernierement un bruit que l'esclave favorite étoit disgraciée, & qu'il y avoit une place vacante dans les petit appartemens de Versailles. Aussitôt toutes les jolies femmes de Paris se mirent en campagne, & parurent sur les rangs: le nombre des postulantes fut considérable. Tout ce que la nature & l'art peuvent emploier tour-à-tour dans ce sexe, pour piquer le goût de l'autre, fut mis en usage. Il y eut, je t'assure, de quoi travailler pour tout le monde: les marchands de modes, les agrémanistes, les coëffeuses pas-

passerent les nuits ; on ne vendit jamais tant d'étoffes, de rubans, de dentelles, de pompons. On eut dit que toutes les femmes étoient veuves, & qu'elles se préparoient à passer en seconde-nôcés. On prit les bains, & on se parfuma à tout événement. De la parure elles passerent à ce qui fait qu'elle plaît. Elles se préparerent à avoir de l'esprit ; elles relurent les endroits tendres des romans, surtout ceux qui affectent le plus ; étudierent des reparties, & composerent des impromptus.

Avant qu'on eût appris la chute de cette favorite, toutes les femmes de Paris se portoient à merveilles ; à cette nouvelle elle se trouverent attaquées soudain d'une migraine affreuse : la plûpart se rendirent à Versailles pour changer d'air.

Quelques unes qui favoient que la première entrevue du Roi, & de l'esclave disgraciée s'étoit faite en courant le cerf, voulurent voir cette chasse, pour laquelle elles n'avoient témoigné jusques-là aucune curiosité.

Plusieurs jeunes veuves qui, depuis la mort de leurs maris, s'étoient retirées dans des couvens dans l'intention d'y finir leurs jours, en sortirent à l'occasion de cette

cette vacance, pour aller faire un tour dans ce château, avant que de s'ensevelir dans la retraite.

Le point principal étoit d'être vu du monarque, & de lui parler : on emploia la ressource ordinaire des mémoires. Le stratagème avoit réussi sous le règne précédent ; un mémoire addressé au Roi par une veuve qui lui demandoit une pension de quinze-cens-livres, lui avoit valu la couronne de France. Tous ces billets-doux qui furent donc écrits à ce Prince, commençoient ainsi ; *supplie humblement votre Majesté.*

Les suppliantes étoient si galamment mises, & avoient un air si coquet, qu'elles avoient lieu d'espérer d'aller plus loin que leurs mémoires. Tandis qu'elles se donnaient tout le mouvement possible pour remplir la place vacante, on apprit qu'elle ne vaquoit point, & qu'au contraire la favorite étoit plus que jamais dans les bonnes graces du Roi. Alors les mémoires finirent, & la migraine leur ayant passé tout d'un coup, elles s'en retournèrent à Paris.

Celles qui avoient eu quelque goût pour la chasse au cerf, le perdirent ; & les

les jeunes veuves rentrent dans leurs couvents jusques à nouvel ordre.

Voilà déjà plusieurs fois que ces faux bruits se répandent ici. On dit que c'est cette favorite qui les fait courir elle-même; & qu'elle s'en divertit ensuite avec le Roi. Il faut être bien sûre de son fait, pour se jouer ainsi de la faveur.

## LETTRE VIII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

ON fit mourir ici ces jours passés un citoien chez qui on avoit trouvé quelques placards. Ce sont des écrits contre le gouvernement que des mécontents affichent aux coins des ruës, pour apprendre au public ce qu'il fait déjà.

Il n'y a point de rémission en France pour ce délit; car il décele toujours un vice dans l'administration générale, ou quelque défaut particulier dans ceux qui gouvernent l'état.

On trouve des tempéramens à l'égard de tous les autres crimes; mais il n'en est point pour celui-ci.

Les

Les voleurs publics, les assassins, les incendiaires ne sont souvent condamnés qu'aux galères ; mais les faiseurs de placards sont toujours punis de mort.

Un Anglois qui faisoit sa résidence à Paris étant las de vivre, & n'ayant pas la force de se tuer lui-même, demandoit à un François comment il devoit s'y prendre pour mourir ? Faites un placard, lui-dit celui-ci ; vous ne sauriez par-là manquer votre coup ; car vous serez sûr alors d'être pendu.

Les représentations aux ministres sur le mauvais état des affaires sont regardées comme autant de placards & punies de même. Ces Messieurs disent pour leur raison que le désordre de l'état n'est pas l'affaire des particuliers. Il faudroit donc leur envoier les exacteurs des taxes, & des impôts ; puisque ces charges ne sont établies que pour remédier aux désordres, dont ils font leur affaire personnelle.

Il en est de même des remontrances au Prince, dont un sujet ne sauroit revenir ; c'est dans ce gouvernement un crime de leze-Majesté au premier chef : ce qui revient à-peu-près au même que, si un pere de famille faisoit mourir ses enfans, parce qu'ils

qu'ils voudroient s'aviser de lui exposer le mauvais état de sa famille.

Si quelque particulier a assez de courage pour s'adresser au Prince, dans le dessein de lui indiquer quelque leçon de la police générale ; alors toute la nation des ministres est sur le qui-vive : elle craint qu'il n'aprenne au Roi le mauvais état des choses, & ne lui révèle le secret de l'état. Aussi fait-elle bien empêcher que de tels mémoires ne parviennent jusques à lui. Tout seroit perdu si quelque écrit patriote portoit le souverain à jeter ses regards sur l'administration. Je vis traîner dernierement à la Bastille un citoien, chez qui on avoit trouvé des papiers contenant des remontrances au Roi. Il est vrai que cet écrit est bien séditieux ; je t'en envoie une copie, afin que tu en juges-toi-même.

“ Très humbles remontrances au Roi  
“ de France Louis XV. par le plus fidèle  
“ de ses sujets.

“ S I R E,

“ Si les Rois sont les peres des peuples,  
“ il doit être permis aux peuples de s'a-  
“ dresser aux Rois ; car à qui auroient-ils  
“ recours dans leurs calamités ? A leurs  
“ Ministres ?

“ Ministres ? Ces hommes durs, impi-  
“ toïables, qui sacrifient tout à l’ambition,  
“ & qui ont toujours un intérêt personnel  
“ de cacher au souverain le désordre de  
“ l’état ?

“ Pierre le Grand de Moscovie permit  
“ à ses sujets de lui présenter requête,  
“ quand ils auroient quelque sujet de mé-  
“ contentement ; avec cette clause que, si  
“ ceux qui s’adresseroient à lui dégui-  
“ soient la vérité, ils seroient punis de  
“ mort. Je me soumets ici à cette loi :  
“ j’offre de mourir, si j’en impose en  
“ rien à votre Majesté.

“ Au reste, Sire, je n’enfrains point les  
“ loix de l’état. Votre Bisaïeu, de glo-  
“ rieuse mémoire, permit à ses sujets de  
“ s’adresser à lui. Ce Prince leur ouvrit  
“ lui-même un chemin au trône, & leur  
“ fraïa une voie pour arriver jusques à  
“ lui.

“ Avant que d’entrer en matière, je  
“ vous préviens, Sire, que vous êtes a-  
“ doré de vos peuples. Vos rares qua-  
“ lités vous ont attiré la bienveillance  
“ générale ; cette modération, cette affa-  
“ bilité, cette belle ame, n’ont pu être  
“ sans effet : ces vertus vous ont gagné

“ la

“ le cœur de tous vos sujets, il n'en est  
“ aucun qui ne versât pour vous jus-  
“ ques à la dernière goute de son  
“ sang.

“ On se plaint seulement de cette fa-  
“ talité, qui fait que, sous le meilleur de  
“ tous les Rois, les François sont les plus  
“ malheureux de tous les peuples.

“ L'infortune des nations est que les  
“ souverains ne savent jamais l'état des  
“ choses. Ceux qu'ils choisissent pour  
“ leur aider à supporter le poids de leur  
“ couronne, ont toujours des raisons par-  
“ ticulierres pour les leur cacher. Ils  
“ ignorent encore plus leurs ressources.

“ Sire, la Providence vous a placé sur  
“ un trône, fait pour être le plus puissant  
“ de l'univers, vous régnez sur des con-  
“ trées immenses ; mais ce grand corps  
“ politique est perclus de la plûpart de  
“ ses membres. Il n'y a qu'une petite  
“ portion de ce vaste continent qui soit  
“ cultivée : tout le reste est en friche. Il  
“ vous manque dix-millions de sujets que  
“ le défaut de loix sur l'agriculture ré-  
“ tient dans le néant. Chaque généra-  
“ tion tue un million de François. C'est-  
“ à-dire,

“ à-dire, que la France qui devroit être  
“ le plus puissant état du monde, n'est  
“ pas en proportion de forces relatives  
“ avec le plus faible de l'Europe.

“ Vos finances ne sont pas en meilleur  
“ état; elles sont dérangées au point qu'à-  
“ moins d'un miracle œconomique il  
“ est impossible de les rétablir. Eh!  
“ le moien, Sire, que cela puisse être au-  
“ trement? on diroit que cette partie de  
“ l'administration est au pillage: chaque  
“ financier a une clef de votre trésor,  
“ d'où il tire les sommes qu'il veut.

“ Le numéraire de la France est de  
“ douze-cens-millions. Pour qu'il y eût  
“ de l'ordre dans les finances, il faudroit  
“ que cette somme fut répartie géomé-  
“ triquement; c'est-à dire, qu'elle fut en  
“ proportion du nombre des citoyens, & je  
“ pourrois vous citer six-particuliers qui  
“ possédent à eux seuls quatre-cent-mil-  
“ lions: c'est-à-dire, qu'ils ont le tiers du  
“ total des richesses, & par-là ont dans  
“ leurs coffres les portions de six-mil-  
“ lions de vos autres peuples. Il y a un  
“ grand nombre de vos sujets qui n'ont  
“ jamais vu votre effigie sur une monnoie  
“ d'or.

“ A cette

“ A cette misere universelle se joint un  
“ mécontentement général. La France  
“ est humiliée de voir une race d'hommes  
“ qui s'engraissent des malheurs publics.  
“ Soixante-traitans fouillent continuel-  
“ lement dans la poche de vos autres fu-  
“ jets, & en retirent chacun tous les ans  
“ une somme de trois-cens-mille-livres.

“ Les guerres inutiles qu'un sage con-  
“ seil pourroit prévenir,achevent d'arra-  
“ cher à vos peuples le peu que l'avidité  
“ des fermiers leur avoit laissé. Les im-  
“ pôts réitérés pour subvenir aux fraix  
“ des batailles accablent vos peuples. La  
“ plûpart hors d'état de païer les charges,  
“ & ne trouvant aucune compassion au-  
“ près de ceux qui les levent, s'enfuient,  
“ & vont chercher ailleurs les moyens de  
“ vivre que leur patrie leur refuse. Un  
“ grand nombre passe dans l'étranger, &  
“ en diminuant les forces de l'état, aug-  
“ mente celles de vos ennemis. La  
“ guerre présente a réduit l'état dans une  
“ désolation qu'aucun de vos Ministres  
“ n'a eu le courage de vous représenter.  
“ Les campagnes n'ont presque plus de  
“ laboureurs: les ménagers ont péri dans  
“ les combats. Les provinces sont dé-  
“ fertes,

“ fertes, & les villes dépeuplées d’habitans. Les besoins phisiques manquent à vos peuples; ils n’ont pas de pain. Plusieurs milliers de vos sujets sont obligés de brouter l’herbe comme les bêtes.

“ Tous ces malheurs sont d’autant plus accablans que ceux qui les causent ne se mettent pas en devoir d’y remédier; mais au-contraire cherchent à en augmenter le joug qui devient tous les jours plus pesant.

“ L’amour que nous vous portons, Sire, nous feroit supporter patiemment nos afflictions, s’il n’y avoit un mal dans l’état plus grand encore que nos malheurs; je veux dire, le despotisme de vos Ministres, qui se donnent un plein pouvoir sur nos vies & nos libertés. Ce sont les Pachas de la France. Ils font punir & arrêter ceux de vos sujets qui leur déplaisent. Les prisons sont remplis aujourd’hui de François, dont votre Majesté n’a jamais entendu prononcer les noms.

“ Ils se servent de votre autorité pour commettre envers nous toutes sortes de violences. Votre nom, si doux & si

“ cher

“ cher aux oreilles Françaises, est devenu  
“ la terreur de la France. Des citoiens,  
“ dont la conduite ne sauroit être suspecte,  
“ sont traînés dans des prisons, sans au-  
“ tre motif que celui d'avoir déplu à des  
“ hommes en place, ou à quelques unes  
“ de leurs créatures.

“ Ce qui nous console, Sire, dans nos  
“ afflictions, c'est que toutes ces vexa-  
“ tions vous sont inconnues, & qu'elles  
“ sont faites à votre insu : mais nos mal-  
“ heurs n'en sont pas moins grands par-  
“ ce que vous les ignorez.

“ Si ces très humbles remontrances  
“ parviennent jamais jusques à vous, plu-  
“ sieurs de vos fideles sujets vous suppli-  
“ ent ici en mon nom de créer un conseil  
“ extraordinaire, pour examiner l'état pré-  
“ sent de la France; afin qu'après vous  
“ en avoir rendu compte, votre Majesté  
“ donne ses ordres pour y apporter le re-  
“ méde que l'état des choses présentes  
“ peut permettre.”

## LETTRE IX.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

LE sujet de cette lettre cadre parfaitement avec ma précédente ; il est question d'un projet de prisons dénominatives. Le plan est très beau, & mérite l'attention du gouvernement François, je ne doute pas aussi qu'il ne soit adopté ; car cette administration ne laisse gueres échaper les beaux établissemens.

On ignore qui en est l'auteur, & je crois qu'il sera fort bien de le laisser ignorer ; car il pourroit bien être le premier pensionnaire de l'établissement qu'il propose.

Le mémoire est adressé au premier concierge des prisons de la France ; c'est-à-dire, au ministre d'état qui lâche les lettres de cachet.

“ Monseigneur,

“ Les sujets du Roi très Chrétien se plaignent avec raison d'être arrêtés tous

TOME III.

C

les

“ les jours, sans savoir pourquoi ; ce  
“ qui rend l'inquisition de cette monar-  
“ chie aussi terrible, que celle d'Espagne,  
“ qui emploie la même tirannie. C'est  
“ une espèce de consolation pour un su-  
“ jet coupable, qui est arrêté, de con-  
“ noître la cause de sa détention.

“ Tous les crimes, en France, sont en-  
“ sevelis dans la même prison ; ce qui  
“ confond les idées. Pour prévenir les  
“ abus qui naissent de cette confusion,  
“ je propose au gouvernement un plan  
“ de prisons dénominatives, sur la porte  
“ desquelles seroient écrits les noms des  
“ personnes en faveur offensées, pour les-  
“ quelles on seroit détenu, où on liroit  
“ ces mots en gros caractères. *Prison de*  
“ *Madame la M.....* ; *Prison de*  
“ *Monseigneur l'Abbé de B.....* ; *Prison*  
“ *de Monsieur le Comte de St. Flor.....* ;  
“ *Prison des Sécrétaires d'Etat* ; *Prison des*  
“ *Chefs de Bureau.*

“ Il faudroit aussi en faire bâtir quel-  
“ ques petites, pour les sous-sécrétaires,  
“ les agens, les commis, les laquais, ou  
“ filles de chambre, de ces mêmes per-  
“ sonnes en place, ou en faveur. A l'é-  
“ gard d'une prison pour le Roi, ainsi  
“ que

“ que d'écriteau, il n'en seroit pas besoin;  
“ car on n'est jamais arrêté pour lui.

“ Il couviendroit aussi, pour l'ordre  
“ général, d'accompagner ces inscriptions  
“ d'une seconde qui désignât les crimes  
“ de léze-Majesté, pour lesquels on est  
“ détenu, par ces mots : *Prisonniers d'état*  
“ *qui ont parlé mal de la M. . . . .*; *cri-*  
“ *minels de léze-Majesté, qui ont fait des*  
“ *vers contre elle ; sujets arrêtés, pour a-*  
“ *voir fait des couplets de chansons contre*  
“ *l'administration ; criminels qui les ont*  
“ *chantés ; coupables d'état qui les ont*  
“ *notés, &c.*

## . L E T T R E X.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Venise.

**I**L y eut dernierement un grand débat  
dans cette république. Deux partis  
se formerent, & l'on disputa longtems.: il  
s'agissoit de savoir si trois hommes de-  
voient être les maîtres de la liberté, de la  
vie & de la mort des sujets.

L'histoire de l'Europe ne dit point  
qu'aucun peuple ait accordé une autorité-

si absolue à trois citoyens qu'on appelle ici Inquisiteurs d'état. Il faut aller jusques en Turquie pour se former une idée d'un pouvoir qui réponde à celui de ce tribunal.

Dans tous les gouvernemens qui s'éloignent de la servitude, on a évité de donner une trop grande puissance à un corps composé d'un petit nombre d'hommes ; car, comme le remarque fort bien un politique Italien \* : *peu sont corrompus par peu.*

Il est vrai que la république de Venise semble avoir des raisons particulières pour cet établissement. Comme les familles des nobles sont en grand nombre, qu'il y en a de puissantes & qui pourroient caballer contre l'état, il faut un tribunal terrible qui les tienne en respect, & qui les fasse rentrer sur le champ dans l'ordre de la subordination ordinaire. Je dis qu'un gouvernement est bien malheureux qui a besoin d'un ressort si violent.

Deux-chooses principalement rendent ce tribunal odieux ; le deffaut de formalités, & l'étendue immense de son pouvoir.

\* Il est à présumer que c'est Machiavel.

Quelques

Quelques informations secrètes sont les pièces les plus autentiques contre les citoiens accusés de crime de leze-Majesté. Les témoins ne leur sont point confrontés ; ils perdent la vie sans voir ni connaître les auteurs de leur mort.

Trois-hommes s'assemblent dans une chambre obscure ; là, après quelques courtes délibérations, ils envoient enlever les premiers de la république, & les relèguent dans une prison.

Le premier est contre le droit des gens des citoiens, dont la liberté consiste principalement dans les formalités de la justice.

Le second est contre le droit des nobles, qui étant les fils ainés de la république, ne doivent pas être en bute à l'animosité de trois-particuliers.

Quand un citoien a passé par les premières charges de l'état, & qu'il a rendu des services importans à sa patrie, il doit avoir sa maison pour asile ; on doit le distinguer de ceux qui ne lui en ont point rendus ; c'est comme une récompense que l'état paie à sa vertu. L'exception à la règle générale est nécessaire, & l'égalité ici peut être nuisible.

Il y a dans toutes les républiques de petites ames, qui voient avec chagrin les citoiens qui s'y distinguent. On en veut à leur capacité, on ne leur pardonne pas leur mérite. Il faut mettre de tels citoiens à couvert de l'envie. Si les grands d'un état qui se sont distingués par leurs services viennent à prévariquer, il faut apporter plus de circonspection dans leur jugement, que dans celui des citoiens ordinaires. C'est la république elle-même qui doit les juger, & non pas un tribunal particulier. La liberté & la vie des citoiens ne doit pas être une affaire arbitraire qui dépende de quelques juges.

Une république qui accorde les jugemens définitifs à un petit tribunal, n'est pas en sûreté. Trois-juges se préviennent aisément ; on peut les corrompre d'autant plus facilement, qu'il ne s'agit que de concilier un petit nombre d'intérêts. Pour que la fraïeur ne se répandît pas sur tous les fronts, il faudroit supposer que ces trois-hommes, à qui on donne un pouvoir sans limites, n'en abuseront pas, qu'ils laisseront derriere eux toutes les considérations humaines, que rien ne les portera à abuser de leur Ministere : en un mot qu'ils ne feront point des hommes, mais

mais des anges. L'expérience démontre tous les jours que trois-magistrats ne suffisent pas pour voir clair dans certaines affaires d'état, surtout quand il s'agit de punir un grand criminel ; car, pour l'ordinaire, ceux qui veulent le perdre ont pris d'avance de telles précautions, qu'un petit nombre de juges ne sauroit les dévoiler. C'est pour cela que, dans tous les gouvernemens où regne la liberté, il est permis à l'accusé d'appeler de la sentence d'un tribunal ordinaire, pour porter l'affaire devant un plus grand.

Mais pour revenir au débat dont j'ai d'abord parlé, il fut décidé à la pluralité des voix que les trois-inquisiteurs d'état seroient comme auparavant les Pachas de la république. Comme pour l'ordinaire dans les disputes sur la puissance des corps, on remonte à leur origine ; on découvrit que le pouvoir des inquisiteurs d'état étoit une corruption de la constitution, & non une suite de l'institution. Cette découverte, qui auroit pu faire ouvrir les yeux à la république, ne servit qu'à les lui faire fermer : on prononça en faveur des inquisiteurs, & par ce décret, on fit une loi de ce qui n'étoit auparavant qu'une concession.

## LETTRE XI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin.*

De Paris.

LES auteurs François parlent beaucoup des tribunaux établis par la législation, & aucun ne fait mention du tribunal de la toilette, le plus absolu de tous, & où les affaires d'état sont jugées tous les jours en dernier ressort. Le Roi lui-même est sujet à ses arrêts ; & ses décisions sont la loi suprême.

La bravoure & le courage perdent leurs droits devant lui. On y voit souvent de braves officiers s'y montrer tout décontenancés. Tel Général dont l'intrépidité ne s'est jamais démentie devant le plus fier ennemi, y est quelquefois interdit & confus. De séveres magistrats qui font trembler à leurs tribunaux, tremblent à leur tour devant celui-ci.

De tous les ingrédiens qui entrent dans la composition du tribunal de la toilette, *le blanc & le rouge* sont ceux dont le pouvoir est le plus tirannique, & qui dictent les arrêts les plus absolus. Les loix de l'Em-

l'Empereur Justinien ont beaucoup moins d'empire sur les François.

La boëte à mouche y a un grand descendant. Ce sont de petits atômes noirs qui causent les plus grandes impressions sur les hommes. Quelques uns de ces corpuscules placés adroitemment sur le visage d'une femme, dictent souvent des arrêts sans appel. On m'a montré ici le tombeau de plusieurs petits-maîtres François, qui ont souffert la mort par des sentences portées par des mouches presque imperceptibles ; car plus l'atôme est petit, plus l'exécution est grande.

Ce n'est point dans les audiences des particuliers de ce tribunal qu'on connoît le plus son pouvoir ; les grands coups se portent au sortir du conseil de la toilette ; après que l'art a mis la dernière main à la nature, & que toutes les batteries des charmes sont dressées : alors malheur à tout mortel qui rencontre le niveau d'un tel visage ! Tu croirois peut-être que c'est ici un badinage, mais fache que c'est l'affaire la plus sérieuse de la nation François.

## LETTRE XII.

*Le Méme, au Chef de la Religion, à Pékin;*

De Paris.

C'EST une grande difficulté dans la religion chtétienne, de distinguer les péchés qui mettent Dieu en colere, de ceux qui le rendent seulement de mauvaise humeur; je veux dire les péchés qui l'offensent mortellement, de ceux qui l'offensent vénierlement. Il y a ici pour cela un grand nombre de docteurs qu'on appelle casuistes, dont l'occupation est de travailler à cette distinction. Chaque couvent de Bonzes en a un, qui n'a d'autre emploi que de manger, de boire, & de réfléchir sur les différentes manieres par lesquelles on peut se damner.

Outre les casuistes réguliers, il y en a d'autres séculiers qui offrent leurs services à ceux qui en ont besoin. On va les consulter sur tous les cas de conscience. Un chrétien qui a insulté la divinité, apprend d'eux à quel degré est l'offence: il n'en est informé qu'après que le casuiste le lui a dit.

On

On peut regarder ces docteurs, comme les thermomètres des consciences, ils indiquent le degré de réprobation où elles sont. Ce sont proprement les juges de la loi du Christ ; leur charge les met en droit d'y donner la tournure qu'ils veulent.

Ces gens-là sont fort utiles à la société. Ils peuvent calmer des ames qui sans eux feroient allarmées, & permettre qu'on commette tranquillement certains péchés. La seule difficulté que j'y trouve, c'est qu'ils ne sont pas d'accord entre eux, sur ce qu'on appelle en terme de l'art, *la gravité des cas*. Il en est de si difficiles, qu'ils ne s'accommodeent de rien. Il faut faire quelquefois vingt-casuistes, avant que d'en rencontrer un qui vous permette d'offenser Dieu sans remord. Il est vrai qu'il y en a avec qui on s'accommode très aisément.

Les sentences de ce tribunal s'expédient gratis ; les casuistes ne les vendent pas, ils permettent seulement qu'on les leur achète par des présens.

Ce bureau est beaucoup moins fréquenté, depuis que plusieurs faux freres ont mis en évidence la science des ames. Autrefois les cas de conscience étoient un secret ; mais on les a fait imprimer, &

par-là ils sont devenus publics. Les pécheurs consultants les lisent aujourd'hui dans un grand dictionnaire, où ils sont rangés par ordre alphabétique. C'est une grande perte pour les casuistes, car on peut se passer d'eux. Par exemple, on trouve à la lettre A, tous les cas qui regardent l'amour; à la lettre B, ceux de bigoterie, brigandage, bestialité; au C, tout ce qui concerne la continence & le concubinage; ainsi des autres jusques à la dernière lettre de l'alphabet.

Il n'y a point aujourd'hui de pécheur un peu réglé, qui parmi ses livres d'impiété n'ait un dictionnaire de cas de conscience.

Avant que les casuistes se fussent mis ainsi à découvert, ils avoient fait une autre grande perte. Les Rois de France leur demandoient autrefois la permission d'être injustes. Ils les consultoient sur les moyens qu'il y auroit d'usurper des états en toute sûreté de conscience; cela étoit fort commode pour ces monarques qui jouissoient gratuitement de leur ambition. On crut pouvoir se passer d'eux, & on les remercia. Aujourd'hui leurs chalands ordinaires sont quelques hommes foibles & timides, qui flottent continuellement entre

tre la crainte & l'espérance, qui voudroient goûter les douceurs du ciel, sans abandonner les plaisirs de la terre.

Les casuistes, pour se rétablir, mirent il y a quelque tems un grand projet sur le tapis. Il fut question de prouver à une race d'hommes, qu'on appelle ici financiers, que leur bien étoit mal aquis, & qu'ils ne pouvoient gagner le paradis, sans le restituer. C'étoit un coup d'état pour eux qui leur eût donné de la considération dans le roïaume ; mais malheureusement pour les docteurs, les financiers ne s'embarrassent ni de Dieu, ni du Diable : ils ne croient qu'à leur argent.

## L E T T R E XIII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

JE me trouvai dernierement dans une maison, où deux politiques s'entretenoient ensemble sur la guerre présente.  
" Voilà bien des difficultés à applanir,  
" disoit l'un, pour parvenir à la paix  
" générale. Des roïaumes abîmés, des états

“ états dévastés, des peuples désolés, des  
“ continens immenses, qui ont changé de  
“ maître, &c. Cependant on parle d'un  
“ congrès général. Comment s'y prendre?  
“ Et par où commencer l'ouvrage de la  
“ tranquillité universelle ?

“ Je ne dis point, reprit l'autre, qu'il n'y  
“ ait beaucoup d'obstacles à surmonter :  
“ vous en direz néanmoins ce qu'il vous  
“ plaira, mais pour moi qui connois le  
“ génie des négociateurs, je crains moins  
“ les intérêts des Princes, que ceux de  
“ leurs ministres. Si le congrès, dont on  
“ parle, a lieu, qu'en va-t-il arriver ?  
“ Que les plénipotentiaires s'assembleront,  
“ se verront, se parleront, se brouilleront,  
“ & se sépareront.

“ Pour l'ordinaire, ces messieurs sui-  
“ vent graduellement les progrès des ar-  
“ mes de leurs maîtres : quand elles prof-  
“ perent, ils sont d'une hauteur insupor-  
“ table. *Nous avons une puissante armée à*  
“ *opposer à vos desseins*, dit fierement le  
“ plénipotentiaire d'un Prince qui a la  
“ supériorité, à l'agent de celui qui est  
“ plus foible ; *nous exterminerons votre*  
“ *païs, nous mettrons tout à feu & à sang*.  
“ Voilà leur langage ordinaire. Sans  
“ compter qu'à la paix, les négociateurs  
“ ne

“ ne font rien, & que pendant la guerre,  
“ ils font quelque chose.

“ Les souverains ont beau avoir de bonnes intentions, & souhaiter ardemment la tranquilité générale, cela ne suffit pas ; il faut encore que leurs ministres la veuillent. Il ne sert de rien aux Rois de leur manifester leurs volontés par écrit, & de leur prescrire des loix ; faute de discussions sur les intérêts des Princes, ils en feront naître sur les préférences des rangs. Un banc, l'emplacement d'un tabouret suffit le plus souvent, pour rompre la négociation la plus avantageuse à l'Europe, & remettre les armes à la main de toutes les nations.

“ *Il me faut un fauteuil, dit un misérable plénipotentiaire ; ma chaise est hors de son rang. Je n'écouterai aucune proposition de paix, que je ne sois à ma place. Périssent tous les peuples de l'Europe, mais je ne souffrirai pas que la couronne que je représente ici, perde ses droits : les prérogatives de mon maître sont d'un droit supérieur au droit des gens des nations, & aux loix de la guerre.*

“ Si ces difficultés sont applanies, ils en font bientôt naître d'autres. Je déifie

“désie à toutes les puissances de la terre  
“unies ensemble, de donner la paix à  
“l'Europe, si deux ou trois chétifs mi-  
“nistres qui s'entendent entre eux dans  
“un congrès veulent la guerre.””

## LETTRE XIV.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**N**O S. Ministres, me disoit derniere-  
ment un François, sont la cause de  
tous nos malheurs. Leur histoire est  
celle de la décadence de la monarchie.

Richelieu, qui nous gouvernoit il y  
a plus de cent-ans, étoit un ambitieux  
qui rapportoit tout à lui-même. Jamais  
sujet n'eut plus d'ascendant sur son maître.  
Il avoit détrôné Louis XIII. &  
régnoit à sa place. Ce ministre fit de  
grandes choses ; mais ces grandes choses  
n'étoient pas celles qu'il falloit faire.

Il établit le despotisme absolu en  
France. Depuis ce tems-là, la nation  
n'a rien fait de grand ; car que peut-on at-  
tendre d'un peuple conmposé d'esclaves.

Avant

Avant lui, il y avoit une puissance dans l'état qui balançoit le pouvoir de nos Rois, & les empêchoit d'être les maîtres absolus de nos biens, & de nos vies : Richelieu l'abolit. Ce Cardinal eut été un des plus célèbres Pachas de l'Empire Ottoman. On ne vit jamais un plus grand promoteur du pouvoir absolu. Il chercha à abolir toutes les compagnies qui pouvoient balancer l'autorité suprême; & comme le remarque fort bien un auteur, quand cet homme n'auroit pas eu le despotisme dans le cœur, il l'auroit eu dans la tête.

Il s'acharna contre la maison d'Autriche, & passa sa vie à imaginer des moyens propres à diminuer son pouvoir. Ce Ministre ne vit pas un petit état républicain, appliqué dès-lors à former une marine, qui devoit devenir un jour fatale à la France. Il faisoit des comédies dans le tems qu'il auroit fallu faire des vaisseaux.

Mazarin qui lui succéda, fourbe, & rusé comme un Italien, étoit un mal honnête homme: il dépouilla l'état de ses richesses, & se les appropria. Son ministere est un tissu de crimes. Il avoit une armée à lui, & faisoit la guerre aux dépens de l'état, contre ceux qui lui dis-  
putoient

putoient son autorité. Il bouleversa le Roiāume, & laissa les finances dans un désordre affreux.

Fouquet qui administra après lui, donnaoit des fêtes au Roi, qui lui coûtoient seize-millions. On punit Fouquet ; mais le péculat resta.

Colbert ne vit point la matière, il n'aperçut que la forme. Il éleva l'édifice, avant que de placer l'échafaut : au lieu d'encourager l'agriculture, il perfectionna les arts qui n'en sont qu'une suite. Il commença par où il falloit finir. Son application fut celle de changer les laboureurs en artisans. Il trouva la France en friche, & il la laissa sans culture.

Louvois n'avoit que des passions : il s'occupa toute sa vie de ses vengeances, ou de celles de Louis XIV. Ministre dur, cruel, & impitoyable, il regardoit le genre humain, comme l'instrument de son ambition : aimant le sang, & portant son maître à le répandre, s'il n'y avoit pas eu des hommes en Europe, il lui auroit fait faire la guerre aux morts. Son administration étoit celle des bombes, & des canons. Quand il s'agissoit de sièges & de batailles, les places étoient fournies dans un clin d'œil de tous les ustenciles destructifs

destructifs de l'humanité; c'étoit le premier homme du monde pour dépeupler une monarchie.

Seignelai étoit trop occupé de ses plaisirs, pour penser à l'état; il faisoit la débauche, quand il falloit expédier.

Chamillard n'entendoit rien aux affaires: il désoloit la monarchie par son incapacité. Charles XII. Roi de Suede, ayant appris qu'il y avoit quelque division dans le sénat de Stockholm, lui écrivit qu'il leur en verroit une botte, pour les gouverner. Chamillard gouvernoit la France comme une botte.

Du Boisétoit un sacripant; ses débauches & ses crimes le rendoient incapable d'aucune application sérieuse; entièrement occupé à chercher des femmes de mauvaise vie pour le Régent son maître, il n'avoit pas le tems de songer à l'état. Et ce fut peut-être un bonheur pour la monarchie que ses mœurs dépravées ne lui eussent donné qu'un génie de prostitution, car avec l'ascendant qu'il avoit sur celui qui gouvernoit alors la France, il eut tout désolé.

Law, à qui on confia les finances, étoit un avanturier qui cherchoit à faire fortune aux dépens du premier état qui voudroit

droit lui confier les siennes. Vous de-  
vez juger par-là du peu de cas que notre  
gouvernement a fait de tout tems de l'ad-  
ministration, pour l'avoir ainsi confiée à  
un tel étranger. Le sistème de la banque  
ne convenoit que dans une république,  
où tous les citoiens sont garans du dé-  
pôt des finances, mais il étoit impratica-  
ble dans un état, comme la France, où  
lors qu'il y a un fond qui représente le  
papier, le papier bientôt ne représente  
rien.

Fleuri, qui avoit toutes les qualités qui  
servent à former un honnête homme, n'en  
avoit aucune de celles qui servent à faire  
le grand ministre. Un génie de pédan-  
terie dans les affaires d'état, le rendoit  
ineapable de les gérer. On peut le re-  
garder comme le maître d'école de la  
France. Il étoit trop œconomie, pour  
enrichir la monarchie : il la ruina à force  
d'épargnes. Toutes ses vuës étoient mes-  
quines : c'étoit la plus petite ame qui eut  
jamais occupé le corps d'un ministre. Sa  
lézine le porta à détruire le reste de  
notre marine, lorsqu'il eut fallu prodi-  
guer de grandes sommes, pour la ré-  
tablir,

Fagon

Fagon avoit des vuës, mais il étoit trop fabriquant : la seule chose qu'il avoit en tête, comme Colbert, étoit la forme. Il parloit & révoit manufactures. Nos gens en place depuis un siècle s'imaginent qu'il n'y a qu'à faire des étoffes, & encourager les arts, pour rendre l'état florissant.

Chauvelin enfantoit des projets ; il engendroit, pour ainsi dire, des sistèmes ; mais il n'avoit pas assez de génie pour imaginer les moyens de les exécuter. C'étoit un véritable ministre de cabinet.

Maurepas rendit des services à la France : il rétablit la marine, autant qu'il pouvoit la rétablir, dans un tems où tout le monde s'opposoit à son rétablissement. La branche maritime du Levant, qui se soutient encore malgré les efforts des Anglois, est de lui. Il avoit bien commencé, mais une femme l'empêcha de finir.

Je tire le rideau, ajouta-t-il, sur ce flux & reflux d'hommes en place, qui nous ont gouvernés il n'y a pas longtems, & dont quelques uns nous gouvernent encore. C'est le tableau de la désolation de l'administration. On y voit de petits abbés devenus ministres d'état, & que l'on fait

fait Cardinaux, à l'occasion de quelques vers galans, & de jolies saillies d'esprit ; des fils ou des petits-fils de peintres, de barbiers, ou de marchands de draps, sans génie, sans talens, & que la faveur seule élève au ministere : on en voit qui des lanternes passent aux vaisseaux, & des filles de joie au contrôle des finances, & qui après n'avoir pas bien administré la police, gouvernent mal l'état.

## LETTRE XV.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Venise.

**L**E gouvernement de cette république est tout simple. Il n'a point fallu d'imagination pour le former. Les nobles se sont emparés de la puissance politique & civile, & l'ont conservée dans leurs familles : voilà le gouvernement Vénitien.

On peut dire en quelque maniere que la constitution est nulle ; car, chez un peuple où tout est ancanti jusques au droit

droit des gens des citoiens, il n'y a point d'état.

Il est vrai que la république agit ; mais son travail n'est pas pour étendre les priviléges du peuple, mais pour mettre des bornes au pouvoir des nobles. C'est le despotisme général qui veille sur lui-même pour prévenir la tirannie particulière. C'est-là l'unique, la grande & presque la seule affaire de la république.

Dans le grand conseil le peuple n'a point de représentation, & il ne doit pas en avoir ; car, comme il n'a ni droits ni priviléges, il est censé être anéanti ; c'est comme s'il n'existoit point.

Le sénat est isolé : il ne tient pas à l'état, il subsiste indépendamment de la république. Tous les pouvoirs intermédiaires subordonés & dépendans sont détruits. Le clergé, le tiers-état, les peuples ne sont rien. Les nobles se sont emparés de la puissance législative, de l'exécutive, & de celle des jugemens. Le même pouvoir qui fait les loix, les fait exécuter, & a l'arbitrage des peines.

Il faut pourtant un principe de constitution, & il est établi à Venise : le sénat distraint le peuple par des spectacles & des divertissemens continuels, afin de lui ôter

ôter le loisir de porter ses regards sur l'administration.

La crainte, la suspicion & la méfiance, sont la base de ce gouvernement. Venise regarde toutes les couronnes de l'Europe comme ses ennemis secrets, & ses ministres comme des hommes dangereux. Chaque membre de l'état dans cette république est l'espion d'un autre.

Une bouche de pierre s'ouvre à Venise à tous les délateurs. On diroit, comme le remarque un auteur François, que c'est celle de la tirannie. Il est deffendu ici à un homme de parler à un autre sous peine de la vie. Judges d'un gouvernement qui, pour établir les vertus civiles, détruit les morales, & qui, pour faire un bon citoien, est obligé de faire un méchant homme.

La fortune à Venise décide des talens : toutes les charges de la république se jouent au hasard. Quand l'état est heureux, il est bien gouverné. Il est vrai qu'il y a des joueurs habiles qui savent corriger la fortune. Ceux-ci s'emparent des charges, des dignités, &c. deviennent les maîtres de la république, du sénat & du peuple : de tout ceci il résulte un esprit général ; je veux dire que les nobles

sont

sont les tirans de la république & les peuples les esclaves de l'état.

## LETTRE XVI.

*Le Même, au Même, à Paris.*

De Venise.

CE que je t'ai dit de Venise dans ma précédente, ne doit pas te faire présumer que cette ville soit sans institution. Il y a un plan de gouvernement qui se perpétue de génération en génération. Cette république va par un mouvement qui lui fut donné il y a environ treize-cens-ans. Depuis ce tems-là on n'a pas remonté la machine de l'état, on s'est contenté de tems en tems d'en racommoder les ressorts.

On voit les abus, on connoit les désordres, on distingue les deffauts d'administration ; mais on n'y rémédie point, par l'habitude où l'on est de les laisser subsister.

Lorsque quelque citoien habile vient proposer un système de réforme avantageux à l'état & au peuple, on le reçoit, on le goûte ; on va plus loin, on l'ad-

TOME III. D mire,

mire, & on demeure d'accord de l'avantage que la république pourroit en retirer, mais on ne l'exécute point ; car on est convenu d'avance de ne rien établir d'utile au préjudice des anciens abus. La politique d'état ici est de ne rien innover.

J'adopterois volontiers le sistème Vénitien, c'est-à-dire, l'immutabilité des maximes fondamentales de l'état, s'il n'étoit contraire à la nature de l'esprit humain.

Les sociétés politiques, c'est-à-dire, les hommes, n'ont point de point fixe ; ils ne sont jamais dans la même assiette. Un gouvernement sage, au-lieu de se piquer d'une constance inutile, doit se mettre continuellement au niveau de cette variation.

Toutes les constitutions se replient continuellement sur elles-mêmes ; c'est à la législation à les suivre dans ses différentes gradations.

Il seroit ridicule qu'un peuple voulut se gouverner aujourd'hui sur le plan des Grecs & des Romains. Il y avoit dans ce tems-là des semences de vertus & de vices qui ne subsistent plus aujourd'hui sur la terre.

La premiere science d'un gouvernement est la distinction des tems : on confond

fond tout lorsqu'on ne distingue pas ces choses. Voici d'autres réflexions.

Depuis la révolution qui a suivi celle de l'empire Romain, il n'y a plus de peuples séparés en Europe, toutes les nations n'ont formé qu'une seule famille divisée en différens gouvernemens. Les états qui composent la république Chrétienne, sont liés par un enchaînement d'intérêts politiques.

Lorsque les grands corps changent de maximes, il faut que les moindres suivent leur exemple; sans quoi il y auroit une lésion d'ordre dans le pouvoir général.

Tous les gouvernemens d'Europe ont fait des réformes dans leur système politique & civil; il n'y a que Venise qui n'a pas altéré le sien.

On dit pour raison que la république a subsisté quatorze-siècles avec cette même institution, & qu'elle subsistera bien encore: mais les états ne périssent point entièrement; ils dégénèrent, & cet état d'affoiblissement est leur mort naturelle. Les Romains existerent longtems après la perte de leur république.

Ce n'est pas qu'il manque de citoiens habiles à Venise qui, en voïant le mal,

feroient en état d'y apporter le remède ; mais il s'est trouvé dans tous les âges un corps d'anciens qui s'y est toujours opposé : ceux-ci la plûpart ignorans s'opiniâtrent à ne rien innover. Ces hommes-machines, qui ne voient la république qu'au travers de la méchanique de son premier mouvement, ne sont pas en état de juger des avantages des nouveaux plans.

On n'a pas besoin de capacité pour laisser les choses comme elles sont, au-lieu qu'il en faut pour se porter à la réforme ; cependant les anciens abus se perpétuent : malheur ordinaire des gouvernemens, dont les délibérations sont à la pluralité des voix ; car ce n'est plus alors quelques hommes éclairés qui gouvernent l'état ; mais le plus grand nombre d'ignorans.

## L E T T R E XVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

**L**'Europe, au moment que je t'écris, est témoin d'un spectacle digne de l'attention de l'univers. La France, ce roïaume

roïaume florissant, qui donnoit autrefois de la jalouſie & de l'émulation aux plus grandes puiffances, est plus digne aujourd'hui de pitié que d'envie.

Ce corps jadis si robuste & si vigoureux est tombé dans un état de langueur. Le domaine de cette couronne est diminué considérablement. Ses premières colonies font détruites. Elle a perdu presque toutes ses conquêtes. Sa population générale est moindre ; sa marine est entièrement ruinée, son commerce anéanti, ses finances dérangées ; & ses grands corps d'armées détruits.

Un peuple ne décline point ainsi sans un vice intérieur, & ce vice est toujours dans son administration ; car les nations par elles-mêmes ne dégénèrent point. Elles font dans un siècle, ce qu'elles furent dans un autre ; leur élévation, ou leur anéantissement dépend absolument de ceux qui les gouvernent.

Eh ! le moïen, disoit dernierelement un François de bon sens devant qui des politiques se plaignoient de cet engourdissement général : le moïen que cela puisse être autrement ? On diroit qu'il y a comme une gageure à la Cour, pour mettre à

la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

S'il y a un homme qui ait de l'esprit, & qu'à de jolies reparties, il joigne une aimable figure, il n'a pas besoin d'autre recommandation. Pour peu d'ailleurs que des femmes en faveur veuillent le pousser, il est sûr de faire son chemin, on le fait ministre des affaires étrangères. Un particulier a été chargé de la police de Paris ; il a veillé à la sûreté de la ville, & a eu soin que le guet à pied, & à cheval remplît son devoir : voilà de grands services que cet homme a rendu à la couronne, il faut l'en récompenser : on le fait ministre de la marine.

Un autre qui, en occupant la même place, a assisté régulierement aux audiences du châtelet. Il a condamné à l'hôpital deux ou trois-cents-filles de joie, & a relégué autant de filoux à *Bicêtre*. Il faut bien faire quelque chose pour un si grand personage. On lui donne l'administration générale des finances. Voilà pourtant trois hommes, dont aucun n'étoit né pour la place qu'il occupe, & qui néanmoins remplissent les charges les plus importantes de la monarchie ; car les affaires étrangères, les vaisseaux & l'argent font

sont les mobiles qui mettent en mouvement les ressorts de notre politique.

Je sais bien, ajoute-t-il, que ce n'est pas la pierre philosophale que d'être ministre d'état, & qu'il ne faut pas être grand sorcier pour cela ; mais il faut cependant être rompu aux affaires, en connoître les détours, les avenus & les aboutissans ; entendre les intérêts des couronnes : or tout cela ne s'apprend point dans un certain âge, surtout lorsqu'on a passé une partie de sa vie dans des détails opposés à ceux-là.

L'esprit ne suffit point : sans la pratique il est toujours inutile, souvent même il embarrasse, & empêche qu'on ne devienne habile ministre. Je reviendrai peut-être une autrefois à cette matière.

## L E T T R E XVIII.

*Le Même, au Mandarin sur les Arts, à Pékin.*

De Paris.

J'Allai voir dernierement un vaste enclos rempli d'ouvriers qu'on appelle les Gobelins : c'est un laboratoire roial, où

D 4

l'on

l'on peint en laine. D'habiles artistes y dessinent des personnages de hauteur humaine, & quelquefois même des géans. Presque tous les sujets sont tirés de l'histoire, & peuvent servir de monuments aux siècles futurs: de maniere qu'on peut dire qu'on dépouille ici les moutons, pour habiller la postérité.

Depuis cette manufacture, on peut avoir un appartement meublé du haut en bas en batailles rangées, jouir de la vue d'une armée de soldats, & y être en compagnie depuis le matin jusques au soir avec les plus grands capitaines en laine de l'Europe.

C'est plutôt un art domestique formé pour le luxe des Rois de France, qu'un métier général créé pour la richesse des peuples. Tous les tableaux qui s'y fabriquent appartiennent à la couronne: on en donne aux Ambassadeurs des Cours étrangères, pour apprendre à leurs souverains à quel point de perfection la France a porté ses fabriques.

Malgré la magnificence du plan, j'ai quelque regret sur cet établissement, lorsque je fais réflexion que les vers peuvent manger le visage d'un Empereur, ou dévorer le corps d'un principal personnage du

du tableau, & de cette maniere mutiler les annales du monde dans les âges à venir.

Les anciens avoient inventé le pinceau pour dessiner tout d'un coup la nature ; les Flamands, & ensuite les François ont imaginé cette manufacture pour la représenter par un détour.

La manutention de l'art de la peinture y est multipliée à l'infini. Il faut œuvrer la laine, la préparer, la teindre de mille couleurs, ensuite la fabriquer en tableau : on pourroit appeller cela peindre de la douzième main. C'est la maladie de la nouveauté qui forme tous ces établissements chez les Européens.

## L E T T R E XIX.

*Le Même, au Mandarin Cetao-yu-se,  
Censeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

**L**'Allegresse publique est ici une affaire d'état : le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour tenir la nation gaie & enjouée. La législation s'en mêle. Il y a plus d'ordonnances sur le bal, l'opéra,

D 5 &

& la Comédie, que sur la première  
branche de l'administration politique &  
civile. Afin qu'on puisse se rejouir libre-  
ment aux spectacles, & y rire tout à son  
aise, on poste des troupes dans ses salles  
pour se saisir de ceux qui voudroient  
troubler la joie publique. Il y a des sen-  
tinelles à la porte d'Arlequin comme à  
celle du Roi. On a si grand peur que la  
scène ne devienne sérieuse, & qu'elle ne  
répande par-là un air sombre sur la nation,  
qu'il est deffendu de siffler même les Ac-  
teurs froids & insipides. Enfin, tout est  
réglé de maniere qu'on ne peut s'ennuier  
aux spectacles, sans contrevenir aux ordres  
du Roi.

Il est vrai que la police permet de  
bailler quelquefois aux théâtres des Fran-  
çois, sans quoi on etoufferoit à certaines  
pièces.

Je ne saurois imaginer la raison pour  
quoi l'administration prend tant de  
peine pour encourager la gaîté nati-  
onale ; les François sont si disposés à la  
joie, qu'au lieu de gardes pour les  
empêcher être sérieux à la comédie il suf-  
firoit de mettre ces mots sur la porte de  
chaque théâtre de Paris. *C'est ici où l'en-  
rit ;*

*rit ; pour que chacun éclatât avant que d'y entrer.*

## L E T T R E XX.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

JE crois que depuis le renouvellement des arts, la société a beaucoup dégénéré en Europe. Dans un climat naturellement gai, on n'avoit d'autre chose à faire qu'à être enjoué depuis le matin jusques au soir, on devoit se parler plus, par la raison qu'on lisoit moins. La théorie de la société a en quelque façon absorbé la pratique, on lit trop les hommes, & on ne les étudie pas assez. Le meilleur livre sur le monde est le monde lui-même. La société des livres est très différente de celle des hommes ; l'une est vivante, & l'autre est morte ; celle-là n'offre qu'une perspective, & celle-ci présente mille façades : en un mot, la première est l'ombre, & la seconde est le corps.

Je vois tout plein de gens ici qui, à force d'étudier le monde dans les autres,

D 6.

sont

sont parvenus à le méconnoître parfaitement ; on me montre tous les jours des mandarins séparés de la société, dont le métier est de peindre les mœurs du siècle, & qui cependant n'en ont aucune idée. Ils puisent dans d'autres écrivains de morale des peintures générales de la vie civile, qu'ils plaquent dans leurs discours ; mais ils ignorent ces détails pratiques & ces petits entractes de la vie humaine, qui en liant continuellement les grandes scènes des mortels, forment le véritable tableau du monde social.

Un général qui n'auroit étudié que dans les livres, les sièges & les batailles, seroit un fort mauvais capitaine ; à quelque degré de perspective théorique, qu'il eût porté ses connoissances sur l'art militaire. La théorie ici ne fauroit suppléer à la pratique, il faut répéter tous les jours son rôle sur le théâtre du monde, au-lieu de le lire derrière la scène.

Ce reproche doit moins s'appliquer aux François, qu'à toutes les autres nations Européennes ; la société en France est continuellement aux prises avec elle-même. Le livre pratique du monde est si feuilleté, que ses feuillets en sont presque usés ; plusieurs endroits de ce livre tombent en pièces ;

pièces ; on les déchire tous les jours, & on en rapproche tous les jours les lambeaux.

Les Européens sont extrêmes en tout. Il y a des peuples qui ne se rapprochent pas assez d'eux-mêmes, il y en a d'autres qui se rapprochent trop.

## L E T T R E XXI.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**T**U veux être instruit de la perfection où les Européens ont porté l'art de la guerre. Sache donc qu'il s'est fait une grande révolution dans cette branche du pouvoir politique.

Les Romains qui firent la conquête du monde par les armes, avoient mis toute leur attention à perfectionner la discipline militaire ; mais après eux aucune nation n'ajant formé le plan d'envahir l'univers, elle dégénéra beaucoup : ce n'est pas qu'on ne fit continuellement la guerre ; mais on se battoit comme l'on pouvoit.

Il y avoit déjà quinze-cens-ans qu'on s'ôtoit la vie assez irrégulierement, lorsqu'un prince d'Allemagne en dernier lieu apprit

apprit à toutes les puissances à se tuer méthodiquement, & on adopta ses maximes.

Aujourd'hui toutes les troupes de l'Europe sont habillées à la Prussienne, marchent à la Prussienne, font l'exercice à la Prussienne, portent les armes à la Prussienne, campent à la Prussienne, se battent à la Prussienne, vivent à la Prussienne, & se tuent à la Prussienne : & Frédéric, qui est ce prince, a donné des leçons de guerre à tous les souverains ; & tu peux bien imaginer qu'il a eu par-là l'avantage ; car on ne bat pas son maître.

## LETTRE XXII.

*Le Même, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé dans mes précédentes du Luxe des habits, des meubles, des maisons ; mais aurois-tu jamais imaginé qu'il y eût un luxe de chiens, & qu'un animal à charge à l'humanité devint un objet de vanité.

J'allai denierement chez un gentilhomme François à la campagne qui en a une

une meute de deux-cens seulement. Il me fit voir lui-même les curiosités de son château, & entre plusieurs magnificences qu'il me fit voir, il n'oublia pas celle de ses dogues.

C'est, me dit-il une fondation de famille : mon grand-pere avoit cinquante-chiens, mon pere en entretenoit une fois autant ; & comme les bons établissements, ajouta-t-il, doivent augmenter, j'en nourris deux-cens.

Mon sieur, lui dis-je, ces animaux vous coutent-ils beaucoup à entretenir ? pas considérablement, me répondit-il ; c'est à peu près la même somme qu'il m'en couteroit pour donner une bonne éducation à trois de mes enfans, ou pour marier tous les ans une demi-douzaine de pauvres filles à la campagne ; mais vous voiez bien que l'emploi que j'en fais est beaucoup plus noble, car parmi les magnificences qui distinguent la noblesse de France & celle d'Angleterre, celle d'une nombreuse meute est la plus magnifique.

Des chiens nous passâmes aux Tigres, aux Léopards, & aux Lions ; car ce gentilhomme joint au luxe des chiens nés en Europe, celui d'un grand nombre d'animaux venus d'Afrique.

Ce

Ce luxe n'est pas né par hasard chez les particuliers; il tire son origine de l'exemple du prince. Le Roi de France a des chiens, des singes & des éléphans, il n'en a pas fallu d'avantage pour établir les meutes & les ménageries dans tout le Roïaume.

## LETTRE XXIII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham pi-pi, à Paris.*

de Venise.

VENISE n'est point taillée pour les Sciences; les amusemens & les plaisirs prennent trop sur les Citoiens: ils n'ont pas le loisir d'être savans, on se contente d'un je ne sais quoi de libre & d'enjoué qui ressemble à de l'esprit. Les Nobles qui veulent aquérir la réputation d'hommes de Lettres, forment de grandes Bibliothéques, & cela passe ici pour de la littérature.

Comme la tranquillité des écoles est incompatible avec le bruit & les acclamations des plaisirs, de Venise on a transféré le savoir à Padouë. Cette Ville est aujourd'hui

jourd'hui la mère nourrice des savans Vénitiens ; mais on la soupçonne de donner du mauvais lait à ses nourriçons. Ceux qui sortent de cette école n'ont pas l'esprit formé mais enflé. Heureusement personne ne s'embarrasse gueres des sciences ; & tout autre savoir que celui de la politique passe pour aussi vain qu'inutile.

## LETTRE XXIV.

*Le Maudarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Ministre à Pékin.*

De Paris.

IL y a une science en Europe qu'on étudie toujours & qu'on n'apprend jamais, je veux dire celle des intérêts des Princes. Et il faut bien qu'il y ait une cause morale ou phisique qui empêche qu'on n'y fasse des progrès, car on a écrit plus de livres sur cette matiere, que sur toute autre ; & cependant elle n'est pas encore connue. Il semble que lorsqu'on veut répandre plus de clarté sur les intérêts des Princes, c'est alors qu'on y jette plus d'obscurité. Les souverains qui en font l'ame, les méconnoissent ; ils prennent presque toujours le change. Comment

ment pourroit on résoudre pour eux-*ce* qu'ils ne peuvent point résoudre eux-mêmes ? Il n'y a qu'une chose sur laquelle ils ne se trompent jamais, qui est le désir de s'aggrandir, de dominer, de devenir puissans : ils sont sûrs de leur ambition, mais incertains sur les moyens de la satisfaire. Ils prennent les désavantages pour des avantages : presque toujours le chemin qu'ils se fraient pour arriver à la grandeur, les conduit à l'abaissrement. Il n'y a point de société en Europe qui ait plus besoin de tuteurs, que celle de ses Rois.

Les intérêts des Princes n'ont aucun point fixe & permanent ; ils varient à l'infini : l'imagination, toute active qu'elle est, ne peut en suivre les traces. Un traité imprévu, une nouvelle alliance, une irruption, une mort, un mariage, la naissance d'un Prince, un siège, une bataille les changent du blanc au noir. Les anciennes combinaisons ne servent plus ; il faut en faire de nouvelles qui bientôt elles-mêmes sont détruites par d'autres.

Pour connoître les intérêts des Princes, il faudroit les définir. & savoir en quoi ils consistent. La plus excellente de toutes les politiques sur ces intérêts feroit d'en arrêter

arrêter la roue. Si les Princes venoient une fois à s'entendre sur ce mot, leurs menées seroient différentes. Il y a plusieurs siècles que les cabinets d'Europe emploient les intrigues & les négociations, pour connoître ces intérêts; il est étonnant qu'ils ne se soient pas encore apperçus qu'ils travaillent eux-mêmes de toutes leurs forces à les méconnoître.

## LETTRE XXV.

*Le Même, au Mandarin Cotao-yu-se,  
à Pékin.*

De Paris.

PARIS est un vrai cloaque. Cette ville est remplie d'ordures. La dissolution, la débauche & l'infamie y décourent de toutes parts. Trente-mille courtisanes se levent ici tous les matins pour se prostituer, & plus de soixante-mille citoiens se sont livrés le soir à la débauche avec elles. Voilà donc cent mille membres de l'état qui se sont corrompus. Ce n'est pas tout. Cette tolérance autorise les femmes à qui il reste quelque retenuë de se livrer au crime: de maniere

niere que l'incontinence est ici un vice général.

On dit pour raison qu'on méprise les courtisanes de profession. Ce n'est pas assez, il faudroit les bannir de la société.

Les tribunaux de justice & ceux qui sont à la tête de la législation, passent leur vie à imaginer des réglemens pour entretenir une bonne police. Il est surprenant qu'il ne leur soit jamais venu dans l'esprit d'en faire aucun contre ce vice qui trouble le plus l'ordre civil, & sans quoi il est impossible que la meilleure institution ne se corrompe. Il est vrai qu'il y a des loix contre l'incontinence publique ; mais on ne les fait pas valoir : ce qui est le même que s'il n'y en avoit point.

Si nous tolérions à la Chine de semblables dépravations, nos meilleures loix seraient sans effet, & notre gouvernement, qui passe pour le plus sage du monde, périssoit d'abord. Si quelque chose soutient chez nous cet ordre classique qui fait l'admiration de l'univers, c'est cette attention particulière que nous avons de prévenir la débauche. Parmi une foule de causes qui empêchent de prévenir ces vices en France, il en est une qui suffit pour l'entretenir :

tretenir : je veux dire que les grands sont les premiers à le protéger.

L'incontinence trouve ici un asile jusques au pied du trône. Il faudroit pour l'extirper, violer l'immunité des Rois, entreprise qui est toujours au dessus des loix & des tribunaux établis pour veiller sur les mœurs.

## L E T T R E XXVI.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a dans Paris des divertissemens qu'on ne sauroit prendre, sans en avoir l'imagination fâlie. Le crime y paroît nud ; on ne se donne pas même la peine de le couvrir d'une légère gaze. Telle est une rapsodie de chants, & de danses qu'on appelle ici *l'opéra comique* ; mais qui selon moi est le spectacle le plus sérieux de la nation ; car rien n'est moins comique pour un état que la corruption des mœurs de ses citoïens.

Il est difficile de pouvoir rassembler tant d'obscénités dans un même lieu, & un si grand nombre de spectateurs de l'un & de l'autre

l'autre sexe pour les entendre. La salle de cet opéra ne désemplit point ; on s'y porte. Ses entrepreneurs sont obligés de refuser tous les jours, la moitié de l'argent de ceux qui voudroient avoir part à cette débauche théâtrale.

On a souvent voulu détruire ce divertissement dangereux, car le gouvernement François se souvient quelquefois qu'il faut qu'un peuple ait des mœurs ; mais il renait toujours de ses cendres : on diroit que l'opéra comique à Paris est un mal nécessaire. J'y fus entraîné moi-même ces jours passés par la foule.

Comme presque tout Paris me connoît aujourd'hui pour Chinois, l'assemblée eut les yeux fixés sur moi, pendant que ce spectacle duroit, pour favoîr comment je le trouvois. Mes regards & ma contenance lui firent assez juger que je le méprisois. Ce mépris n'empêcha pas que je ne reçusse le lendemain la lettre suivante. C'est un entrepreneur de spectacles qui voudroit établir à Pékin un opéra comique. J'aurois dû brûler cette lettre, mais je te l'envoie, afin qu'elle te serve d'amusement.

“ Monsieur,

“ Monsieur le Chinois,

“ Je suis le plus habile garçon qu'il y  
“ ait en Europe, pour lever une troupe  
“ de comédiens, & former un spectacle  
“ de chants & de danses. Tout Paris  
“ pourra vous dire que j'ai fait des pro-  
“ diges dans ce genre. Il y a environ  
“ vingt-ans que je fis rançonner la ville  
“ de Lion avec une compagnie d'acteurs  
“ & d'actrices qui n'étoient que des sta-  
“ tues mouvantes. Il est vrai que je fis  
“ banqueroute ; mais cela seul prouve  
“ mon habileté. Je suis le restaurateur,  
“ & presque le fondateur du célèbre opé-  
“ ra comique de Paris. C'est un des  
“ plus beaux monumens de notre siècle.  
“ On m'eut déjà élevé une statue vis-à-  
“ vis le théâtre de la foire St. Laurent,  
“ si les filles de prostitution qu'on est o-  
“ bligé d'emploier à ce spectacle, n'avo-  
“ ent occasionné plus de maladies dans le  
“ public, qu'elles ne l'ont divertie par  
“ leurs chants & par leurs danses ; ce  
“ qui balance un peu ma gloire, & a sus-  
“ pendu jusques ici le ciseau du sculp-  
“ teur en pierre.

“ J'ai un autre talent supérieur, qui est  
“ celui de faire des entreprises de théâtre  
“ sans

“ fans argent. Je n'avois ni sol, ni maille,  
“ lorsque je levai il y a douze-ans une  
“ troupe pour l'Angleterre, & fis passer  
“ la mer à vingt-acteurs, fans leur don-  
“ ner une obole. Et si vous connoissiez,  
“ Monsieur le Chinois, l'avidité de nos  
“ comédiens pour les espéces, vous met-  
“ triez cet endroit de ma vie au rang des  
“ plus grands prodiges. Il est vrai que  
“ quelque tems après mon arrivée dans la  
“ Grande-Bretagne, ces malheureux his-  
“ trions prirent la loi contre moi, & me  
“ firent mettre en prison ; mais je n'en  
“ avois pas moins trompé leur avarice,  
“ en les séduisant jusques au point de  
“ leur faire passer la mer.

“ J'ai toujours eu des vuës générales.  
“ A la suite du projet d'Angleterre, je  
“ formai celui d'établir une comédie  
“ Françoise à l'Amérique ; mais on m'af-  
“ sura que les sauvages de ces contrées  
“ n'aimoient point le spectacle.

“ Je tournai alors mes regards du côté  
“ du Japon, & j'aurois entrepris ce vo-  
“ iage avec une troupe, si je n'avois su  
“ par un Hollandois qu'on y brûle ceux  
“ de notre profession. Le gouvernement a  
“ peur que les comédiens François n'ap-  
“ portent la religion Chrétienne dans  
l'empire.

“ l’empire. Quelle ignorance ! Ces gens-  
“ là ne connoissent pas les mœurs de nos  
“ acteurs & de nos actrices ; ce seroit  
“ bien plutôt le moyen d’empêcher qu’el-  
“ le y pénétrât jamais.

“ Enfin ayant appris que l’Empereur de  
“ là Chine encourageoit les arts, & qu’il  
“ étoit fort curieux de spectacles, je  
“ propose à votre Cour l’établissement  
“ d’une comédie Françoise à Pékin, où  
“ on jouera deux-fois la semaine de pe-  
“ tits opéras comiques, comme *la servante-  
maîtresse*, *le coq du village*, *Blaise le save-  
tier*, & autres pièces qui divertiront  
“ beaucoup l’Empereur, & le peuple Chi-  
“ nois. Il y aura peut-être quelque pe-  
“ tite difficulté par rapport à la langue ;  
“ mais j’ai bien fait jouer à Londres, *Ti-  
mon le Misanthrope*, *l’Embaras des richesses*,  
“ & *les Amants magnifiques*, devant des  
“ Anglois qui n’entendent pas le Français,  
“ & qui faisoient semblant de l’entendre.  
“ Si vous voulez protéger ce projet, &  
“ porter l’Empereur à établir un spectacle  
“ Français dans la capitale de son em-  
“ pire, vous y aurez, vous & vos femmes,  
“ votre place gratis, tout le temps qu’il  
“ subsistera.

TOME III.

E

“ Je

“ Je ne demande point d'argent d'avance, je vous prie seulement de me faire compter cent-mille-écus pour les fraix du voïage.”

## LETTRE XVII.

*Le Même, au Mandarin Chef du Commerce,  
à Pékin.*

De Paris.

**O**N voit ici une race d'hommes qui se font les valets de la société marchande, qu'on nomme banquiers. Ces gens-là n'ont d'autre emploi, que celui de paier de l'argent ; ce sont les caissiers publics du commerce : ils passent leur vie à compter des espèces. Ils ont l'argent de tout le monde, & ne font que rendre celui qu'on leur a confié. Ils prennent si peu de chose, pour l'embarras qu'ils ont de se mêler de vos affaires, qu'on ne peut s'empêcher de leur être obligé de la peine qu'ils veulent prendre.

Le grand chemin des remises n'est pas celui qui leur rend le plus d'argent, les petits sentiers détournés sont ceux qui les enrichissent d'avantage ; c'est le grimoire de

de leur profession: plus ils sont experts dans ces détours & dans ces labirintes de la banque, & plus leur fortune approche de l'étonnement.

Si ces gens-là sont nécessaires d'un côté, ils sont très nuisibles de l'autre; ils favorisent les évasions. Les citoiens qui veulent s'expatrier, & s'enfuir avec toute leur fortune, s'adresstent à eux; ils leur remettent tout leur bien sur un petit morceau de papier qui leur est païé comptant dans l'étranger. De cette maniere, ils privent l'état d'une richesse qui lui appartient. Les Princes devroient bannir les banquiers, & les regarder, comme des recceleurs qui fournissent des moyens aux mauvais citoiens, d'appauvrir la république.

## L E T T R E XXVIII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Venise.

J'Assistai ici ces jours passés à un grand mariage, quoiqu'un peu disproportionné. Un individu de cinq-pieds & de-

mi de haut se maria avec un élément de six-mille lieuës de long. Le Doge de Venise épousa la mer. Toute la seigneurie assista à ses nôces, & fit beaucoup d'honneur aux nouveaux mariés.

Quoique la poligamie soit deffendue chez les Princes Chrétiens, il est permis à celui-ci de passer tous les ans en secondes nôces. Le Doge de Venise épouse toujours, & ne consomme jamais : il a le privilége d'être impuissant, & bien lui en vaut ; car s'il couchoit une seule nuit avec son épouse, le lit de ses nôces deviendroit son tombeau : en un mot pour consommer le mariage, il faudroit jettter le Doge au fond de la mer, & on se contente d'y jettter un anneau.

Quoique l'himen de ce Prince soit indiqué à un certain jour marqué, il n'arrive pas toujours que ce soit celui du mariage. Les vents & les tempêtes en retardent quelquefois la célébration : on est obligé alors de différer les nôces ; car si l'épouse étoit de mauvaise humeur, elle pourroit en engloutissant l'époux le faire périr par la jouissance.

Quand rien ne retarde l'himen, le sérénissime monte sur un vaisseau d'or & épouse

& épouse cet élément à la face du sénat & d'une foule d'étrangers qui accourent de toutes parts pour assister à ses noces . . . . . Je voudrois qu'on réformât les usages ridicules.

On dit pour raison de cette cérémonie qu'elle est en mémoire de l'empire que les Vénitiens eurent autrefois sur la mer: mais cet empire a fini. Pourquoi conserver la figure, quand la réalité n'existe plus?

## L E T T R E XXIX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

**I**L y a en France un luxe encore très fragile, c'est celui des porcelaines. Il est plus couteux qu'aucun que la vanité humaine ait jamais imaginé.

Je tremble pour cette société-ci, lorsque je fais réflexion, qu'il ne faut que la moindre secoussé pour ruiner une maison de fond en comble, & qu'un chat d'un coup de patte peut envoier à l'hôpital une famille entière de citoyens. C'étoit

E 3 nous

nous qui fournissons autrefois ce luxe à la France ; mais comme nous sommes éloignés de cette monarchie, & que la vanité pressoit de toutes parts, on a établi des manufactures de porcelaine à Paris : Vincennes & St. Cloud sont devenus la Chine de la France, & sont chargés aujourd'hui de la ruiner.

Il est d'autant plus facile aujourd'hui de se pourvoir de ce luxe qu'un chacun l'a à sa porte.

On prétend que vers le milieu du siècle passé, quelques assiettes & une jatte de porcelaine formoient un luxe en France : ce luxe ne se trouvoit que chez les princes du sang, ou dans les maisons des premiers seigneurs du roïaume : aujourd'hui il est général, & est descendu chez le peuple où il a introduit l'indigence ; car chez une nation dont l'administration ne régle point les désirs, & où la vanité publique a ses coudées franches, le luxe est toujours compagne de la pauvreté. Entre plusieurs désordres qu'elle y cause, elle y gêne presque toujours la propagation.

On m'a montré ici dans un hôtel la représentation du mariage de notre Empereur en figures de la Chine, pour servir d'ornement

d'ornement à un appartement qui a couté cent-mille-Francs : ceux qui connoissent les facultés du seigneur François qui en a fait l'emplette, prétendent que ce mariage de porcelaine empêche celui de deux de ses filles.

## L E T T R E XXX.

*Le Même, au Mandarin qui préside sur les Sciences, à Pékin.*

De Paris.

**L**A littérature en France est fort commode. On peut lire un in folio sur une feuille volante. Il y a des gens exprès à Paris qui parcourent les ouvrages en grand, pour faire au public le plaisir de les lui présenter en petit. Ces hommes laborieux, dévoués à l'oisiveté publique, s'appellent journalistes: nom qui leur convient parfaitement ; car ils vivent aujour la journée.

Lorsqu'il paroît un livre, ils le saisissent, le feuilletent d'un bout à l'autre & en font l'extrait. Ne crois pas que ce soit pour en juger : leur sentence est déjà passée. Ils savent par avance les ouvrages qu'ils doivent louer & ceux qu'il leur

E 4

con-

convient de critiquer. Leur plume est en sous-commandement. Elle est guidée par l'argent des libraires ou des auteurs dont ils vantent les livres dans la proportion de la récompense qu'ils en reçoivent. Le prix pour la louange de chaque ouvrage est fixé. L'apologie d'un in folio est plus chère que celle d'un in quarto, & celle-ci coute plus que celle d'un in octavo. Règlement nécessaire, sans quoi un misérable petit auteur in douze, pourroit faire autant de bruit dans le monde, que l'écrivain du plus grand livre.

Cet arrangement ne garantit pas néanmoins de la critique: car, comme on ne peut pas acheter les suffrages de tous les journalistes de Paris, dont le nombre est considérable: il arrive que la plupart se croient en droit de dire du mal d'un livre par la raison qu'on ne leur a pas donné de l'argent pour en dire du bien. Ainsi il est ordinaire de voir un ouvrage exalté dans un extrait & déchiré dans un autre.

Tu croiras peut-être que ces juges de la littérature sont des génies supérieurs: mais ils ne sont rien moins que cela. Quand un auteur a manqué son coup, & qu'il a échoué dans le monde par quelque bro-

brochure, son parti est pris, il se fait journaliste.

Alors au-lieu d'exposer ses écrits à la censure, il critique ceux des autres. Il est vrai qu'il en revient un avantage à la société générale, car au-lieu d'être tourmentée par des écrits originaux, on se contente de l'ennuier par des copies.

## L E T T R E XXXI.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Venise.

**I**L y a dans cette ville quatre-spectacles divins qui attirent un grand nombre de spectateurs. Ce sont des maisons religieuses de filles qui adorent Dieu en musique. Il y a plusieurs représentations par semaine. Il n'en coute pas tant qu'à l'opéra ou à la comédie. On peut à peu de frais se donner ce saint divertissement. Chacun de ces théâtres se distingue par son genre de musique. La *Pieta* \* prie Dieu avec le violon, les *mendicanti* avec la flûte, l'*hospitaletto* avec le flageolet, & les *incurables* avec le tambour.

\* Conservatoire.

E 5

Ce

Ce dernier est plus à la mode que les autres. Son parterre (je veux dire l'église) est toujours plein. Il faut s'y rendre à bonne heure, si on veut avoir part à ses représentations.

Au reste les actrices de ces quatre saintes scènes n'ont pas les mœurs aussi corrompues que celles des théâtres profanes. Leur vie est moins scandaleuse : on ne les voit qu'au-travers d'une grille : il n'y a que leurs directeurs qui aient le droit de les faire sortir, & qui joignent à ce privilége celui de les corrompre.

## LETTRE XXXII.

*Le Mandarin Chami-pi-pi, au Chef du Commerce, à Pékin.*

De Paris.

**A** La Chine, chaque négociant est la première personne de son commerce ; en Europe il n'est que la seconde. Une sorte d'hommes, qu'on appelle agens de change ou courtiers, font vos affaires, & se donnent tous les mouvements possibles, pour vous enrichir, sans presque que vous vous en mêliez. Ils vous avertissent tous

tous les matins du cours du change, & vous donnent un état du prix de chaque marchandise. Ils font des achats pour vous, passent des ventes des effets que vous avez, & réduisent les traités au point qu'on n'a qu'à les signer, pour que les affaires soient consommées.

Ces gens-là seroient fort utiles au commerce, s'ils ne le gênoient eux-mêmes ; mais cette industrie met un impôt sur la marchandise ; ce qui diminue le débit, dans la proportion de la taxe qu'ils y établissent ; car la consommation est toujours relative au bas prix. Deux ou trois-cens de ces agioteurs particuliers détournent une somme considérable à leur proffit ; ce qui diminue beaucoup le profit général.

Il n'est pas permis ici, ni dans la plupart des villes de ce roïaume, de se faire courtier ou agent : le Roi seul donne la permission d'établir cette contribution sur le trafic ; on achete ce droit de sa Majesté.

## LETTRE XXXIII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**E**N France les auteurs sont fort rares. Ce n'est pas que cette monarchie manque de faiseurs de livres. Jamais elle ne fut plus féconde en écrivains : mais il n'y en a qu'un petit nombre qui mérite ce titre.

Tu seras étonné sans doute de ce que ce roïaume, qui passe pour un des plus lettrés de l'Europe, n'ait au moment que je t'écris que deux-auteurs de nom. L'un s'appelle Montesquieu, & l'autre Voltaire ; encore y a-t-il beaucoup à dire sur leurs ouvrages.

La posterité aura quelque regret que le plus célèbre des deux n'ait fait que le roman de la politique. L'esprit des loix qui est de son invention est un ouvrage purement idéal. Il ne convient à aucun peuple de l'Europe, & encore moins au siècle dans lequel il est écrit.

L'au-

L'auteur définit les trois sortes de gouvernemens. Il dit que l'un est fondé sur la vertu, l'autre sur l'honneur & le troisième sur la crainte : mais il semble qu'il oublie que toutes les constitutions se sont éloignées de leurs principes, & qu'elles appuient maintenant sur toute autre chose que sur le fondement qu'il leur donne.

Pour expliquer l'esprit des loix, comme il l'entreprend, il faudroit que ces loix fussent dans leur vigueur: or les gouvernemens d'Europe se gouvernent moins aujourd'hui par les loix que par la corruption des loix.

Il y a un autre deffaut dans cet ouvrage, qu'on reproche rarement aux auteurs Européens, c'est qu'il est trop laconique. L'auteur ne dit que les choses, il oublie les paroles. Il arrive souvent que ces choses privées de mots sont obscures, & quelquefois même inintelligibles. Je ne dis point que la précision ne soit la première partie de la dictio[n]: mais il faut, pour m'exprimer ainsi, qu'elle ne soit pas trop précise. L'expression doit avoir sa mesure. Une pensée dans une tournure trop petite est estropiée; dans une trop grande, elle est diffuse. Il ne suffit pas qu'un auteur

teur s'entende en écrivant, il faut encore que les autres l'entendent.

Voltaire au contraire n'a point écrit des choses, il n'a fait des livres que pour les remplir de paroles. Cet auteur a un magasin assorti de termes & de mots de bon alloi. C'est la meilleure manufacture de phrases qu'il y ait en Europe. Il a porté le coloris de l'expression au plus haut degré de perfection où la peinture littéraire puisse arriver. Son vernis éblouit au point qu'on oublie qu'il en impose à son âge & aux siècles futurs par des faits impossiteurs.

Si on ôtoit de ses écrits l'arrangement des mots, & la tournure des phrases, il ne resteroit de ses livres que le papier.

Il manque quelque chose à tous ses meilleurs écrits. Il n'y en a aucun d'achevé. Le seul qu'on regarde comme fini, est celui qui passe pour le plus impie.

Je pourois te parler d'un troisième auteur, qu'on nomme Jean Jaques Rousseau, dont la réputation commence à s'établir : mais celui-ci ne fait encore que glaner devant ces deux premiers, & la distance qui lui reste à parcourir pour arriver

arriver jusques à eux, est encore immense. Jaques est à mille-lieuës de Montesquieu, & à cinq-cens-lieuës de Voltaire.

Après Rousseau ou avant lui, est un quatrième écrivain, qui a fait un livre, qui s'appelle L'Esprit. Cet esprit a fait la guerre au corps de l'auteur, car il a manqué de le faire envoier aux galleres. Le parlement de Paris a pris fait & cause, & n'a pas paru entendre raillerie sur les maximes qu'il contient. Il a fallu que l'auteur avouât publiquement qu'il n'avoit point d'esprit: & l'aveu s'est trouvé plus vrai que le titre de l'ouvrage; car j'ai passé ce livre au creuset; & après l'opération, l'esprit a disparu, il n'a resté que la matière.

## L E T T R E XXXIII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na,  
à Pékin.*

De Paris.

**O**N travaille ici à un dictionnaire immense. Les libraires qui veulent le vendre, disent qu'il contiendra toutes les sciences: aussi s'appelle-t-il Encyclopé-  
dique,

dique, d'un nom Grec qui veut dire universel. Cinq ou six-hommes qui savent peu doivent le remplir de savoir. Le goût, l'esprit, l'érudition s'y rencontreront. Tout sera dans ce livre : il n'y manquera que le génie.

Comme l'Enciclopédie ne passe pas pour bien orthodoxe selon la morale Chrétienne, on le proscrivit d'abord : mais il y a quelque tems qu'il fit sa paix avec la religion & s'accommoda avec le ciel. On lui permit de nouveau l'impression, à condition que le gouvernement feroit semblant de ne pas s'en appercevoir. C'est un détour que prennent ceux qui sont à la tête de cette administration, pour qu'on ne mette pas sur leur compte les impiétés & les hérésies qui se publient dans le roïaume.

Les différentes connoissances de l'esprit humain y seront dans un ordre grammatical, & tout le savoir de l'Europe estropié alphabétiquement. Tant pis pour les acheteurs, s'il y a des lettres plus stériles en sciences que d'autres. Pour moi, si on détailloit ce grand ouvrage, je voudrois faire l'emplette de la lettre C, persuadé que je trouverois beaucoup d'absurdités dans l'article de la Chine.

Les

Les dictionnaires sont beaucoup à la mode en Europe & surtout en France : & c'est peut-être une des raisons qui font que les sciences y déclinent tous les jours. Ces livres sont des bibliothèques très imparfaites ; ils sont composés de rapsodies prises ça & là qu'on présente au lecteur méthodiquement. Un savant, qui a rangé par ordre alphabétique un dictionnaire dans sa tête, sait beaucoup de choses inutiles, & en ignore une infinité de nécessaires.

Si quelque savant bonze Européen vouloit introduire cette méthode littéraire dans notre empire, il faudroit l'en empêcher.

Les connaissances seroient d'abord perdues à la Chine, si la maladie des dictionnaires attaquoit nos auteurs classiques. Il faut que chaque livre contienne une science, & non pas que toutes les sciences soient contenues dans un livre. Ce mélange de savoir qui fait qu'après avoir parlé de Dieu, on parle de Diomede, confond toutes les idées, & coupe le fil des idées analogues aux choses. L'esprit qui s'accoutume à ces transitions subites, n'est plus propre aux études suivies & méthodiques, que demandent les sciences abstraites.

Une

Une conversation, qui seroit comme un dictionnaire, formeroit un entretien ridicule : or on ne doit jamais lire différemment de ce qu'on parle.

## LETTRE XXXIV.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

ON voit des gouvernemens en Europe bien plaisans ; car ils sont fondés sur un bon plaisir. Il n'y a point d'apel dans ces états à un, *je le veux, je l'ordonne, ou tel est notre bon plaisir.* Quand ces mots sont prononcés une fois, tout est consommé.

S'agit-il de la ruine de l'état ? fut-il question de la perte entière de la monarchie, ou de la destruction totale de la nation, il faut que la sentence ait son plein effet.

On dit pour raison que les mots ont été imaginés pour éviter les longueurs ordinaires des délibérations. Il est vrai qu'on a bien plutôt fait de dire, *je le veux, que d'assembler un conseil d'hommes sages pour savoir si l'on doit vouloir.*

Ces paroles une fois lachées tiennent lieu de tout : quoi qu'elles n'aient rien de

de satisfaisant, il faut qu'elles satisfassent tout le monde.

Le Roi s'engage-t-il dans une guerre contraire aux intérêts de la nation; y perd-il 5 ou 6 cens-mille citoyens à propos de rien? Cette guerre absorbe-t-elle toutes les richesses de l'état, & cause-t-elle un désordre affreux dans les finances? Le peuple en souffre-t-il des maux incroyables? Si on lui demande compte de cette conduite contraire au droit des gens de la nation, voici sa réponse, *tel est notre bon plaisir.*

Si on met à la tête des armées des généraux qui n'entendent rien à la guerre, qui livrent des batailles, quand il faudroit faire des sièges, qui se perdent en marches & contremarches, au lieu d'aller droit à l'ennemi, qui désolent tout par leurs brouilleries particulières; si l'on disgracie des ministres habiles pour en mettre d'autres à leur place, gauches & maladroits, & qui n'ont d'autre mérite que celui de plaire à une femme, c'est un effet qui résulte encore ici de *ce bon plaisir.*

Si les premières charges de la monarchie sont remplies par des hommes sans capacité, si tous les postes & les emplois se vendent, que ce ne soit ni aux services

ni aux talents qu'on les donne, mais à l'argent seulement, cela est ainsi, parceque c'est *son bon plaisir*.

Je ne connois point de gouvernement sur la terre plus malheureux, que celui qui est fondé sur le plaisir d'un mortel qui cause la douleur de tous les autres.

Il y a dans l'état dont je parle un écrit en caractere gotique dans tous les tribunaux, & qu'on conserve dans chaque cour de justice. Il a pour titre, Constitution politique & civile de la monarchie. Je l'ai lu d'un bout à l'autre; je le trouve par tout contradictoire avec l'administration présente. Le Roi ignore qu'il existe. Je ne crois pas qu'aucun de ses sujets lui en ait parlé une fois en sa vie. On voit dans cette nation un corps qui représente, qu'on nomme parlement, & qui a été institué, dit on, pour deffendre les droits du peuple. Son affaire est d'empêcher que les citoiens ne soient foulés, & que le pouvoir despotique du Prince ne prenne le dessus sur eux; mais s'il veut s'aviser de faire des remontrances, on le casse, ou on l'exile, & il ne lui est permis de retourner qu'à condition qu'il fera ce qu'on voudra. On dit que ce corps a dans ses mains le dépôt des loix; mais cela ne peut pas.

pas être, car on ne sauroit garder ce qui n'existe pas. Les loix de cette monarchie (quoiqu'en dise sa constitution) sont dans la tête du Prince, & le parlement n'est pas le maître de sa tête. Une preuve couvaincante qu'elles sont en lui, c'est qu'il peut de son autorité & pleine puissance abroger toutes les anciennes, & en substituer d'autres à leur place, conformes à *son bon plaisir*, sans qu'aucun corps puisse s'y opposer.

Les politiques Européens qui, à ce que je soupçonne, parlent toujours de ce qu'ils n'entendent pas, veulent donner un ordre à ce pouvoir arbitraire ; ils disent que les pouvoirs intermédiaires subordonnés & dépendans constituent la nature de ce gouvernement ; mais, quand on fait cela on fait seulement que le gouvernement dont il est ici question est despotique, puisque ces pouvoirs intermédiaires dépendans dépendent si bien de sa volonté, qu'il peut en disposer comme il lui plait. Ils ajoutent que cet état est gouverné par des loix fondamentales : mais ceci n'est pas ; car pour que ces loix fussent fondamentales, il faudroit qu'elles fussent invariables, & elles ne le sont point. Ces loix, ajoute-t-on, supposent des

des canaux moiens, par où coule la puissance monarchique. Il ne fauroit y avoir des canaux fixes dans un état, où la puissance du Prince passe où il veut, & son despotisme par l'endroit qu'il lui plait.

Point de noblesse, continuent ces politiques, point de monarque. En France il y a un monarque, & il n'y a point de noblesse ; je veux dire un corps de nobles qui balancent l'autorité du Prince. Le Roi est le maître des biens & de la vie de ses sujets : il peut donner la mort au dernier de l'état, comme au premier. Aucun corps politique & civil ne fauroit résister à sa puissance, parcequ'il a en main la force de l'état, c'est-à-dire, la milice dont il dispose : & s'il n'en dispose pas toujours au préjudice de ses peuples, c'est qu'il ne convient pas toujours à ses intérêts d'user de toute sa puissance.

Peut-être que dans leur première origine les choses étoient comme les politiques les représentent, mais elles ont dégénéré ; maintenant la volonté du Prince fait pancher la balance du côté qu'il veut ; & s'il trouve quelque part de la résistance, il achieve de tout abîmer. Les grands corps, comme ceux des parlements & de la

la noblesse, ont perdu leurs prérogatives. Il falloit s'opposer par gradation aux progrès du despotisme, suivre les Rois pas à pas ; surtout empêcher qu'ils n'eussent des armées à leur disposition : car quand on a la force en main, on est toujours tenté d'en abuser.

C'est aujourd'hui une question en politique de savoir par où la corruption a commencé ; si ce sont les souverains qui ont corrompu leurs sujets, ou si les sujets leur ont fourni eux-mêmes les moyens de les corrompre. Mais de quelque maniere que soit venue la corruption, il est certain qu'elle existe, & avec elle le pouvoir absolu.

Il n'y a pas aujourd'hui une demi-nuance de différence de ce gouvernement à celui de Constantinople. Le Roi de ce peuple & un Sultan des Turcs sont deux Princes égaux en autorité & en despotisme. Le Monarque François qui occupoit le trône de cette monarchie avant celui qui y régne aujourd'hui, disoit que de tous les gouvernemens du monde celui du Grand Turc lui plaisoit d'avantage. Il louoit ce qu'il aimoit.

## LETTRE XXXV.

*Le Méme, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

JE vis l'autre jour dans une assemblée un cavalier bien content de lui-même. Ce n'étoit pas sans raison : car il est cou-ru des femmes & est l'adonis des belles. Il est vrai qu'il a toutes les qualités distinc-tives pour plaire au beau sexe ; car sans compter qu'il sourit joliment, qu'il a les dents belles & qu'il chante quelques cou-plets, il a un assortiment tout fait de con-tes légers & agréables pour amuser les femmes.

Il est si aimable par lui-même, indé-pendamment de ses autres talens, qu'il peut parler quatre-heures de suite, sans qu'on puisse le déceler d'être son plagiaire. Il a d'ailleurs les vertus caractéristiques, qui servent à attirer sur un homme l'attention des dames ; car c'est un fat & un imper-tinent.

Je ne sais pourquoi les hommes ici qui sont rebutés des femmes en sont si humiliés :

liés ; il me semble au-contreire que leurs dédains devroient flatter la vanité, puisque cela prouve du moins qu'on n'a pas ces petites qualités, qui sont presque toujours un obstacle à la formation des grandes.

Une femme fait du bruit dans une ville par sa beauté & ses agrémens ; plusieurs hommes qui ont de l'honneur, de la probité & un mérite réel lui adressent leurs voeux : mais ils en sont rebutés avec dédain, tandis qu'un étourdi, un évaporé, un diseur de mots paroît, l'enchante tout-à-coup & la décide.

Lorsqu'on me dit qu'un homme n'a pu réussir auprès d'une femme, & que celle-ci, au-lieu de se rendre à ses empressemens, l'honore de son indifférence ; j'en conclus aussitôt qu'il a un mérite distingué. Je pourois même pousser plus loin la conséquence, & ajouter que c'est précisément la raison pour quoi un homme échoue auprès d'une femme.

La vertu & le mérite donnent une modestie naturelle qui fait qu'on se tient sur ses gardes, & qu'on ne hasarde rien ; tandis que le fat & le suffisant se jettent à corps-perdu, dans les plaisanteries & les sottises. Le premier a l'esprit réfléchi, le second l'a

libre & enjoué: or celui-ci est toujours plus sûr de plaire aux femmes.

Je ne dis point que cette règle n'ait bien des exceptions; mais seulement que c'est la règle générale.

## LETTRE XXXVI

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

IL y a ici une guerre ouverte entre une sorte de gens qu'on appelle politiques; j'assisstai dernierement à une de leurs batailles dans le jardin des Thuilleries. L'affaire s'engagea à dix-heures du matin, & dura jusques à une heure après midi.

Les François ne sont pas d'accord entre eux sur la grandeur de leur puissance; cette nation qui se flatte beaucoup d'ailleurs, reste souvent en arriere de prévention à cet égard. Soit légereté, caprice, ou esprit de parti, il est certain que les autres puissances belligérantes, actuellement en guerre contre cette monarchie, ont ici leurs partisans.

Le

Le Roi de Prusse est très puissant dans ce roïaume ; il est plus fort en France que dans ses propres états. La maison d'Autriche a également ses deffenseurs ; & l'Angleterre & la Russie ont aussi les leurs. Cela forme à Paris quatre-partis différens qui ont toujours les armes à la main ; c'est-à-dire, quelque nouvelle à lire.

Il arriva en dernier lieu un Courier de l'Allemagne, qui apportoit la nouvelle qu'un général de l'Impératrice Reine avoit fait prisonnier de guerre un corps Prussien de seize-mille-hommes. A cet avis, le parti des nouvellistes Autrichiens triomphants envoia sur le champ quelques troupes légères de nouvellistes aux Thuilleries, pour reconnoître le terrain, & voir s'il n'y avoit pas quelques milices du parti contraire, qui voulussent recevoir les gages de la bataille pour ce jour-là.

On lâche pour l'ordinaire dans ces occasions un nouvelliste dans les lieux publics, une lettre à la main, qui après avoir fait un cercle au tour de lui la lit à haute voix. Les nouvellistes Prussiens & Anglois étoient si consternés ce jour-là, qu'ils n'osserent se montrer ; ils étoient cachés derrière les arbres qui servent à former la

grande allée de ce jardin. Ils tinrent entre eux un petit conseil de guerre à la hâte, dans lequel il fut décidé, ne pouvant faire mieux, de nier le fait ; c'est-à-dire, de s'inscrire en faux contre l'enlèvement des seize-mille-Prussiens.

Alors les hostilités commencerent, un corps de Prussiens qui étoit en embuscade, tomba sur un détachement de François qu'il enfonça par des invectives. Les Autrichiens, voïant les François leurs alliés en déroute, se préparerent à les secourir.

Pendant ce tems-là, les Russiens qu'on avoit toujours méprisé aux Thuilleries, à cause de la lenteur de leurs opérations en Allemagne, se mêlerent de la partie. Alors l'action devint générale. Les termes injurieux, les gros mots, les expressions passionnées s'en mêlerent. Dans toutes les disputes de parti, des invectives on passe ordinairement aux gourmades : ils se prirent aux cheveux, & se battirent comme des dogues.

Un chevalier de St. Louis reçut dans cette occasion un coup de pied dans les os des jambes, qui le rendit boiteux pendant plusieurs jours. Un avocat nouvellement élu du parti François fut battu comme plâtre par un Prussien. Un zélé défenseur de

de l'armée du Prince Ferdinand enleva la perruque d'un président à mortier qui soutenoit le parti de la maison d'Autriche, & le renvoia faire amende honorable à son tribunal, tête nuë. Un abbé nouveliste qui soutenoit publiquement qu'un Prussien pouvoit battre deux-François, fut rossé par un officier invalide François qui n'avoit qu'un bras.

Les nouvellistes qui soutenoient le parti de l'Angleterre, se distinguèrent beaucoup dans cette occasion ; à l'exemple des braves Bretons dont ils soutenoient la cause, ils s'escarmouchèrrent longtems à coups de poings.

Enfin, comme c'étoit une affaire de représailles, & qu'on se battoit pour l'enlèvement d'un corps de troupes, le parti des nouvellistes Anglois & Prussiens se comporterent avec tant de courage, qu'ils firent prisonniers de guerre un corps de nouvellistes François & Autrichiens, dans lequel étoient mêlés quelques Russiens. Ils ne les relâcherent que sur leur parole d'honneur qu'ils ne parleroient du Roi de Prusse qu'à la fin de la guerre. La capitulation fut signée au caffé militaire ruë St. Honoré : ainsi finit cette action mémorable, où il y

## LETTRE XXXVII.

*Le Même, au Même, à Paris.*

De Venise.

Outre les quatre ministres qui gouvernent la France, il y en a un cinquième qui gouverne les lettres : & cette administration est une des plus pénibles ; car ce n'est pas une petite affaire que de conduire des auteurs & de prononcer sur leurs écrits.

Il faut que le ministre soit surtout en garde sur la contrebande d'esprit ; car la république des lettres est un païs rempli de marodeurs en génie.

Comme une charge si laborieuse demande des croupiers, le ministre a vingt-quatre commis subalternes, qu'on appelle censeurs. Personne ne peut faire imprimer un ouvrage, sans leur participation. Leur département est l'entendement humain ; ils ont la juridiction générale du génie. Les passeports de ceux qui veulent voyager dans la république des lettres, doivent

doivent être signés par eux : ils donnent la permission aux auteurs d'acquérir de la réputation.

Ce tribunal d'esprit est composé de plusieurs chambres qui ont chacune leur département. Tu croiras peut-être que ces censeurs sont les hommes les plus éclairés de la monarchie ; mais ils ne sont rien moins que cela. Lorsqu'un homme qui se mêle de littérature, a échoué dans quelque ouvrage d'esprit, & que ses écrits ont été rebutés du public, son parti est pris ; il brigue, & obtient une place de censeur. Alors il devient tout d'un coup professeur de génie, juge souverainement des sciences, & se fait inspecteur des connoissances qu'il n'a pas.

Outre l'ignorance naturelle de ces chambres, il y a encore la partialité des juges qui sont presque tous vendus à la prévention, ou à l'intérêt. Chaque libraire a ici à ses gages deux ou trois de ces juges littéraires qui signent pour eux des manuscrits de toutes mains.

Cet établissement est admirable, pour remplir l'Europe de mauvais livres, & empêcher l'impression des bons. Un auteur qui n'a d'autre recommandation ici que son mérite, court risque de le voir échouer,

auprès de ceux qui doivent lui donner la permission d'en avoir.

On dit à cela, qu'il n'est pas besoin d'être savant, pour décider des sciences ; c'est comme si l'on disoit qu'il n'est pas nécessaire d'y voir clair pour juger des couleurs. On cite pour cela les juges qui ne sont pas jurisconsultes : mais les tribunaux de justice ont des loix ; au-lieu que les sciences n'en ont point.

Il y a un second inconvenient dans ces chambres ; je veux dire la fainéantise de ses membres, qui ne travaillent que quand ils veulent ; car la profession de réviseur d'esprit est une charge & non pas un emploi. On lit les manuscrits des auteurs, quand on veut ; & on les leur rend, quand on peut.

Ces bureaux d'expéditions littéraires font languir la postérité : ils ne dépêchent que les guenilles d'esprit ; les grands ouvrages sont accrochés par la paresse du tribunal des censeurs.

## LETTRE-XXXVIII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Venise.

**J**E me rendis hier à Ridota. C'est une école de jeu que la république tient elle-même, dans laquelle les citoiens apprennent à devenir vicieux. Les domestiques qui veulent voler leurs maîtres, les femmes qui cherchent à déshonorer leur mari, les joueurs qui ont du penchant à devenir fripons, n'ont qu'à fréquenter le Ridota, pour se rendre tous ces crimes familiers.

C'est un spectacle frapant pour un étranger qui a des principes de morale, de voir les législateurs de cet état séduire eux-mêmes la nation.

Cinquante-sénateurs les cartes à la main provoquent le peuple & l'invitent à se ruiner.

Il n'est permis qu'aux nobles Vénitiens de corrompre les citoiens ; c'est un droit qu'ils tiennent de leur naissance, un privilége d'état.

Je t'ai souvent parlé de cette contradiction qui se trouve dans les gouverne-

mens Européens. La plûpart voudroient faire aquérir des vertus aux peuples par le chemin du vice.

La république de Venise tient tripot de jeu. Elle établit une maison dont elle fait un brelan. Le public qui y pente est en masque, & les banquiers qui sont des gentilshommes n'en ont point. L'institution est mal combinée ; si quelqu'un deroit se cacher le visage, ce seroit les nobles Vénitiens.

## LETTRE XXXIX.

*Le Même, au Même, à Paris.*

De Venise.

IL y a ici une inquisition de bonzes comme en Espagne & en Portugal ; mais il lui est deffendu de faire brûler les citoïens sans la permission de la république : ce qui est assez bien imaginé pour ne pas trop dépeupler l'état ; car si on ôtoit la vie à tous ceux que ce tribunal pourroit condamner à mort, dans peu Venise seroit un désert.

Ce n'est pas que les Vénitiens ne croïent pas en Dieu ; mais ils veulent y croire à leur maniere.

Dans

Dans tous les autres états d'Italie, le Pape est la première personne du gouvernement ; à Venise il n'est que la seconde. S'il fait des ordonnances qui ne plaisent point au sénat, on les casse comme un verre.

Les bonzes sont aussi subordonnés que le Pape : quand ils veulent sortir de l'obéissance ordinaire des autres sujets, la république les chasse ou les renvoie à leur pere commun, qui fait sa résidence à Rome.

On tolere toutes les religions à Venise, jusques à celles des mauvais prêtres. Cependant il faut convenir qu'ils ne sont pas tous des scélérats. Il y en a qui, pour vivre bien, mangent le Christ deux ou trois fois par jour. La république le fait & ne s'en formalise gueres : on a presque la permission d'être hérétique sur le dogme, pourvu qu'on soit orthodoxe sur le gouvernement. Il est permis de douter de l'inaugurabilité du Pape, à condition qu'on ne doutera pas de celle du *consiglieto*.

## LETTRE XL.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

ON est si occupé à Paris, qu'on n'y a pas le tems de vivre. Les gens en place s'écrasent à force de travail, les innovateurs s'occupent de sistèmes depuis le matin jusques au soir ; les faiseurs de projets en enfantent tous les jours de nouveaux ; les hommes d'affaires s'enferment dans un cabinet impénétrable où ils se rendent invisibles ; les écrivains ou ce qu'on appelle ici les auteurs, sont dans un travail continu d'esprit ; ils accouchent à toute heure de pensées ; il n'y a pas jusques aux courtisans qui ne soient occupés, quand ce ne seroit que la peine qu'ils prennent de le faire accroire ; les gens de plaisir sont si affairés, qu'ils n'ont pas le tems de n'avoir rien à faire ; car c'est une vie très laborieuse à Paris que de prendre ses aises ; il faut une grande contention d'esprit, & un pénible travail de corps pour imaginer tous les jours de nouvelles sensualités ; on est obligé d'aller, venir,

se

se porter sur les lieux, passer le jour en société, & percer les nuits à table ; tout cela est fort pénible ; les fainéans même de profession sont occupés ; car à Paris l'oisiveté elle-même forme un travail.

Les femmes, qu'on soupçonneroit n'avoir aucune affaire, en ont une bien grande qui est de s'emparer de toutes celles de la société. Quand il n'y auroit que leur ajustement, leur parure, le désir de plaire, d'être admirées, d'obtenir la préférence, ce seroit déjà un grand travail. Voir de combien d'occupations sont accablés ici ceux-mêmes qui n'en ont point, c'est quelque chose de prodigieux : je ne sais comment les oisifs de profession peuvent y tenir !

Une femme seule fait suer sang & eau à deux ou trois-cens-ouvriers ; il suffit qu'elle se soit mise en tête de paroître un certain jour avec une nouvelle parure, pour qu'il n'y ait plus de repos dans cinquante familles. Il y a telle dame dans cette capitale, qui porte sur elle trois siècles de main d'œuvre ; non seulement elle a tourmenté les races passées, mais même la présente.

En un mot toutes les classes de la société sont émues, agitées, transportées ; on n'existe

n'existe point à Paris pendant sa vie, on n'y vit qu'après sa mort.

## LETTRE XLI.

*Le Même, au Même, à Pékin.*

De Paris.

**D**E tous les savans qui sont dans cette capitale, il n'y en a point qui soient plus profonds que ceux qu'on appelle les nouvellistes. Leur département est la politique : c'est quelque chose de prodigieux que l'étendue de leur étudition sur celle-ci. Les autres philosophes ne sont certains de rien ; ceux-ci sont fûrs de tout.

On peut les regarder comme les plénipotentiaires du monde Chrétien : ils dirigent l'Europe. Ils vous annoncent au commencement d'une guerre qu'elle en doit être l'issuë : vous savez par avance à quoi doivent aboutir les querelles des souverains. Ils conduisent la marche des généraux d'armée, & guident leurs pas. On diroit qu'ils ont mesuré géométriquement l'étendue de leur génie, celle de leur capacité & de leurs ressources.

Aucun souverain ne peut expédier un courrier, qu'ils ne sachent le contenu de

la

la dépêche ; ni envoier un ambassadeur, qu'ils ne disent pour quoi. Ils connoissent toutes les intrigues des cabinets, & ont carte blanche sur les intérêts des princes. Ils sont instruits de toutes les démarches des Rois, sans qu'on découvre qu'ils aient aucune intelligence avec les Cours ; & si ce n'étoit que dans leurs conjectures ils se trompent presque toujours, on les prendroit pour des sorciers.

Autrefois ils paroient beaucoup ; mais ils ont perdu tant de gageures, qu'ils n'ont plus de quoi contredire le moindre événement de l'Europe. Le Roi de Prusse les a ruinés. Lorsque ce Prince commença la guerre qui dure depuis six-ans, ils parierent qu'il ne tiendroit pas une campagne, & ils perdirent. Cet événement ne les découragea point : ils demanderent leur revanche, on la leur donna ; & ils perdirent encore : ainsi de revanche en revanche, ils se trouvent aujourd'hui entièrement écrasés.

Ce qui les console dans leur perte, c'est qu'ils ont pardevers eux des raisons qui prouvent démonstrativement qu'ils devoient gagner ; & ils en sont si convaincus, que s'ils n'étoient pas ruinés, ils se ruinent encore ; car cette classe de savans

ne se rend jamais aux faits, elle ne s'attache qu'à la présomption : il n'est pas question de ce qui est, il s'agit de ce qui devoit être.

Frédéric est leur fléau ; il n'a point fait de siége, ni livré de combat sans leur au-  
ser un grand dommage. Il y a surtout une bataille qui en a réduit un grand nom-  
bre à la mendicité ; il est vrai que les plus fins s'y seroient trompés, & qu'il étoit dif-  
ficle de perdre à plus beau jeu.

Avant leur désastre, ils avoient les moyens d'entretenir des correspondances dans les païs étrangers ; mais ils en sont ré-  
duits aujourd'hui aux Gazettes de Hol-  
lande.

Leur assemblée générale est dans la grande allée du jardin du palais-roïal ; c'est-là qu'ils donnent leurs audiences, & qu'ils instruisent le public de ce qu'ils ne savent point. S'ils étoient d'accord sur leurs principes, ils étourdiroient la ville & les faubourgs ; mais heureusement pour la tranquillité publique, les uns nient tout net ce que les autres avancent : ce qui termine les disputes, & impose si-  
lence.

Il y a deux sortes de nouvellistes. Les uns sont des oiseaux de mauvais augure, qui

qui présagent toujours un avenir funeste. Selon eux la nation Françoise touche à sa dernière ruine, & la monarchie en corps est à la veille de périr. Les autres sont des sirènes politiques qui enchantent par la douceur de leur voix : ces êtres consolans trouvent du remède à tout. Si la France perd une bataille décisive, ils vous diront que c'est tant mieux ; car les grands désastres sont toujours les avant-coureurs de la paix. Si les Anglois enlevent à cette monarchie de riches continens dans l'Amérique, c'est selon eux une bonne nouvelle ; car elle décharge l'état des dépenses exorbitantes que coûtoit leur entretien. Si le peuple est accablé d'impôts excessifs pour subvenir aux frais des armées, tant mieux encore ; car ce qui est violent, ne peut pas durer. Ils ont toujours deux ou trois proverbes tout prêts à placer à la fin d'une mauvaise nouvelle, pour faire le pendant des malheurs publics. En voici deux principaux.

*Que lorsqu'on est dans le mauvais tems, on est toujours à la veille du bon.*

*Qu'après la tempête, vient le calme.*

En attendant ce calme la France est défolée par un orage continué.

## L E T T R E XLII.

*Le Même, au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

**L**A guerre en France n'appauprit pas tout le monde. Il y a des gens qui s'enrichissent pendant ce fléau.

Pour faire des sièges & livrer des batailles, il faut établir des impôts sur les peuples, & c'est de la levée de ceux-ci que naît cette nouvelle opulence : malheur plus grand que le mal-même qui le produit. Une nouvelle race de régisseurs & de commis appauvrit plus la monarchie que les taxes & les impôts. Ce n'est pas tout ; les armées exigent un service & des vivres. Il faut des directeurs, des régisseurs, des magasiniers, des contrôleurs, des inspecteurs ; seconde race de sangsues qui tire le sang le plus pur des peuples, & qui lui fait une guerre plus funeste que l'ennemi.

Tout commis qui fait ici une campagne dans les vivres a de quoi vivre jusques à la fin du monde. Je le crois bien, un homme qui retranche la subsistance à deux-cens-

cens-mille-hommes, ne sauroit manquer de subsistance.

Les hôpitaux des armées surtout font faire de grandes fortunes ; ce sont aujourd'hui les mines les plus abondantes des richesses. Celles du Pérou ne rendent pas tant.

J'allai dîner ces jours passés chez un de ces Hospitaliers qui se chargent d'avoir soin des infirmes des armées, & qui depuis cette guerre a un Hôtel superbe, & la meilleure table de Paris. On n'eut pas plutôt servi le potage, que toute la compagnie en fit l'éloge. Cela ne doit pas vous surprendre, me dit à l'oreille un des convives qui étoit placé à côté de moi, le bouillon qu'on vante tant ne peut être que bien nourri, car il est tiré de la marmite de vingt-mille-malades.

## LETTRE XLIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

**I**Ndépendamment de l'opéra & de la comédie Françoise, il y a un troisième théâtre

théâtre à Paris. Celui-ci est composé de boufons qu'on fait venir exprès d'Italie, pour divertir la nation ; comme s'il manquoit de mauvais plaisans en France. Il est vrai qu'il seroit difficile d'en trouver de plus obscenes, & dont les saillies soient plus froides & plus insipides. Heureusement pour les mœurs, ils jouent le plus souvent dans une langue qu'on n'entend pas. Et il faut bien que ces gens-là se soupçonnent eux-mêmes ; car la plûpart n'osent point paroître en public, quoi- qu'ils y soient toujours ; ils débitent sous le masque leurs quolibets & leur fades railleries. On diroit que les François n'ont pas assez de leurs folies, ils vont encore glaner celles des autres nations.

Un animal à deux-pieds, qui a le nez écrasé, le teint d'un Africain, les yeux d'un cochon, la bouche d'un bœuf, le plumage d'un oiseau, & les attitudes d'un singe ; fait les premiers honneurs de ce théâtre. C'est lui qui est chargé de divertir le spectateur, & pour cela il emploie ordinairement les équivoques de la langue, les jeux de mots, & les double-entendes. Je t'avoue que j'eus pitié de la nation Françoise, en la voïant rire & se divertir de choses si pitoïables. Je n'ai fait au-  
cune

cune recherche pour découvrir l'origine de cet établissement : je ne saurois croire que la nation Françoise ait jamais eu besoin d'étrangers divertissans, pour la tenir gaie.

Ce théâtre est le singe de tous les autres ; son rôle est la parodie, faute de génie original, il se borne à la copie.

## L E T T R E XLIV.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**L**E chevalier me mena il n'y a pas longtems chez une Dame de sa connoissance, où nous trouvâmes un assez bon nombre de jolies femmes. Nous nous placâmes dans la chambre où étoit la compagnie, de maniere que nous pouvions voir toutes les beautés qui formoient le cercle sans en être vûs nous-mêmes ; ce qui nous donnoit la liberté de nous entretenir de celles qui le composoient. Mon compagnon les connoissoit presque toutes.

Je fis d'abord attention à une jeune & belle Dame dont la figure me frapa, mais je crus remarquer au travers de l'éclat de son

Son teint qu'elle avoit une inquiétude dans l'ame. Je m'en expliquai avec le chevalier en la lui montrant des yeux. Il me répondit, que je ne m'étois pas trompé : cette beauté, ajouta-t-il, est dévorée d'un noir chagrin. Avant son mariage, notre Monarque avoit jetté les yeux sur elle ; elle se regardoit déjà comme la souveraine des petits appartemens ; mais la chose manqua. Dès ce moment une noire mélancolie s'empara de son esprit. On crut que le mariage dissiperoit ses ennuis. On lui donna pour époux un riche financier ; mais le remède ne fit qu'irriter le mal. Les phisionomistes prétendent, malgré l'état où vous la voiez, qu'elle mourra de langueur. Il est vrai que le coup est des plus sensibles : au-lieu d'être la maîtresse d'un grand Roi, se trouver la femme d'un vil partisan ! La vertu, la morale, la religion n'ont chez nous aucune ressource contre la fatalité d'un pareil destin.

Qui est cette autre jolie femme, lui dis je, qui est à côté d'elle, & qui me semble aussi languissante ? C'est encore, me répondit le chevalier, une malade de Cour. La même cause a produit le même effet. Quoi ! est-ce que le Roi, repris je, a encore jetté les yeux sur celle-ci ? Non, me répon-

répondit-il, mais elle a jeté les yeux sur le Roi. Avec plus de beauté que celle qui possède le cœur du monarque, & autant d'agrémens pour la faire valoir, elle résolut d'en faire la conquête. A cet effet elle galopa le parc de Versailles, courut le cerf, assista à toutes les parties de chasse, & se campa sur toutes les avenuës par où devoit passer le Souverain ; mais cela ne prit point. Ce qui l'afflige le plus, c'est que le Roi la vit sans la regarder, & rencontra ses yeux sans les fixer.

Je vois à quelque distance de ces deux premières une dame d'une assez jolie figure, mais qui ne me paroit gueres plus gaie : pouvez vous me dire qui elle est ? Oui, c'est une troisième valétudinaire de Versailles. Quoi ! encore une malade de Cour ? repris je avec précipitation, je crois que votre Empereur a envie de tuer toutes les jolies femmes de Paris. Que voulez-vous, reprit-il, ce sont des femmes qui ont la rage d'être indisposées à propos d'une envie qui leur prend sans pas jouir de leur santé. Cette dernière tombe en sincope toutes les fois que la favorite, qui régne aujourd'hui, fait un général d'armée, donne un chapeau de cardinal, ou dispose

d'un

d'un poste considérable à la Cour. Elle croit que la disposition de toutes ces charges lui appartient de droit, & que celle qui en jouit n'exerce qu'une usurpation sur ses charmes. En attendant d'être en place, elle nomme aux principaux emplois du roïaume, & fait des évêques *in partibus* pour ne pas perdre ses droits.

Je me charge de ne plus vous faire de questions, si vous voulez me dire qu'elle est cette jeune beauté qui est vis-à-vis de nous, qui a un visage mixte, je veux dire gai d'un côté & triste de l'autre ? Je vais vous l'apprendre ; c'est une Dame avec laquelle le Roi a couché une seule fois : aussi n'a-t-elle que la moitié de sa joie. Quand elle pense à sa félicité, elle pétille d'allégresse : mais quand elle fait réflexion que le songe de sa grandeur finit à son réveil, que sa divinité passa comme un éclair, & qu'elle ne reçut qu'un seul coup d'encensoir de notre Souverain, elle ne peut s'empêcher de se livrer à la tristesse.

## LETTRE XLV.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Venise.

**T**U t'imagines peut-être que je m'amuse beaucoup à Venise, qui passe en Europe pour le séjour des plaisirs : tu te trompes ; je m'y ennuie à la mort. Il faut être taillé, pour m'exprimer ainsi, aux divertissemens de cette ville pour en jouir. Un étranger qui n'aime ni le jeu, ni les femmes, se trouve entierement isolé ; il est à Venise comme au milieu d'un désert : il ne tient à personne, parceque tout le monde tient à ces amusemens.

On est ici en compagnie du vice depuis le matin jusqu'au soir. Il y a un ordre de succession dans la volupté, qui forme un enchaînement d'amusemens frivoles.

Le matin on se promene, l'après-midi on se masque, le soir on va au théâtre, & on passe le reste de la nuit au jeu ou avec des femmes.

Les Vénitiennes sont belles, mais elles sont encor plus galantes. La république leur en donne la permission ; car tout é-

TOME III.

G

mane

mane ici du grand conseil. On a souvent mis en délibération si l'on devoit réformer la licence des mœurs, mais, toutes réflexions faites, on a laissé les choses comme elles étoient : ainsi le vice de l'incontinence est permis au sexe pour en jouir à ses périls & risques.

Nous croions à la Chine que la pureté des mœurs peut seule former un bon gouvernement, & qu'un peuple pour être heureux, doit être vertueux. On ne connoît point ici cette maxime ; la politique n'a rien à faire avec la morale. On n'imagine point que la corruption soit incompatible avec la puissance politique ; on pense même qu'elle peut devenir un de ses ressorts.

Pendant six-mois de l'année, on se livre à la folie & à l'extravagance ; & afin qu'on puisse le faire plus librement, la république permet le déguisement. Il est libre ici à tout le monde de s'abandonner à toutes sortes de débauches. Cela s'appelle dans la langue du païs, jouir du privilége de la liberté ; & on est si libre qu'on est affranchi de tous remors.

Ce n'est point seulement le bas peuple qui se livre à la débauche : toutes les classes sont corrompues.

Il y avoit autrefois dans cette ville des femmes de prostitution publique, qu'on méprisoit autant que leur état les rendoit méprisables. Cette dépravation n'est plus, une plus distinguée a pris sa place. Les Dames Vénitiennes se sont faites courtisanes.

Les mœurs nouvelles ont détruit les anciennes. Le mariage n'est plus qu'une débauche. L'amour conjugal est renvoyé au vieux tems. Un mari & une femme passeroient pour ridicules de se piquer de constance : on rougirroit de s'aimer. Ici une femme qui n'a point d'amant, est censée n'avoir pas assez de mérite pour en avoir, & à cause de cela rend son mari méprisable ; & il n'y en a presque aucune aujourd'hui qui n'affranchisse le sien d'une semblable humiliation. L'amour illicite ne passe pas pour tel.

La prévention est établie, & les exemples reçus. Il est convenu que la femme d'un Noble deviendra la fille de joie d'un autre, & qu'on se déshonorera tous d'un commun accord. On ne peut sans frémir parler de pareilles mœurs.

## LETTRE LXVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

**O**N dit communément que les François sont généreux : il est vrai qu'il n'y a point de nation dans le monde qui se répande d'avantage en protestations. Elle est là dessus d'une élévation, d'une noblesse d'ame dont l'histoire ne fournit rien de semblable : c'est quelque chose de prodigieux que la dépense qu'elle fait en offres de services.

A mon arrivée ici, plusieurs François que je connoissois à peine offrirent de m'obliger. Je n'eus point de repos avec eux que je ne leur eusse donné ma parole que dans l'occasion je disposerois de tout ce qui étoit en leur pouvoir. J'écrivis peu de jours après à celui qui m'avoit pressé le plus, de me prêter sa maison de campagne pour quelques mois : au-lieu des clefs, je reçus une lettre de sa part, par laquelle il me mandoit qu'il ne pouvoit m'accorder ma demande, attendu qu'on y l'atiscoit.

Le

Le lendemain je priai le second de m'envoyer cinq-cents onces d'argent, en attendant que mon banquier qui étoit à la campagne, fût de retour. Il me les refusa, sous prétexte qu'il avoit fait la veille une remise qui l'avoit entierement épuisé d'argent.

Le surlendemain j'envoiai mon domestique au troisième, afin de lui faire savoir que j'avois besoin de son carrosse pour deux ou trois-jours. Sa réponse fut qu'il en avoit disposé pour ce tems là. J'empruntai le cheval d'un quatrième pour faire une course ; mais il me fit dire qu'il étoit boiteux.

Les François disent pour excuse, que toutes les offres de services sont une monnoie courante dont tout le monde connaît la valeur. Passe pour les nationaux ; mais on devroit du moins mettre les étrangers au fait de semblables impostures. Ceux qui calculent ici les dettes publiques, prétendent que, si les François remplissoient les engagemens qu'ils ont contractés par leurs offres, il s'en faudroit aujourd'hui de cent-mille-millions que la nation eût une obole.

## LETTRE XLVII.

*Le Même, au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

**T**U as vu dans la lettre sur les idoles Chrétiennes, que les saints sont des avocats auprès de Dieu, qui plaident pour les hommes. Leur principale affaire, comme au barreau, est de tirer parti de la plus mauvaise cause, & de rendre blanc ce qui est noir. La forme du plaidoyer est la même ; la sentence seule est différente. Quand le saint expose bien le fait, & qu'il lui donne une tournure favorable, le pécheur gagne son procès avec dépens. Quand ils sont compensés, les deux parties s'indemnissent réciproquement. Dieu y met pour sa part les délices du ciel, & le pécheur les peines du purgatoire.

Je t'envoie ici un de ces plaidoyers dans les formes, qu'on lit ici dans un couvent de bonzes. C'est un saint qui intercede pour un pécheur qui a commis un homicide. La scène qui est en forme de dialogue, se passe dans le ciel au pied du trône de la Divinité.

## LE SAINT.

Etre suprême, Créateur du ciel & de la terre, grand Dieu, qui est mort sur l'arbre.

bre de la croix pour racheter le genre humain, & dont la bonté n'a point de bornes, je viens intercéder ta miséricorde pour un mortel qui en a tué un autre.

DIEU, en colere.

Ne me parle point de ces malheureux assassins, j'ai résolu de ne leur faire aucune grace.

LE SAINT.

Mais si celui pour qui j'emploie ma médiation, est véritablement repentant ?

DIEU.

Que m'importe son repentir, maintenant que le meurtre est fait ?

LE SAINT.

Mais, Dieu des mortels, considere ton pouvoir.

DIEU.

C'est aussi ce que je considere. Le pardon de ce crime s'oppose aux droits du ciel ; ma clémence est ici contraire à ma gloire ; car si tous les hommes se tuent entre eux, ma puissance finira dans l'univers.

LE SAINT.

Je te demande cependant le pardon du mortel homicide.

DIEU.

J'ai moins besoin d'absoudre aujourd'hui.

d'hui ce péché que jamais, car la plûpart des peuples s'égorgent à la guerre.

LE SAINT.

Que veux-tu, Dieu ? la chose est faite. L'homme est mort, il ne fauroit le ressusciter.

DIEU, se redoucissant.

Comment t'appelles tu, toi ?

LE SAINT.

Saint Policarpe.

DIEU.

Ah, de quoi te mêles-tu, d'intercéder pour des assassins ? Car si je ne me trompe, ce n'est pas là ton département.

LE SAINT.

C'est une de mes anciennes pratiques ; je t'ai souvent intercédé pour lui. Il m'a demandé cette grace, & je n'ai pu la lui refuser.

DIEU.

Apparemment qu'il t'a fait présent de quelque beau cierge ?

LE SAINT.

Je t'avoue qu'il est généreux à l'offrande.

DIEU.

Voilà comme vous êtes tous, vous autres saints, pour quelques livres de cire, vous vous chargeriez des crimes les plus énormes,

énormes. Ecoutes, Policarpe, je veux bien à ta priere pardonner ce meurtrier, mais ne reviens plus à la charge ; car je te proteste que, s'il assassine encore une fois, je le damnerai pour toujours.

## L E T T R E XLVIII.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

Dé Paris.

Il y a ici un ministre d'état, qui a la permission du Roi de corrompre les mœurs de la nation ; les femmes qui veulent se prostituer, se perdre d'honneur & de réputation dans le monde, s'adressent à lui. Son département est celui du libertinage, car il préside aux spectacles de Paris. Ce ministre tient en quelque façon les rênes de la débauche ; il signe les passeports de dissolution ; quand une femme a reçu de lui ses lettres de mauvaises mœurs, elle peut se livrer hardiment à toute sorte de corruption : c'est à dire, que lorsqu'il l'a fait placer au théâtre, le censeur des mœurs ou le lieutenant de la police, comme on l'appelle ici, n'a plus d'inspection sur elle.

Une jeune personne qui cherche à se couer le joug de la pudeur ; une fille qui veut quitter son pere & sa mere pour se

livrer au crime ; une femme qui veut se séparer de son mari, pour se prostituer publiquement avec son amant, n'ont qu'à en demander la permission à ce bureau de scandale. Aurois-tu jamais imaginé que, chez un peuple civilisé, il y eût de tels établissements, & que ceux qui doivent veiller sur les mœurs, fussent les premiers à les corrompre ? C'est ici un privilége de la couronne ; car le droit que s'arroge ce ministre d'autoriser la débauche, émane du prince.

Les filles de spectacle ont la permission du gouvernement de se livrer à toutes sortes de prostitution : outre ce privilége, elles ont encore celui de ruiner les familles & de dissiper par avance la fortune des mineurs, d'empêcher les mariages légitimes, de faire séparer les maris de leurs femmes, de diminuer la population, de remplir le Royaume de maladies honteuses, &c.

On me montrera l'autre jour une de ces filles de spectacle sans mœurs, qui fit trembler en dernier lieu le chef de la police de Paris. Celui-ci la manda pour lui faire rendre compte d'une somme de six-cens-mille-livres qu'elle avoit dissipée à un financier chargé de famille. D'abord l'actrice s'inscrivit en faux contre l'incompétence du tribunal ; mais elle s'y rendit

dit tout exprès pour y jouïr de la satisfaction d'en insulter le chef. " Madame, lui " dit le juge tremblant & confus, je fais " que je passe les bornes de ma charge, " mais le zèle . . . . Le zèle, Monsieur, " l'interrompit brusquement la prostituée, " est de savoïr son devoir. Ce n'est pas à " un homme, tel que vous, à mander une " femme, comme moi; vous savez que " je suis de l'opéra où je figure dans les " ballets; une personne aussi nécessaire " que je le suis au public, n'est pas faite " pour paroître à la police.

" Au reste, Monsieur, de quoi s'agit-il? Il y a un financier, qui a dépensé six-cens-mille livres avec moi; hé bien, que trouvez-vous à cela? Est-ce qu'un François n'est pas libre de donner son bien à qui il veut? Il n'y a aucune loi en France (dumoins que je sache) qui deffende à un homme riche de donner, & à une femme pauvre de recevoir. Si vous êtes homme de loi, vous devez savoir que, de toutes les acquisitions, celle qui vient par donation, est la plus légitime. Faut-il que les filles de l'opéra attendent que leurs amans soient morts, pour hériter d'eux par testament?

" Enfin, Monsieur le policien, je n'ai qu'un mot à vous dire. Le financier

“ pour qui vous vous intéressez, m'a donné  
“ un demi-million ; il y a une chose qui  
“ me fâche en cela, c'est qu'il ne m'en  
“ ait pas donné d'avantage.”

En finissant ces mots elle lui rit au nez,  
se leva, regagna son carrosse, & laissa le  
juge tout étourdi de son impertinence.

## LETTRE XLIX.

*Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à  
Pékin.*

De Paris.

**I**L est facile de veiller à Paris, mais il n'est pas aisé d'y dormir. Le bourdonnement dehuit ou neuf-*éens*-mille personnes qui s'entretiennent ensemble ; le bruit continual de vingt-mille carrosses ; le tumulte & l'embarras des ruës ; l'agitation des citoiens ; le concours des peuples ; les cris perçans des pourvoieurs ; le charivari des charlatans qui veulent tromper les passans ; le bruit des tambours qui cherchent à enrôler des soldats ; le chant des processions, & celui des enterrements ; la voix de ceux qui publient les arrêts & les sentences ; le son aigu des trompettes qui annoncent qu'on va fouetter ou pendre quelque citoien ; tout cela n'est rien moins que l'image du silence.

A ce tumulte du jour succéde le vacarme de la nuit. On n'est pas plutôt

au

au lit que les Bonzes & les Bonzesses commencent leur charivari. A minuit une confusion de cloches se fait entendre dans les airs. Les uns & les autres annoncent à grand bruit qu'ils vont prier Dieu tout bas. A deux heures du matin, comme on commence à sommeiller, le bruit se renouvelle. Au point du jour le carillon recommence. Tous les devoirs de la religion & de la société s'annoncent avec bruit. Si on reçoit une nouvelle avantageuse de l'armée, d'abord les canons tirent ; si un homme meurt, aussitôt les cloches sonnent. Le Prince, la politique, la religion, Dieu, les saints, les anges, & les morts contribuent ici à faire mourir les vivans.

## LETTRE L.

*Le Même, au Mandarin Cotao-yu se, à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier qui nous prend pour des gens qui habitent les Antipodes de la raison humaine, est surpris d'entendre dire que les Chinois ont fait des progrès dans les sciences : il ne revient pas de son étonnement, lorsqu'on lui dit que nous avons de l'intelligence ; ce qui fait qu'il hasarde quelquefois avec moi des questions à l'Européenne.

Monsieur le Chinois, me disoit-il dernièrement,

erement, on dit, & on écrit que vous êtes savans, & éclairés: d'où tirez-vous, s'il vous plaît, ce génie? car pour faire des progrès dans les arts, il faut des principes, & j'avois toujours cru que le savoir n'avoit jamais passé la ligne, que tout le reste de l'univers étoit dans les ténèbres, & que l'Europe seule étoit éclairée.

Monsieur le Chevalier, lui dis-je, je vais vous expliquer ceci. Imaginez-vous que la Chine, quoi qu'aussi grande que l'Europe entiere, ne compose qu'une seule famille, & que cette famille est élevée par les soins d'un pere qui a le même soin de l'éducation de tous ses enfans. La naissance, le rang, & la fortune ne changent rien à cette éducation; il suffit d'être membre de l'état pour la recevoir. La situation des lieux, la distance des hommes, l'emplacement des provinces, la grandeur des villes, la politesse des bourgs, ne changent rien à l'institution. Partout où il y a quatre-Chinois, il se trouve un-maître pour les instruire.

De cette éducation générale dans un Empire aussi étendu que la Chine, il est impossible que le génie d'un grand nombre de citoyens ne perce & ne se fasse jour au travers de la multitude.

Mais l'institution, pour être universelle, n'en seroit pas meilleure, si elle n'étoit fondée

fondée sur des principes solides. Voici la marche que nos maîtres tiennent, ou pour mieux dire le gouvernement pour nous former l'esprit aux sciences.

Toutes les connoissances nous sont défendues dans notre enfance. Le seul livre qu'on nous donne à étudier est celui de Confucius, qui contient les premiers éléments de la philosophie de notre religion. D'abord on nous enseigne à le lire, & ensuite à le comprendre : ce qui fait deux études différentes, l'une devant servir de préparation à l'autre.

Il ne nous est pas permis dans notre jeunesse d'avoir de l'esprit, ni d'acquérir d'autre savoir que celui qui doit servir de fondement à tous les autres. Les sciences chez nous sont pour ainsi dire étaillées; & ne doivent se placer dans notre imagination que dans leur temps, & quand l'entendement est préparé à les recevoir.

La pureté du langage est une des premières préparations ; car nous croions qu'il est impossible de penser juste lorsqu'on ne sait pas s'exprimer exactement. Il faut que la parole qui est l'image de l'âme soit nette, sans quoi le tableau de nos idées est louche.

Après l'étude de la langue vient celle des mœurs, des manières, des usages & des cérémonies qui ont chez nous leurs principes.

cipes. Rien de plus ordinaire, à ce que je m'apperçois en Europe, que de voir des savans & des gens de lettres qui n'ont pas la moindre teinture des choses qui forment les devoirs les plus essentiels de la vie civile. Ils savent toutes les sciences, excepté celles qui sont le plus nécessaires aux hommes. A la Chine ces choses ne se négligent point ; on les apprend dans les écoles par principes, ainsi que les sciences les plus graves. On connaît un lettré chez nous à la maniere aisée dont il fait la révérence. Après ces premières préparations, chacun se choisit la science qu'il croit le plus propre à son génie ; mais qu'elle que soit celle qu'on embrasse, on ne peut y devenir professeur sans passer par une longue suite d'examens très rigides, subis devant des Mandarins habiles nommés par l'Empereur ; car si c'est un vol qu'un particulier fait, lorsqu'il s'approprie un bien qui ne lui appartient pas, nous pensons que ce n'en est pas un moins grand que de s'arroger le titre de savant quand on ne l'est pas.

Ceux qui dans l'examen se trouvent inférieurs à la science dont ils veulent obtenir le grade, sont punis séverement, car c'est un grand crime chez nous de n'avoir pas le mérite suffisant pour se distinguer dans la littérature qu'on embrasse, parce que cette négligence en suppose d'autres préliminaires :

préliminaires : cela peut aller au point que l'Empereur inflige la peine de mort. Loi qui paroît cruelle ; mais qui est très juste ; car elle prévient une infinité de vices que le faux savoir introduit toujours. L'Empereur assiste en personne au dernier de ces examens, & est témoin lui-même de la capacité de ses sujets, qui sont le plus en état de se distinguer dans les arts.

## L E T T R E LI.

*Le Même, au Mandarin Chef du Commerce,  
à Pékin.*

De Paris.

**L**E S Indes font contribuer l'Europe. Elles en retirent tous les ans des sommes considérables pour l'entretien de son luxe. Les Indiens fouillent dans leurs mines, ils en retirent de petits cailloux, qui taillés artistement jettent beaucoup de feu, & font un grand éclat : on les appelle diamans. Les femmes les aiment beaucoup : elles en sont presque folles. Il n'y a rien qu'on ne puisse leur faire pour en avoir.

C'est le chemin le plus court pour arriver à leur cœur, parce qu'il n'y en a point de plus abrégé pour satisfaire leur vanité. Telle qui a résisté longtems à un beau visage, ne résiste point à un beau brillant.

Au

Au reste ces petits cailloux entrent ici dans la composition de l'himen. Il faut qu'une femme ait une bien grande antipathie pour s'unir avec un homme, si un assortiment de diamans ne la rapproche de lui. Il semble qu'il y ait dans les diamans comme une vertu sympathique. On peut dire que les Indes forment la plupart des mariages qui se font en Europe. Telle beauté difficile ne se fut jamais rangée sous le joug de l'himenée, si les mines de l'orient n'eussent produit une pierre qui l'a éloie.

On prétend que la valeur de ces cailloux qui sont actuellement en France est aussi considérable que celle de son numéraire ; de maniere que ce luxe l'a apauvrie de la moitié, & que sans lui elle seroit une fois plus opulente qu'elle n'est ; car il ne faut pas croire que l'état puisse jamais réaliser cette ostentation ; si elle mettoit en vente tous ses diamans, leur valeur tomberoit aussitôt. C'est une richesse qui n'est réelle, pour m'exprimer ainsi, qu'autant qu'elle est chimérique.

Mais l'original de ce luxe n'est pas si onéreux que sa copie : faute d'un assez grand nombre de diamans on en compose : on a créé à Paris de nouvelles Indes. Ces cailloux

cailloux précieux faits par les mains de la nature sont devenus l'affaire de l'art, on a mis en manufacture l'ouvrage de Dieu.

Ce luxe-copie met ici tout le monde en état d'en avoir un, la disproportion du prix est si grande avec l'original qu'un Ecu peut en représenter cent-mille ; mais ces cent mille coutent moins qu'un, parce qu'ils contiennent une valeur quelconque, au lieu que l'autre n'en a aucune. Ces diamans d'imitation se fondent d'eux-mêmes, il faut les récréer tous les jours, ce qui en augmente considérablement le prix.

On dit encore ici pour raison que l'argent ne sort pas de l'état, mais la circulation dans ce luxe est tout d'une pièce ; elle ne s'étend pas assez : on m'a montré ici un de ses créateurs de diamans, qui a ramassé une fortune d'un million. Il vaudroit presque autant pour la France que cette somme ainsi possédée par un seul particulier eût passé aux Indes.

## L E T T R E LII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Ferrare.

**S**i tu favois quelque colonie en Asie, qui voulut venir habiter en Europe une grande & belle ville, remplie de maisons

maisons vuides, j'en sais une; c'est Ferrare, où je me trouve à présent & d'où je t'écris. On pourroit mettre sur sa porte cet écritau: **VILLE A PEUPLER.**

J'y suis presque seul avec un autre étranger, qu'on appelle le Vicelégat.

On dit que c'est le mauvais air qui dépeuple cette ville; mais on peut présumer que c'est le mauvais gouvernement.

Combien de païs en Europe, dont le climat est moins bon que celui de Ferrare, & qui sont néanmoins remplis d'habitans.

On voit par l'histoire d'Italie, que cette ville contenoit autrefois un grand nombre de citoiens; aujourd'hui elle ne contient que des édifices.

Ce païs est sans agriculture, sans commerce & sans arts; cela seul suffit pour le dégarnir.

Il n'a point de maître, car un état en Europe, qui appartient à l'église, n'appartient à personne: or on n'a jamais ouï dire qu'un état fleurisse sans chef politique; car je n'appelle point chef un Mandarin prêtre, qui envoie un autre dans un gouvernement, sur lequel il ne peut pas veiller lui-même.

Plusieurs états s'étoient donnés au St. Siège, les papes firent un pas de plus, ils usurperent

usurperent Ferrare. Ils ordonnerent au légitime souverain de se retirer & occuperent son trône.

Il est vrai que, pour faire les choses dans toutes les règles papales, ils l'excommunierent, ce qui dans ce tems-là étoit très bien imaginé pour rendre un prince odieux à ses sujets, en les relevant du serment de fidélité.

Ici les hommes & les femmes s'enferment dans des couvents ; la ville devient une communauté de moines & de religieuses. Les hommes se cloitrent d'un côté, & les filles s'enferment de l'autre, ainsi la génération ne se rencontre plus.

Il est clair que, si l'on n'envoie point des colonies à Ferrare, la ville dans peu se trouvera sans habitants : alors l'agent apostolique se retirant à Rome pourra dire au Pape : *Votre Sainteté a les clefs du roïaume du ciel ; voilà maintenant les clefs d'un roïaume de la terre.*

#### LETTRE LIII\*.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin.*

De Paris.

**L**ES négocians d'Europe aquierent de grands biens avec beaucoup d'affiance :

sance: voici, comme ils amassent des trésors. On attire chez soi autant de richesses, que l'on peut; quand on en a fait une bonne provision, l'on ferme sa porte, & l'on garde ce qu'on a: cela s'appelle ici faire banqueroute.

Cette honnête maniere de s'approprier le bien d'autrui, se fait avec la permission des magistrats. Il y a pour cela trois manieres qui ont toutes le même objet.

La premiere est de faire appeller ses créanciers dans son comptoir, & de leur dire si bas à l'oreille, que personne ne l'entende; " Messieurs, je vous dois un million, je ne puis vous païer que cinquante-mille-livres: voilà mon dernier mot, c'est à prendre ou à laisser." Cette maniere de voler le bien d'autrui est la plus honorable, aussi est-elle la plus pratiquée, parceque le public n'est pas averti, qu'on manque de probité; ce qui ne diminuant pas la confiance générale, fournit les moyens de parler une seconde fois à l'oreille de ses créanciers.

La seconde est d'envoyer ses livres au greffe, & de garder l'argent. Ces livres sont toujours en règle, car l'on peut écrire sur le papier tout ce qu'on veut. Des syndics sont nommés, dans peu l'affaire est terminée,

terminée, & l'on ouvre de nouveau son comptoir, comme si de rien n'étoit.

La dernière est toute simple. On dénature les meilleurs effets, on enlève l'argent de la caisse, & on laisse à ses créanciers des marchandises invendables & des mauvaises dettes, & on s'en va. C'est ce qu'on appelle banqueroute frauduleuse ; mais de celle-ci aux autres, il n'y a guères de différence que quelques pages d'écriture. Pour l'ordinaire, on n'est guères riche à la première banqueroute, ni fort opulent à la seconde, mais on jouit d'une grande fortune à la troisième.

Les gouvernemens d'Europe n'ont point de notions justes sur l'administration marchande ; on confond toujours les désordres publics avec les particuliers. Un négociant qui cesse de paier, cause une lésion dans la société commerçante. Le négoce en souffre des altérations ; il gêne l'industrie & la main-d'œuvre ; en un mot, il est criminel, pour avoir détenu un dépôt qu'on lui avoit confié. Sa cause ne peut point être jugée au tribunal de ses pairs ; son désordre est l'affaire du gouvernement, comme tous ceux qui contiennent une violation publique. Les banqueroutes à l'amiable, comme on les appelle, sont contraires à la justice du Prince,

Prince, & aux loix fondamentales. Dès qu'un citoien s'est consacré au commerce, il devient l'homme de la république; toutes ses démarches doivent être marquées au coin de l'état; ses contrac̄ts cachés sont des conjurations secrètes contre la monarchie, dans lesquelles le créancier est aussi répréhensible, que le débiteur. Le banqueroutier, après son désordre, est censé être dans les prisons du prince, d'où les loix seules peuvent le retirer.

On demande à cela, s'il n'est pas permis à un citoien, de donner son bien à un autre, ou de se désister de ses prétentions. Il ne le peut point, dans le cas de banqueroute frauduleuse. Un François n'a point le droit d'empêcher le cours de la justice, contre son domestique qui m'a volé; d'où vient que j'aurois celui d'absoudre un marchand qui lui retient son bien injustement? Il est permis de donner, mais il ne l'est pas de laisser voler, parceque le vol contient une félonie qui forme une lésion dans l'ordre général, qui trouble la république.

Les Européens n'ont point ces idées sur le commerce; aussi cette branche de l'administration, chez eux, est un pur brigandage.

LE T-

## LETTRÉ LIII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

de Boulogne.

**M**E voici depuis quelques jours dans le païs des Papes, la ville des Cardinals, la patrie des Prêtres, & le magasin des Chanteurs.

Le terrain de Boulogne est fécond & abondant ; après la Chine, on ne voit rien de si fertile sur la terre.

Il y a un commerce dans cette ville, dont je ne sache pas qu'aucun peuple du monde ait encore eu l'idée. Les Africains traffiquent en hommes, les Boulonois négocient en chiens.

La ville est grande, bien pavée, remplie d'églises, de colléges & de docteurs. Les naturels du païs n'ont point de langue. Ils s'expriment par des gestes & un je ne fais quel jargon, que ceux qui l'entendent trouvent fort comique.

Boulogne doit un bouffon à chaque théâtre d'Italie. La scène comique ne sauroit faire rire le public, sans un docteur Boulonois.

TOM. III.

H

Outre

Outre les bouffons, il y a beaucoup de moines. Ses cloîtres forment les plus grandes casernes monachales qui soient dans la chrétienté. On y voit des couvents qui ressemblent à des villes, & ces villes sont si nombreuses que, si on les retranchoit, celle de Boulogne ne seroit plus qu'un village.

Il s'en faut beaucoup que l'école de la morale soit aussi perfectionnée ici que celle de la peinture. Les Boulonois ne cherchent pas à s'instruire de la science des hommes, ils ne s'appliquent qu'à copier leurs visages.

Un Pere de famille qui a deux enfants, en doit un à l'oisiveté de Boulogne & l'autre aux intrigues de Rome. Celui-là ruine sa maison, tandisque l'autre fait son chemin, perce la foule du sacré collège ; & trente-ans après releve une maison, qui à la seconde génération tombe encore, & est relevée de nouveau par un membre de l'église.

La noblesse de Boulogne est la plus ancienne de l'église & la plus nouvelle de l'épée. La thiare & la pourpre remplissent de titres les archives.

Elle est fort nombreuse ; car chaque Pape Boulinois, outre cinq ou six Princes,

crée

crée encore vingt ou trente nobles. Dans les autres états de l'Europe, il faut une suite d'ancêtres, mais il suffit ici d'un conclave.

Un homme qui n'est pas noble peut, par l'opération du St. Esprit, annoblir une foule de roturiers. Un moine mendiant, qui a reconcé par des voeux solennels aux titres & aux rangs, n'est pas devenu Pape, qu'il fait des gentilshommes de toute espèce.

Les femmes aquierent aussi la noblesse par l'église. Les intrigues galantes qu'elles ont avec les cardinaux décrassent leur origine. Elles seroient bien plus nobles, si l'on faisoit les Papes plus jeunes : mais ils sont si vieux lorsqu'on les crée, qu'ils n'ont plus la force de les annoblir.

C'est le païs de la débauche, de la musique, & de la dévotion. On y prie Dieu fix heures du jour, on y en chante huit & on s'y prostitue dix.

Chaque coin de ruë est un autel, chaque autel a une image & chaque image fait ses miracles.

## LETTRE LIV.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Chef de la Religion, à Pékin.*

de Paris.

**I**L y avoit autrefois un grand inconveni-ent dans la religion du Christ, les fide-les qui avoient péché, quoique légerement, étoient condamnés aux flammes éternelles ; c'étoit bien dur pour ceux qui ne l'avoient pas fait exprès.

Après bien des recherches pour trouver un tempérament qui empêchât que tant de pécheurs de bonne foi ne fussent préci-pités pour toujours dans l'enfer, on imagi-na le purgatoire.

Je voudrois bien pouvoir te dire ce que c'est que le purgatoire. Les Européens qui mettent par tout de la fiction, ont imaginé dans leurs fables le fleuve Léthé qui a la vertu de faire oublier le passé. Le purgatoire est une espéce de fleuve Léthé. Dieu oublie qu'il a été offendé, & passe l'éponge sur sa justice. On peut regarder aussi le purgatoire comme des lettres d'appel, par lesquelles les pécheurs se réclament du pouvoir des Démons.

Il fait très chaud dans le purgatoire, mais il n'y fait pas si chaud qu'en enfer. Ses flammes brûlent, mais elles ne consument pas : leur caractère est de purifier. Après quelques siècles, on en sort clair & net, comme un cristal de roche ; alors on va prendre sa place dans le ciel, comme si de rien n'étoit.

Ce projet est un des plus beaux qu'ait jamais formé le christianisme. Sans lui Dieu à la fin du monde se fut trouvé presque seul dans le paradis ; aulieu que le purgatoire lui recrute continuellement des élus.

Il est dommage que ce magnifique plan ne soit pas gratis. Il faut acheter le purgatoire. Les Bonzes & les Mandarins prêtres y ont mis deux prix. Ceux qui craignent la brûlure l'achètent en gros, & sont presque aussitôt délivrés. Mais il faut qu'un pécheur soit bien riche pour aller ainsi droit au ciel, après n'avoir fait qu'effleurer le purgatoire. On m'a parlé de quelques chrétiens à demi réprouvés, à qui il en a coûté plus de cinquante-mille Taëls pour se racheter tout d'un coup de ses flammes.

A l'égard de ceux qui n'ont pas de quoi païer leur délivrance, ils se grillent tranquillement pendant une suite de générations.

Il y a des philosophes Européens qui prétendent que les richesses ne sont bonnes à rien ; mais depuis l'établissement du purgatoire, elles servent à quelque chose.

Tout le monde a gagné à ce marché. On demande continuellement pour les ames du purgatoire. Les chrétiens qui sont de la secte du Pape, font des aumônes continues : des troncs établis à ce sujet, sont remplis tous les jours d'argent ; mais de celui-ci les ames du purgatoire n'en voient gueres. Les pagodes qui avant l'invention du purgatoire, étoient très pauvres, sont aujourd'hui fort riches.

Cette institution n'est que pour les péchés véniables, si on avoit établi un purgatoire pour les mortels, il eut été bon alors d'être chrétien. Cet établissement est admirable pour encourager les pécheurs de cette secte ; qu'importe qu'on offence l'être supérieur ! avec de l'argent on peut se tirer du mauvais pas de l'enfer.

Les Européens sont peut-être les plus grands calculateurs qu'il y ait au monde. On m'a parlé d'une énumération qui contient

tient le nombre des ames rachetées des flammes du purgatoire depuis son institution ; ce nombre est prodigieux. On y trouve des Chrétiens de toutes les conditions & de tous les états ; excepté des Papes, excepté des Rois, excepté des Ministres d'état, excepté des moines, excepté des dévots, excepté des financiers ; tout ces gens là vont droit en enfer.

## L E T T R E LV.

*Le Même au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

**L**ES Ministres d'état en France sont toujours chancelans ; ils ne sont jamais fermes sur leurs pieds. Quand j'arrivai à Paris, on en déplaça deux ; & peu de tems après, on en créa trois. Il n'y a point d'hôtel de louage qui change plus souvent de maître, que celui du Contrôleur des finances. Un ministre est à peine installé dans son poste, qu'il est relevé par un autre qui céde lui-même sa place à un troisième. Ils se rencontrent, pour m'exprimer ainsi, sur l'escalier de l'administration.

On diroit que le Roi de France fait continuellement la revue de ses ministres, & que ceux-ci ne font que passer devant leurs charges. Tu peux t'imaginer, pendant ce changement continual comment vont les affaires de la République. Comme ceux qui gouvernent, ne sont jamais assurés dans leur poste, l'état est toujours chancelant.

On apprend souvent la réforme d'un ministre avant qu'on ait su sa nomination: aussi est-on en usage de l'aller complimenter le matin-même, crainte que le soir on n'y soit plus à tems. Le jour qu'on eut nommé le ministre qui gouverne aujourd'hui les finances, un seigneur de sa connoissance courut sur l'heure à son hôtel pour le complimenter. Mon ami, demanda-t-il au Suisse, ton maître est-il toujours ministre ? Le portier qui n'en étoit pas encore instruit, lui répondit qu'il n'en savoit rien. Vous verrez, dit-il, en se tournant vers un autre seigneur qui étoit dans son carosse, qu'on l'aura remercié, avant même de l'avoir créé.

Comme tout le monde fait ici qu'un ministre qui entre en place, n'y est pas pour longtems, on s'arrange en conséquence ; chacun se hâte de lui demander des

des graces ; & le ministre qui sent que sa démission est prochaine, se hâte de les accorder. Que lui importe de se donner la peine de distinguer les talens, & de ne donner les emplois qu'au mérite, il sait que dans quelques jours il ne sera plus rien, & qu'on se souviendra à peine, qu'il ait existé ! Il va plus loin, il trouve les affaires de la monarchie embrouillées, & il les embrouille d'avantage, afin que celui qui viendra après lui, trouve plus de difficulté à les débrouiller : c'est une vengeance qu'il attache à l'instabilité de son poste.

## L E T T R E LVI.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**L**E S moeurs sont si corrompues en France, que cela va jusques à la dissolution. Il s'y commet journellement un crime, qui fait frémir la nature. C'est le dernier période de la corruption humaine. Les peres en Afrique vendent leurs enfans au travail, ici les meres vendent leurs filles à la prostitution. Elles font elles-mêmes les premiers marchés d'in-

continence, & s'approprient l'argent de leur crime.

En Barbarie, c'est assez qu'il naîsse un grand nombre d'enfans d'un mariage, pour que la fortune de ceux qui leur ont donné le jour, augmente. En France, il suffit qu'une mere ait plusieurs filles, pour rendre la sienne considérable.

L'éducation & les talens sont pour l'ordinaire les fondemens de ce contrat infame. On ne les élève mieux que pour les vendre d'avantage : plus elles ont d'agrémens & plus on met leur innocence à haut prix.

La police est informée de ces marchés, les magistrats des autres tribunaux ne l'ignorent pas ; tout le monde le sait & personne n'en dit rien.

Brûles cette lettre ; car je ne voudrois pas que l'empereur & les peuples de la Chine sachent que de tels monstres habitent la terre. Il y a des crimes chez les peuples corrompus, dont il ne faut pas que les gouvernemens sages aient la moindre idée. Ils auroient trop mauvaise opinion de la nature humaine, si on la leur monstroit sous un caractere si difforme, & par là ils pourroient perdre la confiance que l'on doit avoir en la vertu.

LET-

## LETTRE LVII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**D**E toutes les sciences qu'on professe en France, la politique est celle qui se donne à meilleur prix. Elle se vend ici à si bon marché, qu'il n'y a point de laquais qui n'ait le moyen de l'acheter. Pour deux-sols on peut connoître les intérêts des princes, être instruit des négociations de l'Europe, & savoir deux-fois la semaine comment va le monde.

Les principes de cette science sont contenus dans des feuilles volantes qu'on appelle gazettes. Ses séances ordinaires se tiennent dans de petites académies qui sont aux portes des jardins du Palais-royal & des Tuilleries, où des Suisses vendent au public l'esprit des Cours. Si on veut devenir bien savant dans les secrets des cabinets, & que pour cet effet on veuille lire bien des papiers, on paie plus d'argent ; car les connaissances de la politique ont un prix fait, il en coûte tant la feuille. C'est dans celles-ci où l'on ap-

H 6 prend

prend exactement ce qui ne se passe pas dans les différentes Cours, & que l'on est instruit de toute autre chose que de ce que l'on veut savoir.

La plûpart de ces gazettes sont étrangères. Les grands professeurs en politique se tiennent en Hollande, république econome qui met à proffit le bruit de la renommée, & qui pousse l'industrie jusques à tirer parti du mensonge-même. C'est de-là qu'ils font part aux autres nations de l'Europe de leur profond savoir, & qu'ils leur communiquent leurs savantes réflexions.

Toutes ces feuilles ont un genre d'érudition, qui leur est particulier. La gazette d'Amsterdam qui a le pas sur les autres, est très profonde dans la superficie des faits: elle est remplie d'une élocution qui ennuie très méthodiquement. La gazette de la Haye est admirable pour publier des événemens imaginaires; celle de Rotterdam pour mentir; & celle d'Utrecht pour ne pas dire vrai. Mais lorsqu'on veut savoir beaucoup de faits faux & imposteurs, on lit un imprimé qui a pour titre *le courrier d'Avignon*. C'est un bonze apostat, & qui apostasie de nouveau dans cet écrit régulierement deux-fois la fe-

ſemaine. Il y a auſſi une gazette de France ; mais il lui eſt deſſendu de la part du gouvernement de dire vrai : il n'eſt permis à l'auteur que d'eſtre froid & inſipide.

J'ai ouï dire qu'on avoit résolu une fois d'empêcher l'entrée de ces gazettes étran-  
geres dans le roïaume ; mais ce projet  
n'eut pas lieu. Il eſt à préſumer que l'ad-  
ministration réflechiſt ſur les conſéquences  
d'une pareille démarche. Il eſt certain  
que cette réforme auroit causé une des  
plus grandes révolutions qui fut jamais  
arrivée dans la monarchie Françoise ; car  
que ſeroient devenus alors dans Paris  
tant d'automates, ces hommes machines,  
dont les reſſorts font sans action, jusques à  
ce que quelque article d'une gazette les  
ait mis en mouvement ? C'eut été couper  
le fil du raisonnement du discours public,  
& répandre un morne silence chez tous les  
politiques de caffé.

Cette réforme eut réduit à la famine un  
grand nombre de vieux officiers, qui n'ont  
pas plutôt enlevé des petites académies,  
dont je viens de te parler, un article un  
peu intéressant de ces gazettes, qu'ils ſe  
rendent auſſitôt dans des maisons rentées,  
où

où l'article leur est païé comptant par un diner.

La France se fut trouvée tout d'un coup muette ; car qu'eut-on pu mettre à la place de ces paroles usitées dans toutes les compagnies, & qui ouvrent tous les entretiens François, qu'y a-t-il de nouveau ? Que dit la gazette de Hollande ? A-t-on des avis sur la marche des armées ?

On ne peut que plaindre l'insuffisance du genre humain, lorsqu'on fait réflexion qu'une nation qui passe dans le monde pour avoir de l'esprit & du discernement, est réduite à passer sa vie à s'entretenir de pareilles fatuités.

Tu ne saurois croire le bâillement & l'ennui mortel que cause le retard de la malle de Hollande, de Flandres, & d'Avignon. La neige ou la glace qui empêche le passage des couriers, gèle ici les esprits ; ils en sont pétrifiés : le dégel ne se fait qu'à l'arrivée des gazettes.

## LETTRE LVIII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**J**E parcours les hôtels dont cette capitale est remplie, & qu'on fait voir par curiosité aux étrangers. Il faut un guide pour voiager dans le vaste païs de ces édifices ; sans quoi on se perdroit pour ainsi-dire dans les ruës des apartemens, & dans les différens quartiers qui composent ces maisons. Il en est de si immenses, quelles pourroient contenir un roïaume d'Afrique avec tous ses peuples.

Ces édifices prodigieux m'ont fait souvent réfléchir combien les hommes cherchent à s'éloigner de leur première origine.

Il y a aparence que les premiers hommes firent un trou dans la terre, pour se garantir des bêtes féroces, & que pendant longtems ce fut-là leur habitation ordinaire. Leur nombre venant ensuite à augmenter, ils prirent de la bouë, & bâtirent une cabane sur sa superficie. Chaque cabane n'étoit pas plus grande qu'il

qu'il le falloit pour contenir une famille : dans la suite ils éleverent une seconde cabane sur la première, & celle-là servit de fondement à une troisième ; mais comme les aises mènent aux commodités, & que celles-ci conduisent au luxe, insensiblement les cabanes furent changées en édifices. Ce qui avoit été inventé pour servir de délassement contribua à la fatigue ; les hommes faits pour habiter la surface de la terre, furent obligés de monter jusques à moitié chemin du ciel pour arriver à leur maison. Les pierres, & les marbres servirent à flater la vanité humaine. Des hommes qui devoient mourir dans quelques années, firent des habitations qui devoient durer dix-siècles.

Aujourd'hui les particuliers en France se logent comme les Rois, & les Rois comme les Dieux.

Je voudrois qu'il ne fut permis d'établir la magnificence que dans les édifices publics, & qu'il y eut des réglemens pour ceux des sujets. Cette police des maisons seroit peut-être plus utile qu'on ne pourroit la soupçonner : entre plusieurs avantages, elle auroit celui d'empêcher que bien des particuliers ne s'envolissent avec toute leur génération dans de vains & superbes Batimens.

## LETTRE LIX.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

de Boulogne.

**B**OULOGNE est sous la domination directe du ciel. Le lieutenant du Christ en est le souverain. C'est avec les clefs du paradis que les Papes ouvrent la porte de cette puissance politique.

Si les hommes savoient s'accorder entre eux, ils seroient libres ; au lieu que leurs divisions les rendent presque toujours esclaves. L'histoire universelle de l'Europe est remplie de faits qui en sont autant d'exemples.

Les Boulonois ne pouvant souffrir leur propre domination, se mirent sous celle des Papes. Il faut qu'un gouvernement politique soit bien corrompu, lorsqu'il se soumet de lui-même à une pareille bassesse.

Je voudrois rechercher ce qui fait que les peuples d'Italie, depuis environ quinze siècles, se précipitent d'eux-mêmes au devant de la servitude. Je crois que le luxe, l'oisiveté & la mollesse y ont beaucoup contribué.

Après

Après que les Romains eurent agité le monde & se furent agités eux-mêmes par des peines & des travaux infinis, une lassitude générale suivit de près cette grande agitation. Les peuples d'Italie, qui leur succéderent, établirent les arts de faste & d'ostentation, qui sont presque toujours une suite de la volupté. On n'eut d'autre ambition que celle d'être oisifs. Il faut une certaine activité pour se maintenir libres, au lieu qu'on n'a besoin d'aucune action pour être esclaves.

Un peuple n'entend point ses intérêts, lorsqu'effraïé lui-même par ses propres divisions, & par ses guerres civiles, il se livre au pouvoir d'une puissance étrangère. Il se précipite par-là lui-même au devant des malheurs qu'il voudroit éviter : Ce sont précisément ces guerres qu'il craint qui pourroient seules l'empêcher d'être subjugué. En lisant l'histoire de cette partie de l'univers, on trouve que la plupart des états renaissent des cendres des guerres civiles.

Il est vrai que Boulogne, en se donnant aux Papes, conserva ses priviléges : mais on n'en a plus, lorsqu'on se livre au pouvoir d'un gouvernement étranger.

Dès.

Dès qu'on cede le pouvoir politique, toutes les prérogatives que l'on se réserve, sont nulles.

Pour l'ordinaire les peuples qui se livrent volontairement à la servitude, veulent ignorer qu'ils sont esclaves.

La république de Boulogne fait semblant d'être libre : elle députe un ambassadeur à Rome pour conserver l'égalité, tandis qu'elle reçoit du Pontife un légat qui est son maître.

Quarante sénateurs forment un sénat sans conseil, qui élit un prince sans pouvoir. On appelle ce souverain GONFALONIER. Son règne est aussi court que sa puissance est bornée. Au bout de soixante-jours, il quitte la couronne & redevient sujet. L'élection n'est pas arbitraire ; chaque sénateur doit régner à son tour & porter la couronne par semestre. Ce n'est pas le mérite qui élève à ce rang, c'est la place ; de maniere que, tous les sept-ans, chaque sénateur se place de lui-même sur ce trône postiche.

## LETTRE LX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

de Paris.

JE vais souvent à la comédie. C'est moins pour assister à la représentation des acteurs, que pour y voir la pièce des spectateurs. Je trouve celle-ci plus divertissante, que celle qu'on donne au théâtre. La scène y est toujours originale, & offre un tableau du ridicule de ce peuple. Elle commence longtems avant qu'on tire le rideau & continue demi-heure après qu'il est baissé ; c'est à dire que cette pièce a deux actes de plus que celle qu'on vient voir.

Pour l'ordinaire le parterre ouvre la représentation. On diroit que celui-ci est fait à ressort, & que son mouvement est réglé. Il a son flux & reflux, comme le vaste océan. Une onde pousse les spectateurs vers l'orchestre, & une autre les ramène à la porte. Ceux qui y agitent les vagues, sont pour l'ordinaire de jeunes mousquetaires, qui se divertissent à ce manège. Ils ouvrent & ferment le parterre

terre de la comédie, comme une boëte. Je vis dernierement baloter deux pauvres provinciaux qui s'y trouverent par malheur ce soir-là, de maniere que je ne crois pas qu'ils puissent de six-mois sortir de leur chambre. Il est difficile, quand on se trouve au milieu de ces messieurs-là au parterre, qu'on en sorte avec tous ses membres.

Mais ce n'est que le prélude de la comédie des spectateurs. Ce spectacle est composé de conversations muettes qui se passent dans les loges. Une jeune dame ouvrit ce soir-là la scene ; un abbé l'avoit aimée ; mais l'inconstant avoit passé en seconde nôces clandestines avec une autre dame qui étoit ce soir-là à la comédie, dans une seconde loge. Les deux rivales se menacerent longtems des yeux. On voïoit dans les regards de l'une tout ce que la rage & le désespoir ont de plus marqué ; & dans ceux de l'autre ce que le triomphe & la satisfaction ont de plus agréable. Les insultes réciproques des regards durerent quelque-tems : quand les hostilités des yeux furent finies, elles se battirent encore longtems par des gestes, des grimaces, & des coups d'éventail.

Ce

Cependant les mains de l'abbé, qu'on avoit jusques-là toujours vues, disparurent tout d'un coup : l'abbé étoit-là ; on ne pouvoit pas les soupçonner hors de la loge ; elles étoient sans doute cachées quelque part. A cette désertion, la dame délaissée perdit tout-à fait contenance ; ses regards aux spectateurs étoient parlans. Ils leur disoient ; voiez ce perfide qui me méprise au point de se livrer à sa passion en présence du public : d'un autre côté, regardez cette femme sans bienféance, insensible à toute autre considération, qu'à celle de son amour. Peut-être goûte-t-elle dans ce moment mille petites sensations qui la préparent d'avance à un plus grand plaisir après le spectacle. Car les femmes en France peuvent par le seul mouvement des yeux faire un discours suivi avec toutes ses parenthèses. Le parterre de Paris, qui n'aime point à garder les manteaux, l'aïant entendu, entreprit de la venger. Il se mit à crier, haut les mains, Monsieur l'abbé, haut les mains ; & aussitôt ses mains reparurent.

A côté de cette loge se passoit une autre comédie. Une veuve surannée, mais riche, qui se croïoit aimée d'un officier sans fortune, découvrit ce soir-là par un coup

coup d'oeil qu'il en vouloit à sa fille qui étoit jeune & jolie & qui étoit avec elle à la comédie. Cette préférence indigna la mère : elle le congédia sur le champ en présence du public. L'officier remercié ne se déconcerta point ; se voiant hors de service, il alla offrir les siens dans une autre loge à une dame qui n'avoit point de fille. Aussitôt le parterre applaudis à son choix par un battement de mains général, & hua la veuve surannée. Alors il n'y eut pas moins de quatre scènes muettes à cette seconde représentation, l'indignation de la vieille veuve, le chagrin de la fille, le plaisir de la jeune dame, & la satisfaction de l'officier. Outre ces comédies continues, il y a une infinité d'entractes, où on voit des spectateurs qui vont, qui viennent, qui montent, qui se précipitent d'une loge à l'autre. Vous les voiez aux premières, & en même tems aux secondes, & presque aussitôt aux troisièmes. Si on n'étoit pas sûr de ses yeux, on croiroit voir double ou triple, tant ils se multiplient. On pourroit appeler cet endroit de la pièce des spectateurs, la scéné des voltigeurs.

## L E T T R E L X I .

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,  
à Pékin.*

de Paris.

**L**E monde Européen, est formé de deux tiges. La société est divisée ici en nobles & ignobles. Il est vrai qu'il faut très peu de chose pour être de la première classe. Une famille qui fait écrire son nom dans les annales du monde, est noble ; celle qui l'oublie, est roturiere : c'est une affaire de mémoire.

Tout homme qui peut prouver que ses ancêtres vivoient il y a neuf-cens-ans, est bon gentilhomme ; celui qui ne le prouve point ne l'est pas. Tu vois que la qualité de gentilhomme & celle de roturier ne diffèrent en rien, puisque les uns & les autres avoient leurs ancêtres il y a neuf-cens-ans ; & que tout le mérite consiste à s'en souvenir. On a cependant imaginé un autre moyen qui est de l'oublier. Un Européen qui peut prouver que sa famille est si ancienne qu'il en a perdu jusques à la trace, est noble & archinoble. On soupçonne qu'une origine dont on n'a aucune

cune idée, n'est point roturiere ; en ce cas-là ce monde est lui-même bon gentilhomme, car on ne fait pas précisément dans quel tems il a été formé. Par la même raison il faut que tous les hommes le soient, car le tronc ne peut pas être noble, & les branches roturieres.

C'est un grand titre ici, quand on peut produire un vieux parchemin à moitié mangé des vers. La différence du noble de bon alloi à celui qui ne l'est pas, est dans la difficulté de la lecture des titres. Lorsqu'on ne peut pas les déchiffrer, la noblesse est bonne ; si on les lit couramment, elle est équivoque. Il faut que les faussetés contenues dans le parc hemin viennent de loin, car en fait de généalogie on n'a pas foi aux mensonges modernes. Une imposture de cent-ans est trop nouvelle, on la méprise ; mais si elle passe six siècles, elle a aquis un droit d'ancienneté, on la respecte.

Il y a ici une noblesse dont je fais beaucoup de cas, qui est celle des belles actions. Rien de plus équitable que d'honorer le mérite, & de distinguer les citoiens qui ont rendu des services importans à la patrie ; mais cette source sacrée de la véritable noblesse fait plus de mal que de bien,

TOM. III.

I

par

par les abus qui en résultent. Cinq ou six-services mémorables que les ancêtres d'une famille noble auront rendus autrefois à l'état, empêchent presque toujours que ses successeurs ne lui en rendent. Enorgueillis de cet honneur, ils croient que les actions glorieuses de ceux qui les ont précédés, leur suffisent, & qu'eux n'ont qu'à se reposer.

Un homme que je vois ici dans certaines maisons, qui passe sa vie dans les promenades & les caffés, qui est toujours aux spectacles, & qui dispose de son tems entre le jeu, le bal & les mauvais lieux, me disoit dernierement qu'il étoit noble ; & pour me le prouver, il me cita plusieurs grandes actions de ses bisaïeux ; il me nomma les batailles où ils s'étoient distingués, & me rapporta les prodiges de valeur qui leur avoient aquis une gloire immortelle. Monsieur, lui dis-je, en l'interrompant, qu'elle part avez-vous eu à tous ces exploits éclatans ? Aucune, me répondit-il. Comment pouvez-vous donc faire rejaillir sur vous le mérite des actions qui ne sont pas de vous ?

On confond toujours ici l'origine de la noblesse avec les nobles ; ce qui fait deux choses bien différentes. Il faudroit que la noblesse, pour qu'elle ne dérogeât jamais,

mais, fût à vie; qu'un citoien qui a rendu des services à l'état, ou qui s'est distingué par quelque mérite personnel, utile à ses concitoyens ou à la république, fût noble inclusivement jusques à sa mort; & qu'un héros en quittant le monde emportât toute sa gloire, & qu'il ne restât rien après lui que le bruit de ses actions; qu'il fût enseveli au milieu de sa renommée, & que son tombeau mit une barrière entre lui & ses descendans. Je voudrois abolir tous les titres anciens, afin que personne ne pût en avoir d'autres que ceux de ses vertus personnelles; & que chaque citoien fût le premier descendant de sa race, & le dernier noble de sa famille.

## LETTRE LXII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

JE réfléchissois depuis ma dernière sur les inconveniens de la noblesse, qui est très nombreuse en France, lorsqu'un homme assez mal mis entra dans ma chambre. Monsieur, me dit-il après m'avoir fait deux ou trois profondes réverences, je viens vous proposer de vous faire noble. Moi, noble, m'écriai-je ; eh qui est-ce qui vous a donné ce pouvoir ? Ma profession, me répondit-il ; je suis généalogiste, à vous rendre mes très humbles services. Je fais des origines ; mon métier est la gentilhommerie. Cela vous seroit impossible à mon égard, repris-je : car je n'ai aucun de mes ancêtres qui ait fait du bruit dans le monde ; ils sont tous morts, sans qu'on se soit apperçu qu'ils aient vécu. Cela ne dit rien ; j'ai anobli des gens dont les aïeux avoient été les hommes les plus tranquilles de la terre : On les eut pris pour des morts, tant ils faisoient peu de bruit chez les vivans.

Vous

Vous ignorez sans doute que je suis Chinois. Non, me dit-il, j'en suis informé, & c'est à cause de cela même que je viens vous offrir mon ministere. J'ai une généalogie Chinoise toute prête pour vous anoblir. Et de qui me ferez-vous descendre, lui dis-je? De Confucius lui-même, me répondit-il; car je veux vous donner du bon, & ne pas vous anoblir à moitié, comme je fais tous les jours avec des François, qui n'ont pas les moyens d'acheter une ancienne noblesse, & qui se contentent de la tige d'un petit gentilhomme de province. L'origine que vous me proposez-là, lui dis-je, ne me paroît pas sans difficulté. J'en fais tous les jours de bien plus difficiles, reprit-il; celle de Confucius n'est rien en comparaison des roturiers qui veulent entrer dans l'ordre du saint esprit, & qu'il faut anoblir en dépit de leurs ancêtres. Vous serez enchanté de l'arbre généalogique que je vous produirai. Vous y verrez les branches par mâles séparés des femmes, qui parviendront jusques à vous, & dont Confucius formera la tige; il sera la première branche, & vous serez la dernière de votre famille. J'espere que cet arbre généalogique vous fera autant d'honneur qu'à moi: on y reconnoî-

tra par tout la main de maître. Il ne vous en coûtera que cent-écus ; c'est aujourd'hui un prix fait pour un roturier qui veut s'associer à la noblesse.

Vous devez être bien riche, dis-je à cet homme. Notre profession n'étoit pas mauvaise autrefois, me dit-il ; mais depuis que le Roi de France s'est fait généalogiste, elle n'est plus si bonne. Ce monarque, sans avoir jamais étudié notre art, a trouvé le secret de donner des ancêtres à ceux qui n'en ont pas. Admirez la force de la prévention : nous faisons des nobles pour dix-louis d'or, & il en coûte plus de vingt-mille-livres à ceux qui s'adressent au Roi ; cependant ils vont à lui préférablement à nous. Voilà, dis-je au généalogiste, une préférence bien injuste ; on a tort d'avoir recours au monarque à votre exclusion. Très tort, reprit-il ; car enfin en fait de noblesse il n'est pas plus sorcier que nous ; & nos lettres de noblesse après tout valent bien les siennes. Peut-être même valent-elles mieux ; car celles qu'il délivre commencent toujours les seize-quartiers, au lieu que les nôtres les finissent. Monsieur le faiseur de nobles, repris-je, en l'interrompant, est-ce que le souverain vous a enlevé tous vos chalans ? Oh, que non,

me

me répondit-il, il nous en reste encore beaucoup. La maltote & les finances peuvent encore donner à vivre dans Paris à un grand nombre de ceux de notre profession. Voici une liste des roturiers, continua-t-il en sortant un papier de sa poche, que j'ai anoblis cette année. Et il commença à me la lire à haute voix. *Dix Fermiers généraux, vingt commis aux aides & gabelles, trente receveurs des finances, quarante marchands en détail, six maîtres d'hôtel, douze valets de pied, &c. &c.* Tous ces nouveaux nobles sont autant de chef-d'oeuvres généalogiques. Par tout la tige des mâles & des femmes étoit si ignoble, qu'il n'y a pas eu moyen de les purger de la rouille de la roture; j'ai été obligé d'y substituer des pièces apocryphes.

J'ai décrastiné pendant plus de six mois celle des commis aux aides, & au bout de ce tems-là je n'ai pu produire qu'une demi-nuance de noblesse.

Les receveurs m'ont donné beaucoup de besogne. J'ai manqué à perdre l'esprit à anoblir les marchands. Le néant des maîtres d'hôtel m'a engagé dans des recherches considérables. Les laquais m'ont donné moins de peine que les autres.

tres. De toute cette noblesse nouvelle, la moins roturiere est celle qui a porté la livrée.

Le plus difficile n'est pas d'anoblir tous ces gens, mais de leur donner des armes ; car où prendre pour eux des écussons ? J'ai sué sang & eau pour en trouver aux roturiers que je viens de vous nommer. Il est vrai que je n'ai pas beaucoup peiné pour les financiers ; je leur ai donné un champ d'argent avec des monts d'or.

La plus grande difficulté que j'éprouve avec ces roturiers, c'est qu'ils ne veulent point de couronnes de comtes ; ils en exigent tous de roïales : quelle indiscretion ! Car comment allier des maisons de laquais & de valets de pied avec celles des souverains ? A l'égard de ceux qui veulent des fleurs de lys dans leurs écussons, cela est aisément à concilier ; car la plupart les portent sur leurs épaules. C'est ce que nous appellons en terme de blason des armes parlantes.

Est-ce qu'il n'y a, lui demandai-je, que les gens de fortune qui cherchent à s'anoblir en France ? La plupart des François, me répondit-il, ont cette foiblesse. Tous jusques aux poëtes veulent s'anoblir ; mais il y a diablement à tirer ici pour le géné-

généalogiste ; car ceux ci sont roturiers de pere en fils depuis le déluge.

Les comédiens cherchent aussi à quitter la roture. Il n'y a pas bien long-tems que j'ai fait noble un acteur de l'opéra. Outre que c'étoit un descendant d'Orphée, il avoit joué tant de rôles de Rois & d'Empereurs, qu'il étoit déjà noble par avance.

Il me semble, Monsieur le généalogiste, que vous exercez votre profession avec beaucoup d'aisance. Pas tant qu'on le croiroit bien : il y a quelquefois, permettez moi cette expression, de grands coups de collier à donner. Les philosophes qui s'adressent à nous, nous donnent diablement de la tablature. Ces gens-là n'ont jamais eu ni feu ni lieu ; leur origine sort d'un tonneau qui étoit la maison de Diogene un de leurs ancêtres.

Nous prenons aussi beaucoup de peine pour décrasser la roture des chevaliers militaires de saint Louïs, dont l'origine est presque toujours aussi obscure que les sources du Nil.

On nous fait espérer que nous anoblirons bientôt les chevaliers de Malthe, qui commencent à être si roturiers qu'il leur faudra au premier jour un généalogiste en titre.

Je remerciai le faiseur de nobles, & le priai de s'épargner la peine de confondre la famille de Confucius avec la mienne.

## LETTRE LXIII.

*Le Même au Chef de la Religion, à Pékin.*

de Paris.

**C**HEZ les Chrétiens \*, mon cher Kie tou-na, le paradis s'achete ; les mandarins de cette secte en disposent : mais le prix n'est pas toujours le même, il varie selon le besoin d'argent qu'il y a sur la place de la religion. Ceux qui veulent l'avoir à bon marché, vont à plus d'une boutique, & marchandent long-tems.

Cette méthode ne sauroit être blamable, il est permis à chacun d'acquérir une possession à moins de fraix qu'il est possible.

On m'a parlé ici d'un pécheur qui voulant faire l'aquisition du ciel, s'adressa à un convent de bonzes. On le lui fit cent-mille-messes. C'étoit trop cher pour lui,

\* Catholiques Romains.

Il n'en voulut point à ce prix-là. Il passa ailleurs. Il s'adressa à d'autres bonzes qui ont la réputation dans Paris d'accommoder les pécheurs, & de leur faire jouir de la gloire éternelle à un prix raisonnable. Ceux-ci en rabattirent tout d'un coup la moitié ; ils lui proposerent le ciel à raison de cinquante-mille-messes, une fois païées en espèces de cours. C'étoit déjà un grand proffit pour lui, il épargnoit considérablement à ce second marché ; mais il le refusa encore, car son dessein n'étoit pas de mettre tant d'argent à cette aquisition. Il tenta dans d'autres boutiques de bonzes, mais elles se tinrent, comme les premières, sur le prix. Ne pouvant s'accommoder, il prit le parti d'attendre une occasion plus favorable ; car il en est de cette vente, comme des autres, il y a des tems où leurs marchands baissent la main. Il cherchoit des moyens oeconomiques pour n'être pas damné à tous les diables, lorsqu'il apprit que les bonzes capucins avoient entrepris de bâtir leur pagode, & qu'ils avoient besoin d'argent. Il alla les trouver, & fit son affaire avec eux à raison de six-mille-messes.

Il a résolu d'attaquer en justice les premiers bonzes, comme usuriers, pour lui

avoir voulu vendre une chose vingt-fois plus qu'elle ne vaut, ou que d'autres ne l'estiment. S'il gagnoit son procès, & qu'il obtint une indemnisation de six-mille-messies, le tour ne seroit pas mal adroit ; car il auroit aquis tout juste le paradis pour rien.

## LETTRE LXIV.

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,  
à Pékin.*

de Paris.

**S**I les ministres qu'on exile ici, continuoient de jouir de l' enchantement où l'on étoit auparavant à leur égard, je regarderois leur disgrace comme une récompense ; on leur laisse leurs rangs, & leurs titres, avec la permission de jouir de leur fortune : ils ne quittent pas la scène de leur grandeur, elle les suit, & les accompagne dans leur solitude. Ils peuvent bien se ressouvenir de ne pas emporter avec eux tout leur faste ; mais ils n'oublient jamais leur cuisinier. C'est en faisant bonne chere, & en recevant chez eux nombreuse compagnie, qu'ils font des réflexions morales, sur le malheur qu'ils

qu'ils éprouvent d'être plus heureux, qu'ils n'étoient auparavant.

Il y a quatre lustres, qu'un petit bonze abbé étoit inconnu dans l'univers ; il n'avoit, pour toute fortune, que cent Taëls de rente, & ne jouissoit d'aucun rang, ni honneur. Des femmes le présenterent à la Cour, & il y fit son chemin. Son ambition le perdit, au milieu de sa course. Son exil fut signé, on lui ôta la faveur ; mais on lui laissa sa grandeur & sa fortune. Il emporta, dans sa disgrâce, deux-cens-mille-livres de rente, tous ses bénéfices, avec la pourpre. Qu'auroit-on pu faire de plus, si aulieu de le punir, on eût voulu le récompenser ?

L'exil des ministres, en France, découvre un vice dans la clémence du Prince, ou dans sa justice. Il a trop de générosité, ou n'a pas assez d'équité. S'ils sont coupables envers l'état, & qu'ils aient abusé de leur ministere, on ne les punit point suffisamment : s'ils sont innocents & qu'on ne puisse leur reprocher aucune malversation, on les punit trop.

En cherchant l'origine de l'exil des ministres, j'ai trouvé que le bannissement chez eux tient la place de la peine de mort, que l'humanité a ainsi commuée.

Si

Si l'exil est une mort civile, il faut priver des rangs, des honneurs, & des commodités de la vie, ceux qui y sont condamnés; car les morts ne doivent point jouir, ils n'ont besoin que d'un tombeau.

## LETTRE LXV.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

J'Allai dîner l'autre jour chez un seigneur François qui a deux-cents-milles-livres de rente, & quatre-millions de dettes; ce qui fait tout au juste un seigneur qui n'a aucun revenu. Cependant il vit comme un homme de deux-cents-milles-livres de rente.

Celui-ci qui, malgré toute son opulence, est si pauvre qu'il n'a pas de quoi avoir un laquais, entretient néanmoins quarante-domestiques, un intendant, un maître d'hôtel, des pages, des écuiers, des chiens & des chevaux. Sa table est des plus délicates; l'on boit chez lui les meilleurs vins de l'Europe. Ses équipages sont magnifiques; il paroît dans les rues avec une pompe superbe: de maniere qu'il faudroit être forcier, pour deviner qu'il est plus pauvre que la plupart de ceux qu'il éclabouffe.

J'ai

J'ai calculé sa dépence, & je trouve que si ce seigneur vit encore dix-ans, il devra à sa mort six-millions, & alors il s'en faudre de cent-mille-livres de rente que Monsieur son fils qui passe pour un riche héritier n'ait rien.

Ce riche seigneur n'est pas le seul dans Paris, qui soit dans l'indigence ; presque tous les gens riches ici sont dans le même cas : au milieu de l'opulence où on les suppose, la pauvreté est leur état naturel. Ce qui fait qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils n'ont pas de quoi vivre, c'est que ceux à qui ils doivent, les laissent vivre. Une assemblée générale de créanciers réduiroit presque tous les grands du Roïaume à la mendicité. Si tous ceux, à qui ils doivent, vouloient être païés, l'édifice de leur fortune disparaîtroit, il ne resteroit que la place de l'opulence.

On m'a assuré que la noblesse de France, qui a un revenu considérable, en doit plus que le fond. Si cela est, le corps le plus riche de l'état est le plus pauvre. Les seigneurs ne sont proprement que les fermiers de leurs domaines ; ils font valoir leurs terres pour des créanciers qui, par la facilité qu'ils leur ont donnée eux-mêmes de faire des dettes,  
s'en

s'en font rendus les propriétaires. Si dans les anciens titres de leurs fiefs, on mettoit les noms de ceux à qui ils appartiennent, au lieu de ceux à qui ils n'appartiennent plus, alors les roturiers seroient les nobles, & les nobles les roturiers.

Les grands du Roïaume n'ont pas imaginé de se ruiner ; cette idée ne vient pas d'eux : ils n'y eussent jamais pensé, si la Cour n'eût été la première à leur en montrer l'exemple. Ce désordre tire sa source en droite ligne du Prince, qui est lui-même le riche le plus malaisé de son roïaume. Le prédécesseur du Monarque qui régne aujourd'hui, enseigna à la noblesse à s'endetter, & à se déranger : il empruntoit lui-même de toutes mains. Ce grand Prince fit la plus grande banqueroute qui ait jamais été faite dans l'univers. Il étoit si pauvre à sa mort, qu'il s'en falloit de deux-milliards qu'il n'eût de quoi se faire enterrer.

## LETTRE LXVI.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

de Boulogne.

**E**N général les Boulonoises sont belles : mais leur proximité fait encore plus d'impression que l'amour. Il faut se tenir à deux-pas de leurs visages, car pour peu qu'on se familiarise avec leur beauté, elle fait naître de petites excrècences sur la peau, qui causent une grande démangeaison. Leurs charmes ainsi déchirent encore plus la peau que le cœur. Cela n'empêche pas, toutes démangeaisons à part, qu'elles ne soient fort aimables.

J'aurois fort souhaité qu'elles parlassent pour pouvoir m'entretenir avec elles ; mais on auroit plutôt fait d'apprendre l'Arabe que le Boulinois. A l'égard du toscan que je fais un peu, il n'en est pas question à Boulogne. Il n'y a que les prédateurs & les comédiens qui s'en servent.

Les femmes s'assemblent tous les soirs avec des hommes, dans des réduits qu'on appelle

appelle *Casino*. Je ne saurois gueres comment m'y prendre pour t'expliquer ce que c'est qu'un *Casino*. Ce n'est pas tout-à-fait un mauvais lieu, quoiqu'on y fasse souvent les mêmes choses ; en un mot c'est une maison qu'un certain nombre d'hommes & de femmes louent pour être plus libres.

Les François qui perfectionent tout ne sont pas encore arrivés à ce raffinement d'indécence. Il est vrai qu'en fait de corruption de moeurs, les Italiens ont toujours été les maîtres de la France.

## L E T T R E LXVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

de Paris.

**L**A manie des François est d'avoir de l'esprit ; ils vous accorderont le bon sens, l'intelligence & l'érudition, pourvu que vous conveniez qu'ils ont de la vivacité, des reparties & de la gaîté.

Un François qui a des saillies, du feu & de l'imagination, qui raconte joliment, qui posséde la science des petits riens ; & qui est si profond, qu'il peut parler quatre

tre heures sur une vétille, est bien près de la réputation d'homme d'esprit; & si avec cela il prend un ton badin, rit souvent, & folâtre toujours, son mérite est décidément dans

Il est deffendu à un François d'être receilli; l'air pensif & réfléchi passe ici pour de l'humeur. Un homme gravé & sérieux à Paris est le plus sot animal qui soit dans la nature.

Je me trouvai dernierement d'un souper, où étoient des Parisiens avec des étrangers, ce qui me donna occasion de remarquer le contraste qu'il y a de ce peuple avec ses voisins.

Allons, Milord, disoit un bel esprit François, en secouant un Anglois de bon sens qui étoit à côté de lui, soiez gai aujourd'hui, vous penserez demain. A quoi vous sert, ajouta-t-il, à vous autres Anglois, d'avoir de l'érudition, de la géométrie & du savoir, si vous ne savez pas en faire usage? Voiez nous autres François comme nous avons de l'esprit! Tenez par exemple, voilà que nous parlons il y a quatre-heures, sans que vous nous aiez soupçonné de n'avoir pas réfléchi.

Il n'est pas donné à toutes les nations de l'Europe de porter aussi loin l'érudition du badinage, & d'être aussi profondes dans

dans la science de la gaïté: il faut pour cela être né François.

Cette manie d'avoir de l'esprit passe ici dans tous les états, dans toutes les conditions, & entre même jusques dans le gouvernement.

Je ne sais si je me trompe: mais je crois que les François faisoient plus de progrès dans les arts, les sciences & la politique, s'ils avoient un peu moins d'esprit.

Il faudroit furtout le bannir de la religion, car c'est lui qui, en faisant naître des disputes, a suscité des guerres, qui ont fait des plaies profondes à l'état.

Je voudrois encore plus l'exclure du ministere; car c'est de-là qu'il répand sa mauvaise influence sur les sujets.

Je crois même que, s'il n'y avoit pas tant d'esprit dans les conseils du Prince, l'état en seroit mieux gouverné.

## LETTRE LXVIII.

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,  
à Pékin.*

de Paris.

**I** L y a des sujets sur lesquels je suis obligé de revenir, parcequ'il m'est impossible de les épuiser dans une seule lettre. J'ai dit ailleurs qu'une femme ici est toujours cachée derrière un homme. Elle le pousse en avant, le fait reculer en arrière, ou rester à la même place, suivant ses vues & ses desseins. La politique, comme les autres systèmes de la société civile, est subordonnée à ce sexe.

On prétend que la guerre présente où la France prend part, n'a lieu que parcequ'une femme l'a voulu ; & il y a apparence qu'elle ne la voulu, que pour s'attirer plus de considération, en nommant aux emplois militaires. Cinq ou six-cents-mille-hommes ont péri d'une mort tragique, pour donner à une dame le divertissement de la guerre.

La justice est ici d'une constitution si délicate, qu'une jolie femme peut la faire évanouir : elle disparaît des tribunaux à la

naux à la vuë d'une belle sollicitieuse. Le sexe a ici la distribution des premières charges de l'Eglise & de la robe. Les chapeaux de cardinal, les évêchés, les abbayes, les prieurés sont de leur compétence. Si la France nommoit le Pape, ce seroit une femme qui le feroit. Elles font des vicerois, des gouverneurs de province, & créent des brigadiers & des généraux d'armée. Il n'y a point de commis dans le roïaume, qui ne doive son poste à une femme.

Il y a ici un usage établi dans l'administration générale dont tout le monde est au fait; lorsqu'un homme a une affaire à la Cour ou à la ville, il doit découvrir le nom & la demeure de la favorite du juge devant qui elle est, afin de s'adresser à elle & de la séduire par des présens: toute autre voie, pour obtenir gain de cause, est incertaine, celle-ci est sûre. La requête rendue par la favorite est toujours appointée. A l'égard du prix de la vente de la justice, cela est réglé; c'est tant pour cent: ce prix augmente dans la proportion de l'atrocité de la chose qu'on fait réussir. Ici chaque femme en faveur à son département. Celles-là sont pour les pensions; celles ci pour les emplois.

Elles

Elles ont leurs bureaux où elles donnent leurs audiences, & reçoivent des mémoires.

Pour ce qui est de la sûreté du prix de l'achat de la grâce, ou de l'injustice qu'on demande, il y a un ordre admirable ; on consigne l'argent à un mandarin public qu'on appelle notaire, qui ne le délivre à la favorite, que lorsqu'elle a fait réussir l'affaire.

Tu te tromperois beaucoup si tu croiois que celles-ci sont de jeunes personnes d'une beauté ravissante : il y a de vieilles matrones qui ne sont rien moins que belles. On leur laisse le titre de favorites, ainsi que les émolumens, en récompense des services passés ; on s'aquitte d'une ancienne dette que l'on avoit contracté avec elles dans le printemps de leur âge.

Les jeunes favorites qui sont en service, se mettent galamment le jour qu'elles vont porter les mémoires. Elles ont d'abord avec le ministre ou magistrat un entretien particulier dans un endroit séparé, & l'affaire se règle tête-à-tête dans ces entrevues.

Tous ces bureaux particuliers depuis quelques années sont réduits à un grand : une favorite a tout absorbé. Les grandes recettes se font maintenant à Versailles ; l'en-

l'encan des charges y est public ; chacun a droit de se mettre sur les rangs, & de devenir candidat pour son argent. Le bureau d'adresse est ouvert à tout le monde ; on y marchande aujourd'hui des emplois depuis cent-écus de rente, jusques à deux-cents-mille-francs.

## L E T T R E LXIX.

*Le Même au Mandarin Cotao-yu-se,  
à Pékin.*

**L**'AMOUR qui étoit fort vieux & extrêmement usé, puisqu'il vivoit du tems de Cirus & de Cassandre \*, est mort ici subitement : la débauche l'a tué. C'est du bel air aujourd'hui en France de mépriser cette passion. Un homme feroit à jamais perdu de réputation, s'il étoit soupçonné d'avoir cette faiblesse. Il n'y a que les gens du vieux tems qui se donnent ce ridicule. Les gens de la Cour & à la mode sont au-dessus de cette puérilité.

\* Romans anciens.

Les

Les soupirs & les lettres amoureuses ne sont plus de saison : cette maniere d'expliquer ses sentimens a prescrit.

Mais comme il y a toujours quelques femmes qui suivent encore le vieux style ; un François du bon ton a toujours à ses gages un domestique pour faire réponse aux billets doux : de maniere que cette partie de la sécrétairerie du coeur est si méprisée aujourd'hui, qu'elle est descendue jusques dans la livrée.

L'amour est même banni des Romans ; sorte de livres établis autrefois pour en faire l'analyse, & qui doivent leur origine à ses folies : de maniere qu'aujourd'hui en France on n'est plus amoureux même en fiction.

Après tout on a bien fait, car il y avoit tant de tromperie en amour, que c'étoit une pure duperie. On y a substitué l'intrigue, qui à la vérité ne vaut pas mieux. Mais du moins chacun fait ce qu'il fait, on se trompe de part & d'autre de bonne foi, au lieu qu'en amour on se trompoit presque toujours sans le savoir ; sans compter l'embarras qu'il y a d'aimer, & la peine qu'il faut prendre pour se rendre aimable.

Il y avoit un grand nombre de formalités qui gênoient infiniment. Il falloit d'abord s'assurer qu'on s'aimeroit toujours, & faire semblant de part & d'autre de le croire, ensuite travailler de concert à en être persuadé, de-là passer à la conviction, ce qui demandoit une grande assiduité & beaucoup d'art.

Ce n'est pas tout ; il falloit être liant, doux, affable, poli, complaisant, rempli de soins & d'attention, ce qui étoit la chose du monde la plus gênante.

L'intrigue est plus simple que cela, elle va droit au fait, celle-ci ne s'arrête pas en chemin : car, pour arriver plutôt, elle bannit tous les préliminaires. Une intrigue de huit-jours est déjà vieille. On peut dire qu'elle n'a point d'origine. Elle commence par la fin, ce qui est très commode pour ceux qui n'aiment point à s'amuser en chemin.

J'oubliais de te dire que l'amour avoit un autre inconvénient, c'est à-dire, qu'il falloit des soins pour le tenir caché, au lieu qu'à présent en France toutes les intrigues sont publiques.

## LETTRE LXX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

DEPUIS que je suis à Paris, je n'ai pas entendu parler de la Reine de France. Quoique je t'aïe dit dans une de mes lettres, que le monarque qui régne ici, est marié, je ne te dirai point s'il a une femme. On m'a pourtant assuré que cette monarchie a une souveraine ; mais elle fait si peu de bruit, qu'on ne l'entend point. On ne la rencontre ni au conseil du Roi, ni dans le cabinet du Prince. Son éclat n'éblouît personne, elle n'est environnée d'aucun raión de lumière ; la magnificence n'est pas sa sphère, elle est à côté du faste de cette Cour splendide. Elle a quitté le chemin de la grandeur, pour suivre le sentier de la vie privée ; cette reine est morte majestueusement. Elle a déposé son rang au pied des autels ; Dieu à qui elle a fait un sacrifice de sa couronne, l'indemnise de sa perte. Le ciel a changé ses peines en consolations ; cela est heureux pour le Roi & pour l'état.

Il y a des Reines en Europe, qui ne trou-  
veroient pas tant de ressources dans la re-  
ligion.

## L E T T R E LXXI.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**O**N voit ici un ministre \*, qui a sur-  
vécu à tous les autres ; il a su se  
garantir de la disgrâce, & éviter l'exil.  
Son humeur douce, amie du beau sexe,  
l'a porté à se lier d'intérêt avec celle qui  
gouverne l'état. La robe de la M -----  
l'a sauvé du naufrage ; il s'est échappé sur  
la planche de sa protection.

Aujourd'hui il radotte, & n'y est plus :  
mais avant qu'il fut mort civilement au  
cabinet, c'étoit le ministre de la France  
qui savoit le plus de choses, & qui en  
ignoroit d'avantage. Il a passé par tous les  
grades & par tous les honneurs que peut at-  
tendre le plus grand homme de la républi-  
que : Ambassadeur, ministre plénipotentia-  
tiare, officier général, chevalier de tous les  
ordres du Roi, maréchal de France, Duc,

\* Mr. de Belle Isle mort.

&c.

&c. Si on avoit retenu les faveurs qu'on lui a accordé pour les services qu'il n'a pas rendus, on auroit récompensé vingt braves officiers pour les services qu'ils auroient rendus.

J'ai ouï dire que c'étoit le premier homme du monde pour faire périr une grande armée dans le païs étranger ; la placer mal ; la faire avancer, quand il falloit qu'elle reculât ; la faire retirer mal à propos ; la perdre enfin en détail, & s'en retourner presque seul à la Cour. On loue beaucoup en lui une retraite qu'il fit en bon ordre ; mais c'est bien peu de chose dans l'histoïre d'un général, que d'avoir su reculer à propos une fois devant l'ennemi.

Sa partie étoit le détail ; jamais un commandant ne rangea dans sa tête tant de petites choses. La plûpart des hommes en Europe sont déplacés. Ce maréchal Duc eut été un des plus habiles directeurs de fourrage que la France ait jamais eu. Aucune botte de foin n'eut échappé à sa pénétration. Au-lieu de cela on l'a mis à la tête du bureau de la guerre. Il est vrai qu'il est encore question ici de détails ; mais il y a une grande différence entre le détail des petites choses, & celui

des grandes ; & l'on ne doit pas mettre en comparaison les spéculations bornées de la subsistance des armées, avec les vues élevées dont ont besoin ceux qui conduisent les opérations militaires : aussi on dit qu'il a fait de la jolie besogne.

Quoique septuagénaire, il fait encore l'aimable & le galant. On lui passe ce foible ; mais celui qu'on ne peut point digérer en lui, c'est de croire qu'il est assez fort pour supporter le poids qui l'accable.

Ce ministre n'a point de successeur, ses dignités finiront avec lui. Il est le premier général de sa famille, & le dernier Duc de sa race. On dit qu'à sa mort, il fera Louis XV. héritier de ses richesses ; ce ne fera pas un don, mais l'quit d'une dette de famille : le grand pere avoit volé l'état ; le petit-fils restitue.

## LETTRE LXXII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
et à Cham-pi-pi, à Paris.*

de Boulogne.

**J**E ne sais comment les ministres de la religion de Christ peuvent accorder tant de faste & d'ostentation, avec cette humilité & cette charité qui est recommandée par cette religion.

Si tu voïois l'étalage du mandarin prêtre, connu sous le nom de Légat, que Rome envoie ici pour gouverner à sa place, tu serois surpris de la contradiction qu'il y a entre la pratique & les maximes de son dogme.

Notre sublime empereur ne paroît pas en public avec plus de pompe & de magnificence, que ce prêtre de la secte de Christ.

Il a une garde à cheval, aussi nombreuse que celle du Roi de France. Son char est traîné par six-chevaux noirs, tout couverts de lames d'or. Plusieurs carrosses magnifiques remplis de ses écuiers, gentilshommes ou valets de chambre, suivent le sien.

Tout cet étalage marche doucement & à pas comptés, pour donner le tems au peuple d'examiner cette splendeur, & au maître de respirer avec orgueil.

Dans toutes les rues où il passe, les Boulonois se prosternent devant la fastueuse ostentation de son Eminence, qui jouit avec emphase de cette humilité populaire.

Ce mandarin est absolu, son gouvernement est plus despotique que celui du Grand-Turc. Il bannit de l'état qui il veut, & fait mourir qui il lui plait.

Ne vaudroit-il pas mieux s'exposer à toutes les horreurs de la servitude domestique, que de descendre à cette humiliation?

Ce n'est pas tout: l'état éprouve bien d'autres malheurs; les Légats ne sont souverains que pendant un tems. Leur commission de roi ne dure que six-ans, ce qui occasionne un péculat continual; car le Légat qui est en place, & qui sait que dans peu il ne le sera plus, se hâte de faire argent de tout. Il met un prix à ses faveurs, & vend jusques à ses propres graces. Le Pape lui en donne la permission. La république est désolée par le despotisme de Rome & par l'avarice de ses Ministres.

L E T -

## LETTRE LXXIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

J'ASSISTAI ces jours passés à un *Te Deum* solennel que l'on chantait dans l'Eglise de *Notre Dame*. La musique étoit bien choisie, & fort nombreuse. Elle inspiroit du contentement à l'assemblée. Les voutes retentissoient de sons gais & joieux. C'est une action de graces que l'on rend ici ordinairement à Dieu pour un avantage qu'on n'a point eu à la guerre, ou pour une victoire qui n'a point été remportée. Il n'y a point de *Te Deum* qui ne coûte huit à dix-mille-François à la nation ; & l'on remercie très souvent Dieu à Paris de ces avantages. C'est-à-dire, que l'état se ruine dans la proportion qu'on loue le seigneur de sa prospérité. Il est vrai que, dans la dernière affaire, pour laquelle la France vient de remercier le ciel, les François sont demeurés les maîtres du champ de bataille, & ont eu la gloire d'enterrer

K. 5

leurs

leurs morts ; car les *Te Deum* chrétiens s'accommodeent de tout.

Cet acte de réjouissance est toujours accompagné de pleurs. Pour l'ordinaire dans ce jour d'allegrerie deux ou trois-mille-veuves prennent le deuil, & font retentir Fair de cris & de lamentations. Si on mêloit cette musique à celle de l'Eglise, il en résulteroit une simphonie qui ne feroit pas des plus mélodieuses.

Cependant comme tout a ici son utilité, ces *Te Deum* sont bons à quelque chose. Ils persuadent aux peuples que les armées de France prosperent ; ce qui en les consolant des anciens impôts, les prépare à en paier de nouveaux.

## L E T T R E LXXIV.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**L**A morale faite pour humilier la vanité de l'esprit humain sert ici de base à l'orgueil, & à l'ostentation. En France, les livres forment un luxe : ce n'est pas assez que d'avoir des singes, des perroquets, & des magots de la Chine ; il faut encors des

des moralistes, & des philosophes : un homme du bel air à Paris n'oseroit se montrer en public, s'il ne pouvoit parler de sa Bibliothéque & de ses livres : c'est aujourd'hui une partie essentielle de l'ameublement des gens à la mode.

Tu peux bien imaginer qu'un seigneur qui n'a des livres que par goût & dissipation, n'a pas assez de loisir pour les lire. Ce sont des prisonniers domestiques qui n'ont aucune communication avec personne. Ils sont superflus à l'âge dans lequel on les a rassemblés, & les vers empêchent qu'ils ne soient utiles à la postérité. Si c'étoit-là le seul mal que le luxe des livres cauſât à la société, il seroit de peu de conséquence ; mais il coupe pour m'exprimer ainsi le fil de la morale publique. Il en est des productions de l'esprit, comme de celles de la terre ; lorsque la consommation est grande, le prix est haut ; le grand nombre de ces ameublements d'ostentation soutient le prix des livres ; ce qui fait que ceux qui en auroient besoin ne sont pas en état de s'en pourvoir. On peut dire que les Bibliothèques superflues en France empêchent l'établissement des nécessaires. Il n'y a.

gueres ici que ceux qui ne lisent point les livres qui aient les moëns d'en avoir.

Il faudroit bannir ce luxe comme celui des grands domaines qui ne produisent rien : c'est-à dire, qu'il fût deffendu à tout citoien d'avoir une terre inculte, & une Bibliothèque inutile.

## LETTRE LXXV.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**C**HEZ les peuples d'Asie la mort termine la vie ; ici la vie ne finit pas à la mort. L'art de la peinture résuscite ici en quelque maniere les hommes. Il y a des François qui vivent trois ou quatre-siècles au milieu de leurs descendans. On voit tout plein de gêns dans cette capitale dont le métier est de faire des visages. La plûpart des apartemens sont remplis de trépassés. J'ai visité plusieurs maisons de Paris, où parmi les curiosités, on m'a fait voir une collection complete de deffunts. Cela va quelquefois jusques à la dixième génération. Il y a des familles si fort attachées à la vie, que si les

si les vers ne les avoient dévorées une seconde fois, elles vivroient en peinture de pere en fils depuis le déluge.

Il n'y a que les financiers à Paris, & une sorte d'hommes qu'on appelle fermiers généraux, qui sont là-dessus d'une grande modestie. C'est toujours à eux que commence l'histoire des tableaux de famille. On diroit que leurs ancêtres n'avoient point de visage : il est toujours question du portrait du fils, jamais de celui du pere.

Quelque encouragement que l'on ait donné aux arts, celui de la peinture a si fort diminué, qu'il est presque imperceptible ; il faut aujourd'hui un microscope pour voir les charmes d'un visage : aussi l'appelle-t-on mignature. La beauté qui remplit l'univers de son nom y est souvent représentée dans une espace de demi-pouce de diamètre.

Cependant les hommes trouvent en cela un grand avantage ; car outre que par le moyen de la mignature, ils peuvent renfermer une jolie femme dans une boëte à tabac, & avoir une beauté dans la poche ; ils ont encore le plaisir de contempler leur maîtresse dans une bague : ce qui leur en rend la jouissance continue ;

car

car ils ne peuvent point remuer le doigt, sans que ses traits flatteurs n'enchantent leurs yeux, & ne ravissent leur ame.

Autrefois deux coeurs unis par l'amour, ne devoient point se quitter s'ils vouloient être ensemble.

Aujourd'hui un amant peut laisser sa maîtresse à mille-lieuës de lui, néanmoins jouir de sa compagnie & coucher même avec elle.

## L E T T R E LXXVI.

*Le Même au Mandarin Cotao-yu se,  
à Pékin.*

de Paris.

**L**A Cloture en Asie empêche les femmes de former tout autre dessein que celui de plaire à leur mari ; sage règlement, utile aux hommes, & encore plus aux femmes pour qui il est fait.

J'étois l'autre jour d'une assemblée m'élée, où un grand nombre de femmes devoient se rendre pour faire assaut de beauté, & savoir qui auroit la prefférence sur toutes les autres ; car c'est là le plan de tous les rendez-vous où les femmes font admises.

La

La compagnie commençoit à se former lorsque j'y entrai. D'abord une femme d'une assez jolie figure qui s'y étoit rendue avec plusieurs autres, tint le deu : on admira particulierement l'éclat de son teint, & la beauté de ses yeux. Je vis jusques à quel point cette préférence la flaitoit. La joie de son ame s'échapoit sur son visage, & laissoit voir la satisfaction intérieure qu'elle gouttoit : mais son triomphe fut de courte durée. Une autre dame qui parut un moment après l'effaça entierement. Tous les yeux se fixerent sur cette dernière & il ne fut plus question de la première ; alors la douceur qu'elle gouttoit auparavant se changea en amertume : on lisoit dans ses yeux le tourment qu'elle enduroit ; ses traits s'altérerent, & ses regards perdirent cette douceur qui les avoit fait admirer un instant auparavant.

Cette seconde éprouvoit le même plaisir qu'avoit gouté la première, lorsqu'une troisième qui entra dans l'assemblée, lui fit ressentir la même inquiétude. Celle-ci ne fut pas plutôt admise, qu'elle eût aussitôt les voeux de tous les hommes, & un moment après une quatrième lui en fit éprouver tous les mépris, &c. &c.

Cette

Cette transition des joies vives aux peines mortelles me fit réfléchir combien nos femmes Chinoises sont heureuses de n'être point exposées à ces révolutions subites qui jettent l'âme dans une agitation-continuelle.

Mais ces mortifications passagères ne sont rien en comparaison de ce chagrin constant qu'éprouve ici le sexe dans un âge avancé. Il n'y a rien de plus méprisé qu'une femme vieille. Ce seul mot fait frémir la nature & révolte les sens. On n'a pas encore découvert dans les femmes aucun agrément dans l'esprit, ni aucune qualité de l'âme qui puisse suppléer au défaut des années, & malheureusement pour elles la jeunesse est une fleur qui est d'abord passée : au-lieu que la vieillesse dure pour ainsi dire toute la vie.

L'enfance des femmes en Europe finit à quinze-ans, & leur vieillesse commence à trente ; c'est-à-dire qu'elles meurent trois lustres après qu'elles sont nées ; car on ne doit pas compter pour une vie celle qu'elles passent dans les regrets & les inquiétudes continues de n'être plus ce qu'elles étoient.

A la Chine nos femmes n'ont pas ces cuisans remords. Comme leur jeunesse

finit ordinairement avec celle des hommes à qui elles sont unies ; il arrive presque toujours qu'aux premières vivacités des passions succède une amitié qui n'en est que plus solide pour n'être plus si fougueuse. On peut-dire que les femmes d'Europe finissent, quand celles d'Asie commencent, & que celles-là meurent, où celles-ci renaissent.

## LETTRE LXXVII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

de Boulogne.

**L**E S Européens ont un goût décidé pour les transplantations. On voit ici des colléges d'Allemands, d'Ultramontains, d'Espagnols & d'autres peuples dont le génie est beaucoup plus délié que celui des Boulonois.

Je ne sache rien de plus mal imaginé que ces établissements qui emportent une transplantation ; car si l'avantage est dans le climat, il devient inutile aux étrangers ; s'il n'y en a point, on peut également faire ces établissements chez soi.

Les

Les sciences & les arts sont de tous les païs ; ce sont des plantes qui croissent par tout : il ne faut que les cultiver.

Outre le bannissement volontaire de sa patrie, toujours désavantageuse à la république dont on est membre, il en résulte plusieurs autres inconvénients.

Par la fréquentation des étrangers, on rapporte dans son païs des vices, qui troublent plus l'ordre de la société, que les sciences qu'on a été puiser ailleurs, ne le rétablissent.

Ces exils pouvoient être tolérés dans le tems qu'il n'y avoit que deux ou trois nations qui eussent perfectionné les arts : mais aujourd'hui que le savoir a pénétré par tout, & que les connaissances ne diffèrent que du plus au moins, ce n'est pas la peine d'aller chercher chez les autres, ce qu'on peut avoir dans sa patrie plus utilement & à moins de fraix.

Les peuples de ces continens ont la manie des fondations : c'est le génie des souverains & la folie des particuliers. On voit des gens qui passent leur vie à accumuler des richesses pour fonder un collége, aussi inutile à celui qui l'institute, qu'à celui pour qui il est institué.

C'est

C'est fonder en pure perte, & travailler  
en vain pour la postérité.

## LETTRE LXXVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

**J**E ne sais si les princes d'Europe sont d'une nature différente de celle des hommes ordinaires, mais il est certain qu'ils boivent & mangent d'avantage que les autres.

Il faut plus d'approvisionnement à la famille roïale de France qu'à une armée entiere. Une centaine de princes Indiens vivroient du débris de la table de Louis XV. Il m'a été impossible de découvrir si ce monarque, ainsi que la reine son épouse, & le Dauphin son fils avoient des estomacs d'autruché; mais on n'a jamais dévoré tant de faisans, de cailles, de bécasses, de perdreaux, de dindes, d'ortolans, de poules, d'oies, de canards, de chapons, pour ne rien dire de la grosse viande dont la consommation est immense. Il entre dans cette cuisine, ou ce qui est plus exact, dans les comptes des pourvoïeurs,

ap-

approvisionneurs, & controlleurs cinq ou six-mille-têtes de volailles tous les jours.

Les entremets du Roi de France coûtent des sommes immenses à l'état.

Les desserts de la table sont aussi très dispendieux. Un généalogiste, ayant été informé qu'on y servoit tous les ans pour la valeur de trente-mille-livres de pommes, fit dernièrement quelques recherches pour découvrir si la branche aujourd'hui régnante des Bourbons ne descendoit pas de quelque ancienne famille Normande. Un autre ayant appris qu'il se buvoit dans son château cent-mille bouteilles de vin de Bourgogne & autant de Champagne, rechercha si elle ne tiroit pas son origine de quelque canton Suisse. Il est impossible qu'un souverain puisse tenir une si grande table, sans diminuer celle de ses sujets.

Ce monarque doit avoir le sang bien doux; du moins on voit par l'état de sa dépense en sucre, qu'il en consomme trente-mille-quintaux. Quand je fais réflexion à la quantité de café qu'il prend, je ne conçois pas comment il peut dormir. Sa dose ordinaire est de deux quintaux par jour.

Les

Les autres puissances jalouses de sa grandeur ne sauroient lui reprocher de passer la nuit dans les ténèbres; l'illumination du château de Versailles coûte deux-millions. Avec cela je crois que le contrôleur de sa maison y voit plus clair que lui.

Il fut question, il n'y a pas longtems, de réformer ces abus; mais on m'a dit que cette réforme auroit des conséquences pour une infinité de gens qui sont actuellement au service de la Cour, qu'on ne païoit pas assez pour être en droit de les empêcher de voler, & qu'il valoit mieux fermer les yeux sur ces désordres que de les arrêter; à quoi on a ajouté que ces monopoles étoient établis depuis longtems & que le tems de les arrêter étant passé, ils sont dans le cas de la prescription.

## LETTRE LXXIX.

*Le Même au Mandarin Ministre, à Pékin.*

de Paris.

**Q**UAND un Ministre d'état en France ne remplit point les devoirs de sa charge, qu'il malverse; & par là met la monarchie en danger; on l'exile.

Lorsqu'un général d'armée manœuvre mal; qu'il expose un grand corps de troupes à un peril éminent; qu'il verse le sang des sujets mal à propos, & de cette maniere devient traître à sa patrie; son châtiment est tout prêt, on lui deffend la Cour; c'est-à-dire que sa punition consiste à ne point voir le prince: sentence qui ne répond point à son délit; de-là vient que la France est pleine de coupables; car quand on ne proportionne pas le châtiment au crime, on ne fait par-là qu'augmenter le nombre des criminels.

Un homme en place essaie si un certain coup d'ambition peut lui réussir. Il tente de vendre la monarchie à son avarice; le pis aller pour lui s'il est découvert, c'est qu'on l'empêche d'exécuter son

Son dessein en le dépouillant du ministere.

Un commandant hasarde un coup d'éclat, contre toutes les regles de l'art militaire. Il essaie si la mort de cinquante-mille-hommes, peut le conduire au baton de maréchal de France. Que fait-on, il y a quelquefois des témérités heureuses : en tout cas si elle ne réussit pas, & qu'on s'aperçoive de sa folle imprudence, il ne sera que remercié. Il a beaucoup à gagner à trahir son devoir, & peu à perdre s'il est surpris à le trahir. Il choisit ce premier.

Ces exils ne sont pas même des châtimens suivis : on n'est pas plutôt éloigné de la Cour qu'on fait agir ses amis pour y retourner ; chacun a ses partisans qui pallient la chose : on obtient à la fin des congés du prince pour paroître soi-même & venir plaider sa cause & alors on est presque sûr de la gagner.

Il y a tel général qui, après avoir été arrêté, & conduit dans un château, a repris le commandement l'année d'après, comme si de rien n'étoit, & a continué comme auparavant à mal servir l'état.

Les princes d'orient ont coutume de faire mourir ceux qui malversent dans les premières places qu'ils leur ont confié.

Un

Un ministre qui administre mal, est condamné à perdre la vie. Un général répond sur sa tête des opérations de la campagne, de même que de l'armée qui lui est confiée.

Ces punitions ne sont pas une barbarie comme on les appelle en Europe, mais un droit des gens des peuples : une justice rigide qui n'en est que plus équitable pour être sévère. Il est aisé de prouver que les moindres malversations des ministres d'état & des généraux d'armées sont des crimes de leze-majesté au premier chef, & que tous doivent être punis de mort.

Dans des emplois qui décident à tout moment du sort d'une nation entière, il ne fauroit y avoir de petits déliés : toutes fautes sont capitales.

Le Divan de Constantinople fait mourir un général qui a perdu une bataille quoiqu'il l'ait donnée dans toutes les règles de l'art militaire. C'est une injustice, il est vrai, mais elle apprend à un autre général à être extrêmement circonspect ; & à se servir de tous les moyens que la prudence humaine peut suggérer dans un moment où il s'agit du sang de tant de sujets.

Si les

Si les Cours d'Europe emploioient la méthode Turque ; il y auroit moins de ministres négligens, & plus de généraux d'armée attentifs à leur devoir.

## L E T T R E LXXX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu se, à Pékin.*

de Paris.

**I**L n'y a point de révolution plus subite à Paris, que celle qui se passe, pour me servir de cette expression, dans la région de la volupté.

Tous les six-mois le monde vicieux prend une nouvelle forme. Les femmes sans moeurs, qui étoient ensévelies dans le tombeau de leurs crimes, ressuscitent ; & sont élevées sur le trône de l'impudicité.

Comme je me promenois l'autre jour avec le Chevalier dans la grande allée du Palais-Royal, il me dit, en me montrant du doigt une femme habillée d'une étoffe d'or, couverte de diamans, à qui un Prince donnoit la main : vous voiez bien cette femme, il n'y a que six-mois qu'elle se prostituoit aux laquais de Paris, d'où elle passa aux maîtres. Après que ceux-ci

Tom. III.

L

s'en furent dégoutés, les grands de la Cour en firent leur plaisir : aujourd'hui elle est devenue les délices d'un prince du sang roïal. Croirez-vous, me dit-il en arrêtant tout court, que c'est aujourd'hui le grand goût ; & que, pour raffiner sur la volupté, il faut prendre une femme dans un mauvais lieu, l'élever au faîte des grandeurs, lui dresser un autel, & de cette maniere vénérer l'ordure & encenser l'infamie.

Il faut qu'une créature, pour mériter cette apothéose du jour, ait passé par tous les grades de la prostitution publique. Une femme, qui n'a pas fait tous ses cours de débauche, ne sauroit piquer aujourd'hui la sensualité de nos François.

Ce goût, ajouta-t-il, ne differe point de celui des animaux immondes qui se vau-trent dans la boue.

Si quelqu'un s'avisoit de donner les annales galantes des débauches de cette ville, cela formeroit un corps complet d'ordures. On pourroit appeller ce livre l'histoire de la création du fumier.

## LETTRE LXXXI.

*Le Même au Mandarin Kie-tou na,  
à Pékin.*

de Paris.

**C**URIEX de parcourir tout ce qui peut contribuer à la grandeur des états Européens, j'allai dernierement voir ici un établissement nouveau, qu'on appelle l'Ecole-Militaire. C'est un vaste édifice qui doit servir d'atelier aux faiseurs de siéges & de batailles, & où les appren- tifs en gloire doivent passer maîtres, avant que d'entrer dans la carrière de l'hon- neur.

Ce plan a tant de commodités. Les enfans de Mars sont si à leur aise dans ce séminaire militaire, qu'on peut dire que l'institution a placé la copie à mille-lieuës de l'original.

Tout est singulier dans cet établissement guerrier : mais le plus singulier, c'est qu'il a été imaginé par l'homme le plus pacifique de France.

Un financier a formé ce projet, & pour cela il a demandé la permission au Roi d'é-

tablir une monopole \*. Chaque apprentif guerrier causera la ruine de plusieurs familles : de maniere que l'Ecole-Militaire, établie pour prévenir les dévastations de l'ennemi, sera la premiere à dévaster la monarchie.

Je ne trouve aucun établissement en France, qui ne tende au détriment de la nation.

## L E T T R E LXXXII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**H**I E R au matin comme j'étois prêt à sortir, deux hommes singulièrement habillés entrerent dans ma chambre. Ils me dirent qu'ils étoient religieux d'un certain couvent & que, se préparant à partir pour la Chine, ils venoient recevoir mes ordres.

Mes Peres, leur dis-je, puis-je m'informer du sujet de votre voïage ? Monsieur, me répondit l'un d'eux avec une voix pleine de douceur & d'un ton fort satisfait de lui même, nous allons convertir vos frères à la foi. C'est-à dire, repris-je, que vous entreprenez un voïage

\* Lotterie de l'école militaire.

de six-mille-lieuës, pour déraciner du coeur des Chinois les principes de leur sainte religion, troubler leurs consciences & détruire en eux les vertus citoïennes ; car toutes les fois qu'un sujet, de quelque gouvernement qu'il soit, change sa croïance ; c'est un effet naturel qui dérive de sa cause. Voilà, leur dis-je, une entreprise bien étrange & qui n'a rien de chrétien ; car j'ai oüi dire que votre religion est fondée sur la charité, & c'est n'en avoir guere, que d'aller faire du mal à des peuples qui ne vous en ont jamais fait.

Le même religieux alloit me répondre, sans doute avec moins de modération, lorsque je continuai moi-même sur le même ton. Que diriez-vous de deux Mandarins qui partiroient de Pékin pour Paris tout exprès pour y venir prêcher la religion de Confucius ? Vous trouveriez avec raison ce projet bien ridicule, & vous ne pouriez vous empêcher de regarder ceux qui l'auroient formé comme des fols, ou des gens à qui le fanatisme de leur religion auroit tourné l'esprit.

Allez, mes Peres, je n'ai point d'ordres à vous donner, & vous fairiez beaucoup mieux de n'en recevoir aucun de vos su-

périeurs pour la Chine, & de rester dans les couvents où vous avez fait voeu de vous tenir enfermés. En parlant ainsi, je les congédiai.

La société de ces séducteurs se divise ici en deux-branches. L'une dont je t'ai parlé, fait profession de débaucher les consciences en Europe, & l'autre passe les mers pour surprendre celles d'Asie.

## LETTRE LXXXIII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

de Boulogne.

DANS le païs de la domination du Pape, les plus grandes curiosités sont des reliques. Je fus invité, ces jours passés, par des Bonzes à voir la tête d'un saint qu'on appelle St. Dominique. On n'admet aucun étranger à cette représentation, qu'on ne soit assuré auparavant qu'il n'exerce aucune partie de la chirurgie. Ce n'est pas sans raison : car il y eut jadis un cardinal qui, sous prétexte de voir la tête du saint, lui enleva une dent qu'il mit dans une boëtte d'or, & s'enfuit avec sa proie.

De-

Depuis ce tems-là, les Bonzes dépositaires craignent beaucoup les opérateurs ; car tu vois bien que, si l'on permettoit à chacun d'arracher une dent au saint patriarche, il se trouveroit à la fin quelque indiscret, ou quelque ignorant qui lui emporteroit la machoire.

Après cette relique en os, j'en vis une autre en peinture ; c'est l'image de la mere du Christ, qu'on porte une fois l'anée en procession.

Elle ne fait point sa résidence ordinaire à Boulogne, elle loge à une lieuë de cette ville sur une montagne.

Dans la crainte que quelque orage ne s'eleve lorsqu'elle est en chemin, on a fait un portique depuis son autel jusques aux portes de la ville : ainsi le fils auroit beau faire pleuvoir, la mere seroit toujours à couvert.

Les naturels du païs disent que cette image fut faite par St. Luc, qui étoit contemporain du Christ, il y a de cela près de dix-huit-cens-ans. Si cela est, on peut dire que c'est le doïen de tous les portraits du monde. Il y a cependant des critiques mal intentionés, qui prétendent que le peintre étoit mort quinze-cens ans avant le tableau.

Quoiqu'il en soit, la Mere du Christ, dans ce tableau, est une brune très piquante. Elle a un joli nez, de grands yeux, une petite bouche, les dents blanches, les levres vermeilles, &c. &c. ce qui prouveroit que la beauté des femmes n'a pas perdu un pouce de terrain depuis dix-huit-siècles: car c'est ainsi qu'encore aujourd'hui on représente les plus belles femmes.

## LETTRE LXXXIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

**L**E Roi de France a fixé le nombre des presses dans ses états, c'est à-dire, qu'il n'est permis d'imprimer aujourd'hui dans ce roïaume, que six-fois plus de mauvais ouvrages qu'on n'en peut lire. C'est la maladie des réglemens qui a produit celui-ci. Son effet a été d'enrichir quelques particuliers privilégiés, & de ruiner un grand nombre de sujets. Ce n'est point la quantité des presses qui nuisent, mais le nombre pro-

di-

digieux de citoïens oisifs qui, faute de profession, choisissent celle de se faire auteurs.

Ce qu'on appelle ici les édits, ne remonte jamais à la source du mal qu'ils veulent corriger ; ils ne font, pour ainsi dire, qu'effleurer la peau de la constitution. Le remède qu'on apporte à un mal, forme toujours lui-même une nouvelle maladie, presque toujours plus dangereuse, que celle dont on entreprend la guérison. Il falloit permettre d'imprimer, & deffendre d'écrire.

Puisque le gouvernement monarchique a la permission d'être despote, & que son inquisition s'étend jusques sur les pensées, pourquoi ne pas l'étendre sur celles qui peuvent nuire à la société ? On imprime ici un tas de livres que l'imagination enfante, & qui n'ont d'autre point d'appui, que le cerveau dérangé des écrivains qui les mettent au jour ; on devroit commencer par deffendre ceux-ci. Il est vrai que les manufactures de papier en souffriroient ; mais un état ne pourroit-il pas mieux emploier ses chiffons, que de les faire servir à entretenir l'oisiveté de ses citoïens ?

## LETTRE LXXXV.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**L**E Gouvernement François est très rigide à l'égard de la publication des écrits qui contiennent des maximes dangereuses sur la religion, la morale, les mœurs, ou la politique : il ne permet l'impression que des ouvrages orthodoxes ; mais les auteurs scandaleux ont un moyen sûr de faire parvenir leurs écrits au public sans violer les loix de l'état : ils mettent sur le papier leurs impiétés, & les envoient dans un païs de frontières qu'on appelle la Hollande, & celle-ci les imprime & les fait circuler ensuite en France, moïennant quoi le gouvernement François n'a rien à dire, & les écrivains sacriléges marchent la tête levée comme si de rien n'étoit.

Les princes Européens, qui font entre eux tant de conventions inutiles, oublient presque toujours les plus essentielles. Ils se rendent réciproquement des prisonniers, & ne donnent point d'asile à certains criminels, mais ils tolerent les écrits séducteurs,

teurs, licentieux, & athées, qui corrompent les peuples & avilissent les états ; c'est-à-dire qu'ils permettent les crimes de l'éze-Majesté au premier chef commis contre eux-mêmes.

## L E T T R E LXXXVI.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

JE t'ai parlé dans une de mes précédentes des femmes qui passent leur vie en voïage, qu'on voit toujours en voiture, & qui doivent leur vertu à leurs cochers. Il en est d'une autre espèce ici, qui ne galopent pas tant, mais qui n'en sont pas moins distraites. On pourroit appeler celles-ci, les *dissipées sédentaires*. Leur oisiveté qui les tient toujours en haleine, empêche que l'amour n'ait de prise sur leurs cœurs. Elles n'ont précisément que le tems qu'il leur faut pour passer la vie à ne rien faire. Voici l'histoire d'un jour d'une de celles-ci.

La dame dont je t'envoie le journal, se leve tous les matins à neuf-heures. Dans l'instant son coëffeur qui a le mot du guêt, entre dans sa chambre, & se faisit de sa tête ; elle est sous son peigné jusques à

L 6

onze

onze-heures. Les cheveux en ordre, elle passe une heure à sa toilette pour finir son ajustement, & mettre la dernière main à ses charmes. Aussitôt le maître de musique paroît : la représentation dure une heure. Après le chant, vient la danse ; Mr. Rigaudon se présente ; il sort sa *pochette*, & fait faire un menuet à Madame, avec deux passe-pieds. Ce dernier exercice est d'une heure ; ce qui la conduit à celle du dîner qui en dure deux. Au sortir de table, elle monte en carosse, va faire des visites, & se rend dans quelque assemblée où elle joue aux cartes jusqu'à six-heures, qu'elle paroît au spectacle : celui-ci la conduit à neuf heures. Alors elle se remet à table, où elle mange, chante, rit, & folâtre avec la compagnie jusqu'à minuit, qui est le tems ordinaire qu'elle se couche.

J'ai compassé la vie de cette dame, divisée par vingt-quatre-heures dans la journée, & je trouve que, si elle vit douze-lustres, elle aura passé tout juste cinq-ans avec son perruquier, quatre-ans devant son miroir, trois-ans avec son maître de musique, autant avec son maître de danse, six-ans à jouer aux cartes, vingt-ans à table, & trente-ans au lit.

L E T.

## LETTRE LXXXVII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**U**N prince du sang roïal étant dernierement à la chasse tua un sujet du Roi de France : on prétend que c'étoit seulement pour essaier son fusil & en éprouver le canon : on enterra le sujet & le lendemain le prince rit beaucoup de cette avanture avec des seigneurs de la Cour à qui il la raconta. Le Roi la sut & n'en dit mot ; car il n'y a point de loix dans le roïaume pour empêcher que les grands n'ôtent la vie aux petits ; ou s'il y en a le despotisme des rangs empêche qu'elles ne soient observées ; ce qui est la même chose que si elles n'existoient pas.

Malheureux gouvernement, où le peuple n'a point de protecteur contre la violence & la tirannie, & où le prince lui-même ne peut pas garantir le jour de ses sujets !

Je me félicite tous les jours d'être né dans une société, où ces inhumanités, & ces barbaries sont corrigées par la constitution. L'établissement de nos censeurs nous

nous met à couvert de pareilles violences. La vie du dernier sujet à la Chine est aussi en sûreté que celle du premier ; & s'il arrivoit qu'un prince du sang Roial la ravidit au moindre particulier, les censeurs en instruiroient aussitôt la Cour pour qu'il fut procédé contre lui suivant la rigueur des loix. Et si elle étoit sourde à leur voix, il arriveroit de deux choses l'une ; ou que le prince seroit châtié, ou que l'empereur seroit détrôné.

## L E T T R E LXXXVIII.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Chef de la Religion, à Pékin.*

de Paris.

**S**I j'avois à choisir entre plusieurs religions, je prefférerois celle qui s'accorde le mieux avec les devoirs de citoien, parcequ'il est raisonnable de croire, que Dieu qui a créé sa fociété, a conformé son dogme à ce qui doit perpétuer cette union des hommes, & non à ce qui peut la détruire.

Dans quelque religion que nous vivions, nous devons rendre à la nature ce q't'elle nous a prêté. Elle nous a fait des hommes

mes, nous devons lui rendre des hommes: ainsi on doit se méfier d'une religion qui gêne la sainteté des mariages.

On diroit que la religion catholique romaine a fait jusques ici, tout ce qu'elle a pu, pour anéantir cette propagation légitime du genre humain, dont elle tire elle-même son existence. Celui qui se marie, dit-elle, fait bien: mais celui qui ne se marie pas, fait mieux. Il y a actuellement en Europe trois-millions de meilleurs catholiques, & qui, à cause de cela, sont de plus mauvais citoiens.

Une secte, dont le rit contribue à l'anéantissement de l'espèce humaine, travaille elle-même à sa destruction.

On pourroit démontrer géométriquement que, si la religion catholique romaine, telle qu'elle est aujourd'hui, avoit été établie six-mille-ans avant sa création, il n'y auroit plus aucun peuple aujourd'hui en Europe, & par conséquent plus de religion.

Ce n'est pas le seul abus qui se trouve dans cette communion. Un nombre prodigieux de cérémonies rend ses sectateurs superstitieux, & en ceci je trouve qu'elle est contraire à l'ordre de la société; car de

tous

tous les vices, il n'y en a point qui avilisse plus l'ame des citoiens que la superstition.

Ses images donnent une foibleesse dans l'esprit qui, se communiquant à l'ame, diminue la force nécessaire pour remplir les obligations difficiles de la vie civile.

Le grand nombre de saints que l'on y fête continuellement, coupe le fil de l'industrie publique & répand une nonchalance dans l'ame, qui cause mille-maux dans l'état civil.

Cette suite prodigieuse d'oraisons mentales qui s'adressent au ciel, mais qui ne passent pas la terre, est peut-être un autre inconvenient de cette secte.

Je dirois volontiers que les catholiques romains prient trop Dieu, mais qu'ils ne l'aiment pas assez : car s'ils l'aimoient, ils respecteroient d'avantage son ouvrage, je veux dire, la société civile dans laquelle il les a fait naître.

## LETTRE LXXXIX.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

de Boulogne.

**L**A religion se pratique ici avec beaucoup de gaîté ; les actes de piété qui se remplissent dans les églises sont très réjouissants. La plûpart des prières qu'on adresse à l'être suprême, s'exécutent en musique. Les hymnes sont notées & on les joue en cadence. Presque toutes les bénédictions que Dieu donne à ses peuples, y sont avec simphonie & basse-continue. C'est en déployant tous les agréments de la voix, qu'on s'adresse au ciel pour implorer sa miséricorde. On parle à Dieu, comme on le fait à sa maîtresse.

J'allai dernierelement à ce qu'on appelle ici une grand-messe en musique. En entrant dans l'église, je crus d'abord être à l'opéra : du moins il n'y a aucune différence quant à la composition. Entrées, simphonies, menuets, rigaudons, airs à voix seule, duo, choeurs, accompagnemens de tambours, trompettes, timbales, cors de chasse, haubois, violons, fifres, flageolets,

lets, &c. &c. en un mot, tout ce qui sert à former l'harmonie d'un spectacle, se trouvoit emploïé à celui-ci.

C'étoit un chef-d'œuvre d'impiété. Quand le compositeur auroit fait une messe pour la déesse de la volupté, il n'aurroit pu emploier des sons plus tendres, ni des modulations plus lascives.

En assistant à ce joëux sacrifice, il n'y a point de Chrétien qui ne forme gaîment la résolution d'aimer Dieu.

Et afin que ce spectacle ne différât en rien de celui qui se représente sur la scène, on avoit fait bâtir un théâtre au fonds de l'église, où les musiciens ce jour-là représentoient la messe.

Les airs de ce divin sacrifice ne pouvoient manquer de faire impression sur ceux qui y assistoient ; car pour mieux y réussir on les avoit copiés sur les vaudevilles les plus sales, dont on n'avoit fait que changer les paroles.

Il y a sur tout une hymne adressée à la divinité, dont le second verset commence par ces mots latins *Tantum ergo*, qui est toujours très divertissante.

Il est d'abord question d'un *Adagio* tendre & voluptueux, qui dispose l'ame à la tendresse. Ensuite vient un *Allegro* qui la retire

retire de cet état de langueur & qui la rejouït infiniment. Il finit par le mouvement vif & précipité du *rigaudon*, qui en Europe est celui qui invite le plus à la danse.

Tous les saints du paradis ont leur sérénade particulière. Les jours consacrés à célébrer leur fête, les pagodes à qui ils appartiennent font jouer les violons en leur honneur & gloire ; ce qui divertit beaucoup les Chrétiens & les dispose à la dévotion.

## L E T T R E XC.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

**L**A pièce suivante parut, il y a peu de jours, dans la grande allée du jardin du palais roïal, où les mécontents sur l'administration présente, s'assemblent régulierement, pour censurer le gouvernement. On la regarde comme une critique sur les taxes qui augmentent tous les jours, sans que leur nombre diminue les malheurs publics. Elle est adressée au Controlleur Général ; car c'est lui qui préside ici au conseil des expédiens pour trouver de l'argent.

“ Mémoire présenté à Monseigneur le  
 “ Contrôleur Général, pour augmen-  
 “ ter les revenus de la couronne de  
 “ France, & subvenir aux besoins pré-  
 “ sens de l'état.

“ MONSEIGNEUR,

“ **L**E projet que j'ai l'honneur de pré-  
 “ senter à votre excellence, est un  
 “ des plus solides qui ait encore paru,  
 “ quoiqu'il soit bâti en l'air.

“ On a créé jusques ici en France un  
 “ grand nombre d'impôts sur le luxe, les  
 “ commodités de la vie, & tout ce qui  
 “ peut généralement procurer du plaisir ;  
 “ d'où vient qu'on n'en a point établi sur  
 “ celui qui est le plus grand de tous ? Je  
 “ veux dire, celui de parler.

“ Un citoyen païe plus à l'état, dans la  
 “ proportion qu'il veut s'habiller magnifi-  
 “ quement, avoir grand nombre de  
 “ domestiques, ou faire bonne chere, &  
 “ il est le maître de parler depuis le ma-  
 “ tin jusques au soir sans fournir un sol au  
 “ gouvernement. Il ne peut briller dans  
 “ la ville sans être taxé, & il peut se dis-  
 “ tinguer dans une assemblée par son es-  
 “ prit sans rien débourser.

“ Pour

“ Pour remettre une sorte d'égalité dans  
“ les taxes, & obvier aux besoins présens  
“ de l'état, il n'y a qu'un moyen qui est  
“ d'établir un impôt sur les paroles, non  
“ compris les femmes ; car si on ne les  
“ excluoit pas, toutes les familles du Roï-  
“ aume seroient ruinées dans vingt-qua-  
“ tre-heures.

“ Il faut cependant percevoir ce droit,  
“ de maniere que la nation ne perde pas  
“ entierement l'usage de la parole, car un  
“ François muet est le plus fôt animal  
“ qu'il y ait dans la nature. Il n'a pres-  
“ que point de scènes muettes. Un Italien  
“ pourroit s'exprimer pendant dix-ans  
“ sans emploier le discours ; il a pour ce-  
“ la mille-contorsions, & une infinité de  
“ grimaces ; mais un François ne peut  
“ dire un mot sans sa langue. Voici mon  
“ plan. J'ai calculé qu'un homme peut  
“ faire une honnête figure dans la société  
“ civile avec la dépense de trois-mille six-  
“ cens paroles par jour : il faudroit donc  
“ taxer le surplus par un arrêt, à raison  
“ d'une livre tournois par parole en sus, &  
“ trois-livres pour ceux qui en diroient  
“ deux ; car il ne faudroit pas suivre la  
“ proportion des mots, mais celle de la  
“ démangeaison de parler.

“ Les principaux bureaux pour la le-  
“ vée de ce droit seroient établis dans les  
“ caffés publics de Paris, attendu qu'ils  
“ formeroient les meilleures recettes. On  
“ en établiroit aussi dans les maisons à  
“ conversations. Les oisifs de profession  
“ qui n'ont rien à faire qu'à parler, fe-  
“ roient honneur à la taxe. Les amou-  
“ reux paieroient des sommes considéra-  
“ bles à l'état; & les prédicateurs rem-  
“ pliroient eux seuls les coffres du Roi :  
“ les récréations des moines produiroient  
“ aussi beaucoup d'argent.

“ Les avocats, procureurs & autres gens  
“ de loi qui disent toujours six-paroles  
“ pour une, seroient rentrer de bonnes  
“ sommes à la monarchie. Les plaideurs  
“ qui parlent continuellement de leurs  
“ procès, paieroient considérablement.

“ Les grands génies & les beaux par-  
“ leurs donneroient aussi beaucoup d'ar-  
“ gent.

“ Cette taxe seroit perçue par des peres  
“ chartreux, dévoués par leur état au si-  
“ lence, & qui connoissent la juste valeur  
“ des paroles inutiles. Cette taxe seule  
“ rendroit le trésor du Roi de France, le  
“ plus riche de l'univers: car il ne faut  
“ pas croire que l'ordonnance coupât à per-  
“ sonne le filet de la parole: (les François  
“ aiment

“ aiment trop à parler pour cela) elle ne  
“ feroit que délier les cordons de leur  
“ bourse.

“ Suivant mes calculs, je trouve (en  
“ exceptant les femmes, les enfans, les  
“ vieux, & les radoteurs, à qui on ne sau-  
“ roit deffendre de parler) qu'on pourroit  
“ affermer cette taxe, à raison d'un mil-  
“ lion de livres par jour, y compris les  
“ quatre-sols par livre, établis sur les re-  
“ couvremens.”

## L E T T R E XCI.

*Le Même au Mandarin Cotao-yu-se,  
à Pékin.*

de Paris.

**L**E Roi de France est un grand magi-  
cien : il n'a qu'à fixer ses regards  
sur un objet, pour le changer du blanc au  
noir.

La faveur du prince métamorphose ici  
les vices en vertus ; elle donne du brillant  
au teint, embellit la beauté : elle donne du  
génie, de l'esprit & des connaissances en-  
dépit de la nature & de l'éducation.

Telle

Telle femme qui n'avoit pas assez d'habileté auparavant pour gouverner sa maison, se trouve en état alors de gouverner le Roïaume.

Le préjugé de la faveur est au dessus de tout autre préjugé. C'est en France le culte universel, la religion des François. Il y a pourtant quelques hérétiques dans ce dogme.

Comme dans une assemblée où je me trouvois dernierement, on élevoit jusques aux nuës les qualités d'une certaine dame maintenant en faveur, un homme de la compagnie, qui avoit écouté cet éloge jusqu'au bout, dit aux apologistes : Messieurs, ne vous pressez pas tant ; attendez que le charme de la prévention soit dissipé, & alors vous donnerez votre dernière sentence sur les vertus sublimes que vous exaltez tant.

Si cette maniere de passer son jugement sur les personnes en crédit pouvoit prendre, & qu'on attendit pour décider que le voile de la faveur fut déchiré ; on verroit souvent de grands mérites rentrer tout d'un coup dans le néant.

LET

## LETTRE XCII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.*

de Paris.

J'Allai voir dernierement un couvent de bonzes noirs où est une bibliothéque publique. Mon pere, dis-je au bibliothécaire en entrant dans la salle, je vous prie de me faire donner un tellivre, en lui nommant un certain ouvrage qu'on avoit publié depuis peu. Monsieur, me dit-il avec une voix pleine de douceur, c'est ici le païs des anciens ; nous n'avons presque aucune correspondance avec les modernes. Est-ce que vous ne les jugez pas capables, lui dis-je, de figurer avec les savans des premiers âges ? Au contraire, me répondit-il ; si nous pouvions les posséder, nous les mettrions au premier rang ; mais ces livres sont fort chers ; il s'en imprime beaucoup, la dépense est grande, & les fonds de notre bibliothéque médiocres ; car à l'égard de nos autres revenus, vous croiez bien que nous n'irons pas les emploier en papier : nous avons de meilleurs établissemens à faire que celui des livres.

TOM. III.

M

Ne

Ne trouvant donc pas dans cette bibliothéque ce que j'y cherchois, j'en sortis.

Ce vuide me fit naître l'envie de parcourir ce couvent. Mon pere, dis-je à un second bonze que je rencontrais dans un grand dortoir sombre & obscur, voudriez-vous avoir la bonté de me faire voir votre maison ? Monsieur, me répondit froidement celui-ci, ce n'est pas mon affaire ; nous tenons des Suisses à notre porte, faits pour la galoper avec les étrangers ; mais je veux bien pour vous obliger vous accorder votre demande : suivez moi. Je ne trouvai rien de remarquable dans le bâtiment, tout est irrégulier & dans un goût gothique.

Comme nous traversions une Cour, j'aperçus un grand tuïau, monté sur un chevalier de bois dont un des bouts étoit dirigé vers le ciel ; son embouchure étoit plus large que celle des plus grands canons. Je vous prie de me dire, lui dis-je, à quel usage est ce tuïau ? C'est un télescope, me dit-il, qu'un de nos Religieux a imaginé par le secours duquel on verra la lune presqu'au niveau de la terre. Cela sera bien commode, mon pere, car il y a longtemis que l'on cherche à s'aprocher de cette planète. Les astronomes vous auront

auront obligation d'en avoir fait la dépense. Ce n'est pas nous qui la faisons, reprit le bonze, nos revenus n'ont rien à démeler avec les autres : c'est le Roi qui a déjà avancé une somme considérable sans que le télescope en soit plus avancé. Nous craignons que le savant de notre ordre qui l'entreprend ne vienne à mourir avant qu'il ait donné la dernière perfection à son ouvrage, & qu'après une dépense considérable, la lune ne soit pas plus près de nous qu'elle ne l'étoit auparavant.

Nous passâmes de-là dans le jardin pour nous y promener. Mon pere, dis-je à mon conducteur ; permettez-moi de vous demander quelle charge vous occupez dans le couvent. Monsieur, me dit-il, je suis un des quatre premiers ministres d'état de l'ordre ; j'ai le département des eaux & forêts. Je parle aux grands à Versailles quand je veux, & je fraie à Paris avec tout ce qu'il y a de plus considérable dans l'épée & la robe. Voilà un bel emploi, lui-dis-je ; je ne croïois pas qu'il y en eût d'aussi considérables dans des maisons religieuses.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse, c'est votre âge ; car, quoique vous ne

soiez plus dans le printemps de vos jours, vous n'êtes pas non plus sur la fin de votre carriere ; & j'avois oui dire que ce n'est que dans celle-ci qu'on parvient aux premiers emplois monastiques. Il n'y a donc point d'envieux dans yotre corps ? s'il y en a ? grand Dieu ! repliqua-t-il, s'il y en a ! plus que dans aucune Cour de l'Europe.

Le moine en général, ajouta-t-il, est un animal froid, chagrin. Il n'a qu'une affaire qui est celle de s'avancer dans son corps. Souvent les gens du monde n'ont pas assez de loisir pour avoir de l'ambition ; aulieu que les moines sont toujours assez oisifs pour ne jamais manquer d'en avoir.

Il y a deux moïens pour faire son chemin chez nous : l'un est le monde, & l'autre Dieu : pour le premier il faut de l'esprit, du discernement & de l'activité, avec un certain génie propre aux affaires.

A l'égard du second, il suffit d'un goût décidé pour la retraite, la priere, la vie contemplative, & un je ne sais quel entousiasme de religion qui rend incapable de toute autre chose que de dévotion.

Ce dernier chemin qui conduit au ciel ne mène à rien parmi nous. Je choisis l'autre

tre qui fait parvenir à quelque chose. Je débrouillai les affaires de nos maisons de province, je gagnai des procès qui les enrichirent, je donnai des revenus à celles qui n'en avoient point, & augmentai les rentes de celles qui en avoient : en un mot je finançai ma charge longtems avant que de la posséder : voilà l'histoire de mon élévation.

Il y a des simpaties qui se forment du premier coup. Je me sentis d'abord de l'inclination pour ce bonze. Je lui demandai la permission de le voir quelquefois ; il me l'accorda, & nous nous séparâmes.

## LETTRE XCIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

**L**E Chevalier qui n'a gueres de religion, s'imagine que tous les peuples, qui sont au-delà de la ligne, n'en ont point du tout. Pour le convaincre qu'il y a d'autres nations sur la terre que la chrétienne, qui aient un dogme, je lui fis en dernier lieu l'analyse de notre croissance.

Nous autres Chinois, lui dis-je, nous croions qu'il y a un Dieu, qui est le principe de tout, qui a créé le ciel & la terre, les hommes, les plantes & les animaux.

Nous croions qu'il ne faut pas tuer, & que retenir le bien d'autrui est une mauvaise action.

Nous eroions qu'il ne faut ni calomnier ni médire de son prochain.

Nous croions que Dieu est la vertu & la sagesse par excellence, que toutes ses qualités sont des perfections, & toutes ses perfections des attributs de sa divinité.

Nous

Nous sommes persuadés que, pour lui plaire, il faut être juste & équitable, parce qu'il aime les bons & hait les méchants.

Nous croïons que rien ne lui est caché dans l'univers, qu'il connoît les secrets des coeurs, & que sa préscience dévoile l'im-pénétrable abîme de l'avenir.

Nous croïons qu'il est juste & équitable, qu'il récompensera les vertus des hommes & punira leurs vices.

Nous croïons que, pour lui être agréable, il faut suivre les loix de la nature & celles des hommes divins qu'il nous a envoiés pour nous conduire.

Nous sommes convaincus que les calamités qu'il nous envoie sont des avis pour la réformation de nos moeurs, & que la fin de ces maux est toujours suivie de bonté & de miséricorde.

Nous croïons qu'il nous punit en pere, & non pas en souverain qui veut se venger.

Nous croïons que cet être suprême dirige nos actions, sans que cette direction blesse en rien notre liberté; que nous sommes les maîtres de faire le bien & que nous ne sommes point forcés à faire le mal; qu'il ne faut pas attribuer nos bon-

M 4 nes

nes oeuvres à nous-mêmes, mais à celui  
qui est la source de toutes les vertus.

Nous croïons qu'il y a une providence  
qui conduit l'univers, & que celui qui est  
le principe de tout dirige tout, &c. &c.

Mais il me semble, me dit le Chevalier  
quand j'eus fini, que vous croiez-là de  
fort bonnes choses ; à ce que je vois,  
vous n'avez qu'un pas à faire pour deve-  
nir chrétiens.

En vérité, vous autres Chinois, vous  
n'entendez guères vos intérêts en fait de  
religion : que ne mêlez-vous à toutes ces  
croïances, celle de la naissance du Christ,  
de sa mort & de sa résurrection, & vous  
serez alors meilleurs chrétiens que nous-  
mêmes.

LET.

## LETTRE XCIV.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

de Lorette.

**I**L y a ici une vierge à qui les chrétiens ont une grande obligation ; car elle les dépouille tous les jours de leur luxe. Bientôt il n'y aura plus de bijoux en Europe ; cette mère de Dieu les aura tous.

Outre que ses habits en sont couverts, elle a encore une boutique à part qui en est remplie, qu'on appelle le trésor de Lorette. Un Mandarin le fait voir aux étrangers & leur explique le nom des bienfaiteurs, qui ont ainsi fourni sa toilette.

Il n'y a point de maison profane en Europe, qui soit plus garnie de colifichets, & de superfluités mondaines que la *Santa Casa*.

La vanité du ciel ne permet pas ici de fondre ces joüaux pour assister les pauvres de la terre.

La famine seroit dans le païs, & dé-soleroit tous les habitans, que *la Madona* de Lorette ne se déféroit pas du plus petit de ses bijoux.

Ce trésor au-lieu de procurer l'abondance, est une des causes premières de la misere.

Le païs de Lorette est un des plus pauvres de la terre. La subsistance manque aux peuples.

On a tenté plusieurs fois, dit-on, de pil-ler la maison sainte ; il faudra bien à la fin en venir-là ; car quand les peuples n'auront rien, & qu'elle aura tout, le seul remede qu'il restera alors sera de voler la mere de Dieu.

*La Santa Casa* est proprement la maison du Christ ; c'est dans celle-ci que sa mere le mit au monde. Lors des couches ce n'etoit qu'une cabane ; mais c'est aujourd'hui un palais superbe.

Elle fut batie pour la premiere fois à sept, ou huit cens-lieuës d'ici ; mais ne se trouvant pas bien à sa place, elle se mit à voiager. Mais pour voir le païs plus com-modément, elle fit plusieurs pauses, tou-jours portée par des Anges, qui a la fin vinrent la poser au lieu, d'où je t'écris. Je ne voudrois pas que des peuples raïsona-bles

bles chargeaissent la religion de semblables historiettes. Il faut que les cultes soient dépouillés de tout ce qui a un air d'absurdité; crainte que les étrangers ne les tournent en ridicule.

## LETTRE XCV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

**D**E quelque génie ou talent que soit doué un François, il lui est deffendu de l'employer à l'avantage de la république, s'il n'est de la communion du Roi. Pour qu'un citoien soit en état de rendre service à la monarchie & au prince, il faut qu'il fasse profession de croire que Dieu est contenu dans une partie d'un pouce de diamètre. Sans cet aveu, fût-il un César, & possédât il toutes les vertus militaires, il ne sauroit exercer aucun emploi dans l'armée; le plus habile juris-consulte ne peut devenir juge, &c.

Un gouvernement est bien malheureux qui se prive ainsi de ses propres ressources. Tu peux juger de-là combien

de mérites anéantis, & de grandes qualités enfouies. Tu concevras aussi aisément quelle doit être la disette des vertus dans un roïaume qui se prive de ceux de ses sujets qui (eût égard à leur moindre superstition) doivent en avoir d'un ordre supérieur aux autres. Je dis, moindre superstition, parceque moins une religion est chargée de cérémonies & de pratiques, & moins elle laisse de préjugés dans l'esprit ; & c'est précisément le cas du culte proscrit. Je ne dis point que la religion de ceux qu'on appelle ici protestans, soit meilleure que celle des catholiques Romains, mais seulement qu'elle est plus dépouillée d'absurdités.

Les idées sur le dogme sont les premières que l'éducation donne aux hommes. Si elles sont mal combinées, elles laissent dans l'esprit une fausseté qui s'étend dans les suites sur le reste de la conduite humaine. Si je gouvernois la France, je voudrois mettre les protestans à la tête des affaires politiques & civiles, non point parcequ'ils ne croient point à la messe, mais parceque libres d'un plus grand nombre de préjugés, ils sont plus en état de faire usage de leur entendement.

## LETTRE XCVI.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin.*

de Rome.

JE t'écris d'une ville, qui a troublé autrefois l'univers, & qui influe encore aujourd'hui sur le monde. Il y a des continens sur la terre qui semblent n'exister que pour affliger la nature humaine.

Cette capitale fut jadis le centre de la force, elle est aujourd'hui le point fixe de la faiblesse.

Les Césars l'éleverent ; les Papes l'abaissèrent. Les vertus des uns exciterent l'admiration de toutes les nations ; les vices des autres la firent mépriser de tous les peuples.

Je t'ai donné le portrait de Rome Chrétienne, dans celui que je t'ai fait de sa politique. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur ce sujet ; ce que je pourrois t'en dire ne seroit qu'une répétition de ce que tu en sais déjà. Car Rome depuis ses Papes fut toujours la même. Le capitole varia souvent ; mais le vatican ne changea jamais. Les mêmes causes qui servirent à l'élever contribuerent à le soutenir.

Je pourrois te faire ici le portrait des moeurs de Rome moderne ; car c'est le seul endroit de cette ville dont il me resteroit à t'entretenir ; mais je craindrois de te faire frémir par le détail de ses crimes.

Ici la religion cede toujours à la politique : celle-ci est la cause & l'effet de toutes les actions humaines. L'ambition est le culte général auquel tous les membres du sacré collège sacrifient. Personne ne pense à être vertueux : la seule application est de le paroître.

La noirceur, la trahison, la perfidie & la scélérateſſe prennent les livrées du dogme, & s'exercent ſous le nom de vertus chrétiennes.

On est méchant de deſſein prémedité, & par le ſeul intérêt qu'il y a à l'être.

La volupté, la débauche, la ſatisfaction des ſens fe parent de violet \*, & le crime s'habille de pourpre - - - - -

Je me hâte de finir ce portrait, qui fait honte à la nature humaine.

\* Ceux qui ſont en prélature.

## LETTRE XCVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.*

de Paris.

**I**L est à présumer que les chrétiens pensent que Dieu se décharge sur ses saints du soin de l'administration du monde ; & que l'univers aujourd'hui est en sous-commandement.

Un chrétien qui fait un peu sa religion, ne s'adresse jamais à Dieu dans ses prières ; il a toujours recours à ses domestiques. Quand on a besoin d'obtenir une faveur du ciel, voici comme on s'y prend.

Les Mandarins prêtres ordonnent des prières publiques. Si les prières n'opèrent pas, ils commandent des jeûnes ; les jeûnes ne faisant rien, on promène ce qu'on appelle le bon Dieu : & si tout cela ne prend point, on a recours au moyen immuable, on sort les images & les châsses.

Il y a ici une sainte Géneviève qui a sans doute la surintendance des eaux & forêts de Paris ; c'est elle qui est chargée d'arroser la ville & la campagne, quand elles

elles en ont besoin. On la porte en procession, afin qu'elle voie par elle-même la sécheresse, & le tort où Dieu est de rester si longtems sans faire pleuvoir; car dans la religion chrétienne les saints sont toujours chargés de réparer les petites négligences du ciel. Les Parisiens ne lui demandent cette grace qu'à toute extrémité, & lorsqu'il a resté un très long tems sans pleuvoir; ce qui est toujours une raison certaine pour qu'il pleuve bientôt; mais pour ne pas exposer la réputation de leur Génieve, & assurer le miracle, on attend que le tems soit tout-à-fait à la pluie, & on prend si bien ses mesures, qu'ordinairement il pleut à verse, avant que l'idole ait fait la moitié du tour de la ville. Alors tout le peuple sort de ses maisons, se prosterné devant la chasse de la sainte, élève les mains au ciel, & crie miracle. Que dis-tu d'un peuple qui prend de si justes mesures, pour ne pas manquer d'être superstitieux?

## LETTRE XCVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

**O**UTRE les tribunaux qui gouvernent la France, il y en a un qui gouverne Paris, qu'on nomme la police. L'objet de celui-ci est l'ordre & la sûreté de la capitale. Ce tribunal a un grand inconvenient, c'est que tous ses officiers sont de malhonnêtes gens : ce n'est qu'après s'être déshonoré dans le monde, & qu'on ne peut être recu nulle part, qu'on entre à la police. Il faut que sa corruption soit bien grande, puisque les François qui se mettent assez au-dessus de certains préjugés, n'ont point encore surmonté celui-ci : un citoien à qui il reste quelque probité, ne veut pas être de la police.

On dit que toutes les mains qui la composent, sont coupables de péculat ; avec de l'argent les crimes les plus énormes y sont palliés. Ce tribunal inique a un oeil fermé, & l'autre ouvert ; il entend toutes les plaintes d'une oreille, & n'en écoute aucunes de l'autre.

La plupart des tripots & des mauvais lieux de cette capitale sont privilégiés par lui ; il est défendu à la justice ordinaire civile d'empêcher le crime. On prétend que, s'il n'y avoit point de police dans Paris, il y en auroit d'avantage. Depuis cet établissement, la licence y marche le front levé. Autrefois, le vice de la fornication y étoit bas & obscur ; aujourd'hui, il se montre ouvertement ; il en a la permission de Monseigneur le Lieutenant-Général. Les loix de l'état défendent les jeux de hasard, & la police les permet ; on joue ouvertement dans plusieurs maisons.

A l'égard du reste de son administration, elle est dans l'ordre. Les inspecteurs qui font sur les vols, s'entendent avec les voleurs ; ceux qui ont le département du jeu, s'accordent avec les fripons ; & les officiers établis pour prévenir la corruption des femmes, les corrompent eux-mêmes.

Je tire le rideau sur ce cloaque d'infamies, mon dessein n'est pas de te donner ici le tableau de l'abomination de la désolation de Paris. Je finirai par ce trait. Tous les châtiments qu'on exerce dans ce tribunal malheureux, ne tombent que sur des infortunés qui n'ont pas les moyens

d'y

d'y racheter leurs crimes, & qui par là ne sont bons qu'à servir d'exemples.

## LETTRE XCIX.

*Le Mandarin, Sin-ho-ei, ou Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin.*

de Naples.

**N**APLES est une grande ville remplie d'habitans : la magnificence éclate sur tout dans ses édifices. Les pagodes sont superbes : on ne fait qui est le mieux logé de dieu, ou des hommes.

Le luxe, & la misere s'y donnent par tout la main. Où y est riche d'un côté & pauvre de l'autre. Le faste & l'ostentation ont le pas sur les premiers besoins de la vie : on a tant de superfluitez, à Naples, qu'il est impossible qu'on ne se gêne sur le nécessaire.

Cette ville depuis les Romains a appartenu successivement à plusieurs maisons souveraines d'Europe, dont les unes l'ont détruite & les autres l'ont rebâtie.

Il n'y a pas longtems que la politique eût la curiosité de chercher à qui elle appartenoit de droit. Des généraux géographes, qui eurent la précaution d'amener

mener avec eux une bonne armée en Italie, trouverent qu'elle étoit du domaine de la maison d'Espagne, & en conséquence un fils de cette couronne vint en prendre possession : c'est le gros canon qui a fait cette découverte. Il fallut faire des siéges pour prouver l'évidence de cette branche de la géographie. Elle demeurera attachée à l'Espagne, jusques à ce quelque autre géographe allemand avec une plus grand armée vienne prouver qu'elle doit appartenir à la maison d'Autriche. On dit que le peuple Napolitain est le plus méchant de la terre, je le croirois bien : sa méchanceté est d'autant plus grande qu'elle vient de loin. Les différens gouvernemens auxquels il a été soumis, lui ont apporté les vices de tous les climats de l'Europe.

## LETTRE XCX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

**E**N France, l'amour est libre; c'est ici une maxime de société civile. Il en est des engagemens qu'un sexe contracte avec les femmes comme des traités avec les souverains qui ne tiennent, qu'autant que les intérêts réciproques s'y rencontrent; dès qu'ils ne s'y trouvent plus, la convention finit.

En Asie, le parjure rougit de l'être; ici, on n'a pas honte de sa perfidie, on en fait même un aveu sincère. Voici la copie de la lettre d'un de ces amans volages, qui après les sermens les plus forts d'un amour éternel, se justifie ainsi.

“ MADAME,

“ Ne vous en prenez point à moi, si je  
“ ne vous aime plus, je ne fais en  
“ cela que suivre le penchant sur lequel  
“ mon amour lui-même étoit fondé.  
“ Il est vrai que je vous avois pro-  
“ mis de vous aimer toujours, mais il  
“ étoit soufentendu que vous seriez tou-  
“ jours aimable; car comment aurois-je  
“ pu

“ pu protester de cherir éternellement ce  
“ qui cessoit de m’être cher? L’amour  
“ est fondé sur le plaisir qu’on se pro-  
“ cure mutuellement, & lorsque ce plaisir  
“ n’est plus d’un côté, il faut qu’il y ait  
“ de l’autre une cause qui l’ait fait finir.  
“ Elle ne peut être de mon côté, car j’a-  
“ girois contre mes propres intérêts, c’est-  
“ à-dire, mes plaisirs.

“ Mon inconstance n’est pas un vice qui  
“ soit en moi, c’est un deffaut qui est en  
“ vous. Quand je vous aimai, vous aviez  
“ des qualités qui faisoient que je vous  
“ trouvois aimable; il faut qu’elles aient  
“ fini, puisque je ne vous aime plus. Je  
“ vous aimerois encore, si vous aviez  
“ continué d’être ce que vous étiez alors  
“ à mes yeux.

“ Peut-être avez-vous trop fait pour  
“ moi. Il y a des amans qu’il faut tou-  
“ jours mener par le chemin de l’espé-  
“ rance; lorsqu’ils arrivent au comble de  
“ leur bonheur, ils ne sont plus heureux.  
“ Ne m’appellez pas ingrat; j’aurois  
“ de la gratitude, si en voulant me rendre  
“ reconnoissant, vous ne m’avez pas forcé  
“ ne pas l’être.”

Tu vois par-là que le parjure a raison,  
& que celle qui s’est piquée de constance,  
est dans son tort. Il est vrai qu’en Eu-

rope, le dernier en amour est toujours en deffaut. Pour éviter les reproches de part & d'autre, il faut s'aimer vite, & se quitter de même.

## LETTERE CI.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**L**E peuple en France ne guérira jamais de la maladie de la noblesse; c'est pour lui une fièvre incurable. Le tiers état en fait tous les jours des contes plaisans, il ne cessé de la tourner en ridicule; cependant par tout où le noble paroît, le roturier est confondu: on diroit qu'on est convenu ici de mépriser la noblesse en gros, & de l'honorer en détail.

Tout le monde fait par cœur que les qualités personnelles peuvent seules éléver l'âme au-dessus de la roture; que les vertus des morts ne sauroient illustrer les vivans; qu'on n'est pas estimable, parce qu'on est issu d'une longue race d'ancêtres; & que c'est un mérite bien mince que d'être possesseur de quelques vieux titres à moitié mangés des vers; & cent autres observations de cette nature; & ce-

pendant la vénération qu'on a pour la noblesse, va jusques à l'idolatrie.

Un noble qui peut prouver ici les quatre-quartiers, est sûr de mettre à contribution tous les partisans riches qui ont des filles à marier. On a beau faire des peintures ridicules de leurs moeurs & de leurs manières, les rieurs seront toujours de leur côté. Leurs parchemins entraîneront toujours l'état de la finance. Une famille roturière travaille depuis plusieurs générations à accumuler des richesses, le dernier descendant mâle de cette famille n'a qu'une fille qui possède des richesses immenses, elle est mariée à un noble qui dans six mois détruit sa fortune. Tous ceux de la condition du père plaignent le sort de la fille; ils reprochent continuellement à ses parents de l'avoir sacrifiée; tandis qu'on déplore sa destinée, & que le bruit de son infortune se répand dans la ville, un autre roturier plus riche encore marie sa fille unique à un second noble, à qui il donne une dot immense, & qui est dissipée aussi promptement que la première.

Après tout il faut que cela soit ainsi. Dans une monarchie où il est permis à tous les particuliers d'attenter sur la fortune publique, où le travail & l'industrie attirent

attirent la plus grande partie des richesses de l'état, si ces alliances ne se formoient pas, les richesses seroient d'un côté, & la noblesse de l'autre ; les gens de condition seroient si pauvres, qu'ils n'auroient pas même les moyens d'aller se faire tuer à la guerre.

Sans ces alliances, il n'y auroit que deux états en France, celui des riches, & celui des pauvres. Il faut que la roture travaille toujours pour la noblesse oisive, & que cette noblesse rende ce travail au peuple, sans quoi la circulation générale seroit arrêtée. Ce sont deux corps incompatibles par leurs préjugés, leurs moeurs, & leurs manières ; mais que l'intérêt unit.

## LETTRE CII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.*

de Paris.

**L**A Religion Chrétienne est bien mystérieuse. Tout y est d'un secret impénétrable. Je ne parle point de ses mystères incompréhensibles, mais de ses pratiques les plus ordinaires. Les peuples qui s'adressent à Dieu le font dans une langue qu'ils n'entendent point. Ce n'est que sur la foi de leurs Mandarins qu'ils savent qu'ils l'invoquent ; mais s'ils savent qu'ils le prient, ils ignorent presque toujours ce qu'ils lui demandent. Les Chrétiens intercèdent l'être suprême en langue païenne, c'est-à-dire, dans l'idiome d'une secte idolâtre, qu'ils regardent eux-mêmes comme plus propre à offenser la divinité qu'à l'invoquer.

J'ai demandé la cause de cet acte de religion inintelligible, & on m'en a donné des raisons assez plausibles. On m'a dit que les Européens, & surtout les François sont si indiscrets, qu'ils demanderoient à Dieu des choses déraisonnables, s'ils savoient ce qu'ils lui demandoient.

Si une mere pouvoit s'adresser à Dieu en langue vulgaire, elle le prieroit souvent de lui accorder la guérison d'un fils indigne de vivre, & qui fait néanmoins les délices de sa vie. Une femme qui souffre de l'absence de son amant, le prieroit de hâter son retour, &c. &c.

Il y a pourtant des sectes parmi les Chrétiens qui en s'adressant à Dieu lui demandent distinctement leurs besoins ; ce sont les Réformés qui, en secouant le joug de la religion du Pape, réformerent plusieurs abus qui sont encor attachés à cette secte.

## LETTRE CIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

de Paris.

JE ne te parlerai point de la bigarure de l'ajustement des Françoises ; il faudroit pour cela avoir fait un cours de physique expérimentale, étudié le sistème universel des couleurs, & suivi la nature dans toutes ses gradations.

Chaque femme est ici un véritable arc-en-ciel ; elle est nuancée depuis la tête jusqu'aux pieds. Le couleur-de-rose, le

N 2

violet,

violet, le pourpre, l'amarante sont confondues ensemble dans sa parure. Une Parisienne a pour l'ordinaire la tête blanche, le col noir, le buste rouge, & les pieds gris. Le lilas est aujourd'hui la couleur dominante ; c'est elle qui prévaut, & qui a le dessus. L'ajustement du sexe en France forme un parterre, où l'on voit des arbres & des fleurs de toutes les saisons. Cette bigarure ne se borne pas aux plantes & aux fruits, leurs habits contiennent souvent des maisons, des châteaux avec leurs appartemens ; il y en a qui portent des villes entières dans leurs robes, de maniere que leur ajustement forme une carte géographique. Quelques unes y rassemblent la terre entière. Au côté droit est l'Afrique, au gauche est l'Amérique, par devant au dessous de la ceinture est la zone torride. Dans ce dernier cas une femme peut être considérée, comme une mappe-monde. On y voit aussi des animaux de toutes les espèces, des poissons, des oiseaux, des chiens, des chats, des rats, des crocodilles, des lions, des loups, des renards & autres. Lorsqu'on y fait bien attention, on ne trouve gueres de femme en France, qui n'ait un singe en embuscade, caché dans quelque endroit de son jupon.

L E T-

## LETTRE CIV.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

de Naples.

**N**APLES n'a point de puissance en propre. Sa principale force est dans l'éloignement des grands corps politiques. Pour l'accabler par terre, il faudroit passer sur le corps de l'Eglise Romaine, & fouler aux pieds le Lieutenant du Christ: profanation que la politique méprise trop pour l'exécuter. La conquête de ce petit état n'ajouteroit rien à la grandeur des Rois qui s'en empareroient, il n'augmenteroit les forces d'aucune puissance. C'est qu'il est séparé du centre de la politique générale: comme il est sûr de sa position, il ne prend aucune précaution pour prévenir une invasion.

Naples a une milice; mais elle n'a point de soldats; car il y a déjà plusieurs siècles que l'Italie a renoncé à la guerre.

Tous les autres moyens qui servent à l'agrandissement des états sont inconnus à celui-ci.

Les arts & l'industrie y sont aussi en arrière que les affaires de la politique.

Des ministres actifs & vigilans se sont donnés bien des mouvements pour radouber les branches de ce gouvernement qui avoient besoin d'être réparées. Il y a eu de grands projets sur le commerce étranger, on a fait parler au Turc ; mais rien n'a pris.

Dans la plupart des gouvernemens du Midi de l'Europe il y a des causes phisiques qui empêchent les progrès des arts ; il est impossible de donner de l'activité à des cadavres & de faire travailler des morts : & presque toute l'Italie est ensévelie sous les ruines de son luxe & de sa volupté.

A Naples où la chaleur énerve le corps, la nonchalance est un vice du climat. Le monachismeacheve de jettter l'engourdissement dans le corps politique. Le nombre des bonzes excede celui des autres citoiens. Cette nombreuse milice du ciel affoiblit ici le sistème de la terre.

Les ménagers, les marchants, les artisans-même s'enferment dans des cloîtres, où ils deviennent inutiles à la république. Il est déffendu à l'administration de prévenir cette oisiveté. La politique ne doit pas

pas s'en appercevoir. Les ministres en ont l'ordre du Roi.

## LETTRE CV.

*Le Mandarin Cham-pi pi au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

de Paris.

LES François ne boivent presque point de vin: ce n'est point par tempérence, mais au contraire pour favoriser l'intempérence. Ils trouvent que cette liqueur brunit beaucoup & empêche le visage d'être galant; lorsqu'au contraire l'eau blanchit la peau, & lui donne cette couleur pâle & livide, qu'il faut avoir pour être aimable auprès du sexe.

Ce sont les femmes qui ont fait cette réforme, & sur ce point, elles s'accordent avec le législateur de l'orient.

Le vin a un autre inconvénient, c'est qu'il donne de la rotundité & de la consistance au corps, ce qui est contre les règles de la galanterie Française; car le véritable amour ici doit être presque impalpable.

Il faut, pour avoir le droit de se dire un aimable cavalier, être mince, fluet & n'avoir pas fix-onces de chair sur les os.

Un homme fort & bien nourri passe pour un brutal qui n'a point de savoir-vivre. Il n'appartient qu'aux suisses & aux cochers d'être gros & gras. Les jolis hommes François doivent ressembler à de véritables squelettes mouvantes.

Il ne suffit pas d'être maigre & exténué, il faut encore être malade. Ce n'est point du bon air aujourd'hui d'avoir une bonne santé: on auroit mauvaise opinion d'un homme qui auroit l'impertinence de se bien porter. Il n'y a que des rustres & des campagnards qui soient assez mal élevés pour avoir un bon tempérament. Dans les véritables règles de la politesse Française, les gens de Cour & les petits-maîtres doivent l'avoir gâté. C'est surtout la grand-mode d'avoir la poitrine fêlée. Un jeune homme, qui ne toufferoit pas un peu, n'oseroit paroître en bonne compagnie.

Tous les galants du bon ton aujourd'hui sont à la diette blanche. Selon les mêmes loix de la politesse, leur estomach ne doit pas être moins délabré. Il faut surtout se plaindre d'indigestions fréquentes, & protester hautement qu'on est abîmé de ce côté-là.

Un

Un joli homme qui veut faire sa Cour à une dame, ne se nourrit plus que de pastilles, de crèmes, de pois-verds & d'entremets. Celui qui oseroit manger à son souper une pièce de boeuf roti, seroit déshonoré pour toujours, à moins qu'il ne mourût le lendemain d'indigestion, pour justifier son estomach.

Le galant à la mode, ou celui qu'on appelle ici l'homme du jour a toujours une demi-douzaine de maladies à ses ordres, pour se plaindre dans les occasions brillantes, où il veut se faire honneur de sa mauvaise constitution. Pour s'en faire auprès du beau sexe il faut parler poitrine, rhume, migraine, vapeurs, & surtout convulsions, quand les plus jolies femmes de Paris sont attaquées de cette maladie-là.

## LETTRE CVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion.*

de Paris.

**I**L n'y a presque personne ici qui reste dans les bornes de sa condition ; non seulement les hommes, mais même les saints se mêlent de ce qui ne leur appartient pas.

On voit ici des vierges dans les pagodes, qui font faire des enfans aux femmes ; celles qui sont stériles, les invoquent, pour que leurs maris ne couchent pas envain avec elles. Elles les prient de répandre sur leur lit nuptial une bénédiction si copieuse, que la génération s'ensuive.

Quand le miracle a opéré & quand les femmes stériles ont accouché, on envoie un gros poupon fait de cire, à la vierge qui l'a rendu féconde. Il y a telle vierge dans certaines pagodes, qui a vingt-enfans autour d'elle, dont on l'a regardée comme la mère.

On prétend néanmoins que ce prodige ne se fait jamais entre la vierge & la femme stérile, & qu'il y a toujours un tiers qui

qui opere ce prodige. Quand l'imposture se découvre, on traite alors l'image vierge, à peu près comme nous traîtons nos idoles.

Il arriva ici, il y a quelque tems, à ce sujet une avanture qui donna beaucoup à rire à ceux-mêmes qui n'entendent pas raillerie sur la puissance miraculeuse des images.

Dans une petite ville à deux-lieuës de Paris, où il y a une vierge qui fait accoucher les femmes, il y avoit une jeune dame, qui depuis trois-ans de mariage, l'invoquoit vainement, lorsqu'il passa par là un capitaine de dragons, allant à l'armée. Le militaire étoit jeune, bien-fait & vigoureux. Il parla, on l'écouta ; il persuada, & il engendra. Après son départ la jeune dame s'étant apperçue qu'elle n'étoit plus stérile, courut à la pagode pour prier l'image vierge de la rendre féconde. Ses vœux furent exaucés ; au bout de huit-mois elle accoucha d'un gros garçon. Toute la ville cria au miracle ; on admiroit la vertu de l'image dont la puissance opéroit de tels prodiges. Les acclamations publiques n'étoient pas encore finies, lorsque le capitaine, de retour de l'armée, repassa dans cette ville. Il fut outré d'apprendre qu'

une image jouït du fruit de ses travaux, & lui enlevât la gloire de ce miracle ; il se rendit sur le champ à la pagode, & s'étant approché de sa niche, lui parla ainsi.

“ Vous êtes bien plaisante, Madame  
“ la vierge, de vous arroger un honneur  
“ qui n'est dû qu'à moi. Qu'avez-vous  
“ mis du vôtre, s'il vous plait, dans la  
“ création de cet enfant ? N'en ai-je pas  
“ fait moi-même tous les frais ? A-t-il  
“ un cheveu sur la tête, qui vous appar-  
“ tienne ? Quand la jeune dame que  
“ j'ai rendu féconde de stérile qu'elle étoit,  
“ vous eût invoquée vingt-ans, en eût-  
“ elle plutôt accouché pour cela ? Il faut  
“ autre chose que des voeux & des prières  
“ pour faire faire des enfans aux femmes.  
“ Allez, Madame l'idole, mêlez-vous  
“ de ce qui vous regarde ; si vous n'étiez  
“ pas du sexe dont vous êtes, je vous  
“ briserois en mille pièces ; mais l'honneur  
“ deffend aux militaires François de por-  
“ ter leurs mains sur une femme.”

En finissant ces mots, il sortit de la pa-  
gode, & se rendit chez la jeune dame,  
pour essaier si elle vouloit qu'il opérât  
un second miracle.

## LETTRE CVII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**J**E ne sais me disoit dernierement un François qui connoît tous les vices de l'administration, d'où vient que nos Rois attendent toujours à leur mort pour faire banqueroute. Il leur seroit bien plus avantageux ainsi qu'à l'état, qu'ils là fissent pendant leur vivant. Quand une machine est usée, & qu'elle ne peut point aller, il faut l'arrêter : c'est achever d'user les ressorts, que de la forcer à un mouvement qu'elle n'est plus en état de soutenir.

Par exemple, ajouta-t-il, voilà Louis XV. qui n'a pas de quoi vivre. Il dépense aujourd'hui les revenus qui lui étoient indiqués pour sa subsistance dans l'année 1764. Il a pris sur ses propres jours; il s'est mangé lui-même d'avance. On peut dire qu'il est mort alimentairement. Ne vaudroit-il pas mieux qu'il exposât l'état de ses affaires à ses peuples, que d'attendre qu'un désordre affreux le porte à avoir recours à un reméde que la foiblesse

de

de l'état ne sera plus en état de soutenir, quand on voudra l'appliquer ? On dit pour excuse que le gouvernement perdroit son crédit ; mais il le perdra bien mieux, lorsque ce prince se sera écrasé sans ressource, & qu'il aura confondu dans sa ruine l'état & les peuples.

Je voudrois, continua-t-il, qu'il y eût tous les dix-ans une révision générale de la position de la monarchie, & que toutes ses dettes fussent liquidées. Il faudroit pour cela user quelquefois de remèdes violents ; mais ceux-ci ne feroient jamais tant de mal, que cette lime sourde des dettes d'état, qui minent insensiblement le gouvernement, & le réduisent dans ce funeste état, où les remèdes à la fin deviennent un mal.

Mais voulez-vous que je vous dise naïvement d'où naît ce désordre ? Il ne vient point de nos Rois qui pour l'ordinaire n'entendent rien aux affaires, & qui sont presque toujours les derniers instruits de ce qui se passe dans le roïaume. La faute vient de leurs malheureux ministres qui ont pour maxime de tirer l'opulence du prince du sein même de l'indigence. Ils mettent, pour ainsi dire, la monarchie à la presse, ils en tirent tout le suc qu'ils peu-

peuvent ; & ils disent après, voiez s'il manque des ressources à la France ; voilà ce que c'est que d'avoir de l'intelligence & du génie. Il est vrai qu'un ministre patriote n'auroit jamais imaginé cela ; il n'y a que des hommes durs, imptoïables, qui puissent à la faveur de leurs grandes lumières faire de semblables oppressions.

## L E T T R E CVIII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**I**L y a un tems dans l'année où les Chrétiens deviennent maigres & décharnés. Leur pagode ne leur permet de faire qu'un repas par jour, encore faut-il qu'il soit d'alimens légers, comme des légumes & du poisson. Il leur est deffendu de manger de la viande, à moins qu'ils n'en achètent la permission du Pape qui a le droit de leur vendre, dans le tems même des mortifications, tout ce qui peut satisfaire leur appétit.

C'est une pénitence générale qui prépare la nation au deuil public de la mort du Christ. Ce jour qu'on nomme le Vendredi saint, est consacré à la tristesse : mais

mais on devroit l'appeler le Vendredi profane, puisque les hommes, à ce que disent les Chrétiens eux-mêmes, commirent la plus grande de toutes les profanations, en condamnant à la mort l'auteur de la vie. Il n'y a point d'homme à la mode ce jour-là qui ne soit habillé de noir, & qui n'exprime d'une maniere comique la douleur qu'il a de cet événement.

Mais si on mange peu pendant ce tems d'abstinence, en revanche on se divertit beaucoup. Tous les spectacles sont ouverts, & les théâtres plus fréquentés que jamais.

Plus on examine la morale chrétienne, & moins on la trouve conséquente à elle-même.

## LETTRE CIX.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Paris.*

de Naples.

**L**A religion de Naples est à l'Italienne ; je veux dire remplie de superstitions. Les miracles en ont saisi toutes les avenuës.

Il y a ici du lait de la mère du Christ qui devient liquide tous les ans au jour de son anniversaire ; du sang de saint Janvier qui bouillonne toutes les fois qu'on en a besoin, & celui d'un saint Jean Baptiste, qui fait la même chose lorsqu'on le souhaite ; des crucifix qui ont parlé, & qui sont prêts à parler encore toutes les fois que l'envie leur en prendra ; des images de toile, qui ont ouvert la bouche, & se sont exprimé aussi distinctement que des créatures raisonnables.

Tu dois bien t'imaginer, qu'un peuple qui ajoute foi à tant de prodiges, ne doit pas croire au plus grand de tous, qui est l'existence d'un être suprême. La plupart de ceux qui croient ici aux miracles ne croient point en Dieu.

Si

Si les Napolitains formoient un paradis ; ils placeroient le lait de la vierge au premier rang ; le sang de saint Janvier au second, & ils mettroient Dieu au troisième. Les Romains avoient travaillé dans cette ville à la décoration des Eglises Chrétaines longtems avant que le Christ fut venu au monde : on y a emploïé à la magnificence du vrai Dieu, les débris de celle des idoles : ainsi l'orqueil, & la vanité païenne, ont servi d'ornement à l'humilité Chrétienne.

Les tombeaux ne cèdent en rien à Naples à la magnificence de la maison de Dieu. Les ossemens des morts y ont de très belles habitations.

Il y a ici des cadavres qui ont des hôtels à plusieurs étages. Le Roi Robert repose superbement dans cette ville.

Quoiqu'il soit deffendu d'y éléver des tombeaux en l'honneur des Chrétiens qui ne croient point à la messe : on y fait voir avec emphase ceux des anciens qui ne cruoiént pas en Dieu.

## LETTRE CX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

de Paris.

**J**E t'ai parlé des coteries de cette capitale ; mais je ne t'ai rien dit de leur police & de leur forme de gouvernement. Il y en a de trois-sortes comme dans la politique.

La première est despotique. Dans celle-ci, il y a comme un sultan qui a un pouvoir absolu. Il ordonne, & ses sujets de la coterie lui obéissent. Il est la loi suprême, & la moindre de ses volontés est un commandement.

On prétend que, pour parvenir au turban de la coterie despotique, il faut s'être dévoué long-tems au caprice des femmes qui la composent, avoir effuïé leurs humeurs, & leurs bisarreries ; car nul n'y peut devenir maître sans avoir été esclave.

La seconde forme est monarchique. Dans celle-ci, il y a une espèce de Roi qui est l'ame de la coterie. Il dirige les plaisirs de toute la société ; il régle pour le bal, la comédie ; se charge des parties de St. Cloud : accouple les femmes avec les

les hommes, est le confident de toutes les intrigues, prévient le gros jeu, empêche les grandes dépenses, donne le goût des parures, entre dans les détails des ménages, reconcilie les maris avec leurs épouses, conseille les jeunes femmes dans leurs folies, & dirige les vieilles dans leurs extravagances.

La troisième est républiqueaine. Les sujets de cette dernière coterie sont libres, & indépendans les uns des autres. Ils n'ont d'autre affaire que de censurer le gouvernement ; dans celle-ci il n'y a presque point de femmes, car elles aiment mieux avoir un despote ou un Roi à leur tête, que de jouir d'une liberté qui ne les mène qu'à critiquer l'état. La forme de cette coterie est étrangere, les politiques prétendent qu'elle tire son origine des clubs d'Angleterre, d'autant plus qu'on commence à y boire ; & que depuis quelque tems on y a introduit des pipes.

## LETTRE CXI.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris.

**L**E chevalier vint me prendre ces jours passés dans la matinée pour aller promener au palais-royal. Après que nous eûmes fait plusieurs tours dans le jardin, nous allâmes nous asseoir au bout sous un superbe berceau fait par la nature & que l'art a embelli.

Nous étions placés de maniere que nous pouvions voir toutes les figures de ce tableau mouvant: ainsi quand quelque objet me frappoit je n'avois qu'à parler; car le chevalier, qui a résidé pendant trente-ans dans la grande allée, connoît tous ceux qui la fréquentent.

Monsieur, dis-je à mon compagnon, je vous prie de me dire quel est ce grand squelette ambulant qui se promene seul: je n'ai jamais vu d'homme vivant qui ressemble plus à un mort.

Ce cadavre qui se promene, me répondit-il, est un ministre étranger: il est venu à la Cour de France pour négocier en combinaison sur le jeu; car celui-ci en

Eu-

Europe commence à devenir une affaire d'état. Ce ministre tient régulièrement ses conférences qu'on peut appeler séances, au pied de la lettre.

On lui donne beaucoup de cet esprit politique qui fait résoudre les événemens du hasard. Jamais agent des couronnes ne connut mieux les intérêts des quatre-Rois.

Il passe pour le plus habile ministre de l'Europe pour décider un coup fin & rusé au piquet. On l'appelle l'ornement du sépulcre, mais s'il orne bien un tombeau, en revanche il dépare bien une poche : c'est le premier homme du monde pour couper une bourse.

Ses négociations en France n'ont pas été infructueuses : il a ramassé dans son coffre un million de livres tournois par le moyen de cette politique fine & adroite, que les joueurs habiles trouvent au bout de leurs doigts.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je au Chevalier, quel est cet autre homme qui vient de l'accoster. C'est le Baron de V \*\*\* autre négociateur du hasard. Ce second n'est pas dans le ministere ; il a choisi l'épée ; mais il ne céde en rien à l'agent étranger dans cette politique manuelle dont je viens de parler.

Les

Les propres conférences de ce second ne doivent pas être petites, car ses dépenses sont très grandes. Il entretient des filles d'opéra, est logé & habillé comme un prince, tient table ouverte, & a un superbe équipage ; le tout aux dépens de ceux à qui il apartiendra.

Je vois un troisième qui les aproche : est-ce encore un politique de la Cour des quatre-rois ? Oui c'en est encore un qu'on nomme le Baron de St. S\*\*\*\* : il est exilé de Paris : il ne vient ici que par intervalles, & par congé du ministre ; ainsi il tâche de mettre à profit le peu de tems qu'on lui donne.

Quoi ! encore des fripons, s'écria le Chevalier en appercevant un homme qui entroit dans l'allée. Il semble qu'ils se soient tous donné le mot pour venir passer ici en revuë devant nous. Celui que nous voiez entrer dans la promenade, en me montrant du doigt une figure aussi commune qu'ordinaire, se nomme le Colonel Sorm \*\*\* : c'est un Italien. Ce n'est pas sa faute si vous le voiez ici. Le lieutenant de police alloit le faire mettre à B. cêtre pour le reste de ses jours, quand un prince du sang lui accorda le privilége exclusif de friponer au Temple \*.

\* Lieu privilégié dans Paris.

## LETTRE CXII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Paris,

**J**E t'annonce mon départ de Paris. Il y auroit encore beaucoup de choses sur lesquelles je pourois t'écrire : car une ville qui renaît chaque jour, & qui se remonte, pour ainsi dire, toutes les vingt-quatre-heures, offre continuellement un nouveau champ de réflexions.

Si je n'ai pas tout-à-fait rempli les intentions de notre Cour au sujet de la France, j'en ai approché le plus que j'ai pu. Il y a une infinité de petites choses dans chaque nation, qu'un étranger ne peut pas décrire. Les yeux les saisissent : mais elles échappent à l'imagination, & l'on manque de termes pour les exprimer. On sent ce quelles sont : mais on ne fait pas les rendre. On pouroit, je crois, les appeler la méchanique de la société.

Mais un voïageur seroit trop instruit, s'il favoit tout. Il y a une infinité de ces petites choses qu'il faut abandonner à leur néant.

Tu

6

Tu recevras encore quelques unes de mes lettres, avant mon embarquement pour l'Angleterre. J'ai fait savoir à *Sin-ho-ei* de m'adresser les siennes à Bruxelles, où je passerai quelques jours.

## L E T T R E C X I I I .

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

de Naples.

**N**APLES est le païs le plus éloigné du savoir: il y a cent-mille lieues d'ici aux sciences.

Le cerveau des Napolitains n'est rempli que de sons. La musique tient lieu de la plupart des arts libéraux. Ce peuple frédone depuis le matin jusqu'au foir. Ses plus fameuses académies sont des conservatoires de musique, où l'on s'exprime en chantant, & toutes ses expériences sont des expériences sur l'harmonie.

Les plus habiles de ses professeurs sont eunuques. Pour se distinguer dans cette science humaine, il faut renoncer à l'humanité; & cesser d'être homme pour divertir d'autres hommes. La barbarie elle-même est employée à enchanter les sens: on commence par être cruel, pour répandre plus de douceur dans la société.

Tom. III.

O

Ne

Ne crois pas que ce physique empêche les hommes de se distinguer dans les sciences. Les ouvrages qui font aujourd'hui le plus d'honneur à l'esprit humain, ont été fabriqués sous ce ciel. Du tems des Romains c'étoit le païs des lettres, & du savoir. Il reprendroit son influence si le gouvernement l'aïdoit; car on remarque que le climat en Europe ne fait rien tout seul.

Par la perfection où le peuple a porté l'harmonie, on peut juger des progrès qu'il feroit dans les sciences de spéculat<sup>ion</sup>; mais une infinité de causes premières s'y oposent, & quand on n'ôtera pas ces entraves, la nation Napolitaine restera dans le même degré d'infériorité où elle se trouve. Peut-être que le monachisme est un des plus grands. Il n'est pas de l'intérêt des gens ignorans que le peuple devienne éclairé.

## L E T T R E CXIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

de Bruxelles.

**D**E Paris à Bruxelles, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. Il n'y a presque point d'hommes.

mes, on ne rencontre sur la route que des flamands.

On appelle ce païs-ci la Flandre Autrichienne, pour le distinguer d'un autre qu'on nomme la Flandre Françoise. Celle où je suis appartient maintenant à la maison d'Autriche, dont les états principaux sont à deux ou trois-cens-lieuës de Bruxelles ; de maniere que, s'il prenoit envie au prince de voir ses sujets, il faudroit qu'il en demandât la permission à une demi-douzaine de souverains.

Ce païs est bon & fertile ; mais en tems de paix il devient pauvre & indigent. Il n'est riche que dans la fureur des guerres, & il ne tient pas à la France qu'il ne soit toujours opulent : car elle en fait le théâtre ordinaire des sièges & des batailles.

Il faut que tous les dix-ans on se tue en Flandre, pour que les habitans aient de quoi vivre. Cela vient de ce qu'il y a beaucoup de denrées & peu d'argent. Le Flamand en général est lourd, pesant, sans imagination, tirant sur la machine, animal d'habitude. Il fait aujourd'hui, ce qu'il fit hier, & fera demain ce qu'il fait aujourd'hui. Il se nourrit de lait & de beurre ; quelqu'un a dit plaisamment, que, s'il n'y avoit point de vaches, il n'y auroit point de flamands.

Ce peuple cherche depuis longtems à avoir de l'esprit, & il y eut peut-être réussi, s'il avoit eu du génie.

La religion du païs est celle du Pape. Ce peuple a avec Rome même culte, mêmes cérémonies & même superstition. Il vénere le Christ, & il adore les saints.

Le païs-bas auroit beaucoup de noblesse, si un duc autrefois ne l'avoit presque toute fait périr sur des échafauts. Elle souffrit la mort pour défendre sa liberté, qu'elle aimoit plus que sa vie. Maintenant les Flamands, ainsi que tous les autres peuples de l'Europe sont façonnés au joug de la servitude. Il est vrai qu'ils défendent encore aujourd'hui leurs priviléges : mais ceux-ci ne servent qu'à les rendre plus esclaves.

Ce peuple a un marché fait avec la Cour de Vienne; c'est-à-dire, qu'il lui permet de le dépouiller des richesses, à condition qu'elle ne touchera pas à ses anciennes prérogatives.

Les Flamands n'ont rien à démêler avec la guerre présente du Nord, cependant ils s'épuisent pour elle. Il n'est pas aisé de calculer les sommes qu'ils ont fait passer en Allemagne. Le capital de cette richesse suffiroit pour rendre un état florissant.

LET-

## LETTRE CXV.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Chef de la Religion, à Pékin.*

de Paris.

JE vis dernierement ici une chose horrible, le Christ fait prisonnier. Vingt-soldats, la baïonnette au bout du fusil, le conduisoient chez un malade, parceque le mandarin de la pagode paroissiale avoit refusé de l'y conduire. Il faut que je t'explique succinctement la cause de cet emprisonnement du Dieu des chrétiens, & pourquoi la milice entre aujourd'hui dans le sacerdoce de cette secte.

Il y a environ un demi-siècle, que les chrétiens n'étant pas d'accord sur certains points de leur religion, le Pape leur envoia une ordonnance, par laquelle il leur enjoignoit de croire certains articles du culte, dont ils n'étoient pas convaincus ; on appelle ce mandement la constitution. Mandarins, bonzes, hommes, & femmes, tous furent obligés de signer ce qu'ils n'entendoient point, & qui pis est, ce dont ils n'étoient point persuadés. On priva de leurs biens, on bannit de la société ceux qui ne vouloient pas trahir leur conscience. Le reméde ne fit qu'aug-

O 3 menter

menter le mal ; la constitution qu'on avoit cru un traité de paix ne servit qu'à souffler le feu de la guerre, l'animosité des deux partis fut plus vive que jamais.

L'Alcoran chrétien fut souvent mis sur le tapis : mais il y avoit cette difficulté, que ceux qui vouloient l'expliquer aux autres, ne l'entendoient pas eux-mêmes : ce n'étoit pas le moyen de s'accorder ; aussi ne s'accorda-t-on pas. On se battit long-tems par ces opinions particulières ; ensuite il y eut plusieurs batailles rangées en saints-peres ; c'est ainsi qu'on appelle les philosophes de cet Alcoran.

Mais la victoire d'un parti ne servit qu'à augmenter la force de l'autre ; plus on se disputoit, & moins on s'accordoit. On emploia de part & d'autre tant de subtilités, qu'on parvint à la fin au sublime degré d'intelligence de ne plus s'entendre. Tout le savoir de la dispute disparut, il ne resta que l'animosité.

Cependant un parti devint le dominant, ce fut celui que Rome & la Cour corrompirent par des dignités, & qui vendit sa croïance aux honneurs. Celui-ci qui avoit mis son nom au bas de la constitution, fit un complot contre celui qui ne l'avoit pas signée. Les mandarins évêques de celui-là dessendirent aux prêtres subalternes de

de celui-ci d'administrer les malades, sous le prétexte, *qu'on ne doit pas donner aux chiens les choses saintes.* Pour recevoir le corps du Christ avant que de mourir, il falloit avoir un billet qui prouvât qu'on étoit de la secte de la constitution. Le Parlement de Paris qui croit avoir le droit de se mêler de tout, jusques à ce qui n'est pas de son ressort, se mêla de cette affaire : on exila les mandarins rebelles ; mais plus on exiloit, moins on administroit. Il fallut souvent violenter les prêtres, & les forcer quelquefois, la baïonette au bout du fusil, de se rendre avec le Christ chez les malades.

## L E T T R E CXVI.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Bruxelles.*

de Naples.

**L**E Roi de Naples à quitté il n'y a pas long tems ses sujets, pour en aller gouverner d'autres : car tu remarqueras ici en passant que les souverains de l'Europe n'ont point de famille affectée. Chez eux il n'y a point de filiation. Ils sont toujours prêts à devenir les monarques du peuple qui est le plus puissant. Comme le pere de la grande famille né tient à ses

O 4

enfans

enfans que par les liens de l'intérêt ; il les abandonne aussitôt que de plus grands l'appellent ailleurs.

Les couronnes dans cette partie du monde forment un commerce : on se bat, on négocie, on traite, on change en Europe pour posséder la plus riche.

Ce trafic des trônes fait que les sujets ne s'attachent pas à une certaine personne ; mais à un certain nom. Comment pourroient-ils s'attacher à un monarque, qui n'est à eux qu'autant que les révolutions de la politique ne l'appellent point ailleurs ! Le Roi de Naples avant son départ fit un aveu bien humiliant ; il déclara à toute l'Europe que son fils ainé étoit imbecile, & par conséquent incapable de régner, & fit passer la couronne qu'il abandonnoit sur la tête d'un autre de ses enfans ; car si les souverains sont au-dessus des premiers de l'état par leur rang, les loix de la politique les oblige quelquefois à faire des aveux qui les ravalent souvent au-dessous des hommes ordinaires : ce qui forme une sorte de compensation.

## LETTRE CXVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Bruxelles-

**L**E lendemain de mon arrivée à Bruxelles, j'allai faire mes soumissions au prince Ch-l-s de Lorraine. Il permet cet honneur à presque tous les étrangers qui passent par cette ville. Il est gouverneur des Païs-Bas, c'est-à-dire, qu'il a un brevet de la Cour de Vienne, qui lui permet d'être souverain à sa place, & il céde lui-même ce brevet à un ministre qui régne pour lui: car il y a des peuples en Europe qui sont gouvernés de la troisième main.

Ce prince est d'un abord doux, familier & affable: la vanité est flattée en l'approchant. Il ote la distance infinie qu'il y a de sa grandeur à la petitesse d'un particulier, & rétablit en quelque façon le niveau.

La plupart des grands en Europe ne sont bons que par principes d'éducation; celui-ci l'est par tempérament. Il va au-devant des malheureux & prévient les infortunés. Tous les jours de sa vie sont marqués par quelque action bienfaisante. Si

tous les hommes ressembloient au prince Ch-l-s, le monde seroit rempli de belles ames.

Au sortir de son audience, je me rendis chez son ministre le Comte de C ---- Quelle différence du maître au valet ! Je trouvai ce dernier bouffi d'orgueil. Il me reçut avec cette politesse mêlée de fierté, qui met les particuliers à dix-mille-lieuës de l'homme en place. Il étoit en ce moment avec un capucin défroqué, à qui il venoit de dicter un article pour insérer dans la gazette de Bruxelles. Après qu'il eût expédié le moine apostat, il fut question de moi. Il m'interrogea sur le gouvernement de la Chine, sur notre commerce, nos finances, nos arts & notre industrie, &c. &c. mais je m'apperçus par les questions qu'il me fit, qu'il n'étoit point un homme d'état. Il tournoit toujours au tour du ministre, & ne le rencontroit jamais.

Il se levoit tous les jours à quatre-heures du matin, pour apprendre à avoir du génie; il lit tout ce qui tombe sous sa main, mais toute cette peine l'a conduit à être très superficiel.

Tu peux bien t'imaginer qu'un homme, qui fait semblant de savoir beaucoup de choses, est vain, fier & hautain : je n'ai  
ja-

jamais vu de mortel plus orgueilleux. Il faut que tout plie sous lui, c'est proprement le Pacha des Païs-Bas.

## L E T T R E, CXVIII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Bruxelles.

DANS les provinces des roïaumes d'Europe, où il faut faire preuve de noblesse pour être admis dans les assemblées qui ne sont pas nobles, & dans lesquelles on doit toujours avoir le parchemin à la main pour prouver les seize-quartiers ; la ressource ordinaire des étrangers est le spectacle, où le gentilhomme & le roturier sont reçus pour leur argent.

J'allai hier à celui de cette ville, où l'on jouoit une mauvaise comédie représentée par de mauvais acteurs ; néanmoins le théâtre & les loges étoient remplis de dames & de cavaliers. Le hasard fit que je me trouvai placé auprès d'un François, établi depuis plusieurs années à Bruxelles, & qui connoissoit presque tous les spectateurs.

Monsieur, lui dis je, voulez-vous me permettre de vous faire quelques questions, sur les principaux personnages qui s'offrent ici à mes regards ? Il répondit fort poliment à ma demande.

Je vous prie de me dire qui est cet homme dans cette loge à côté de celle du Prince, qui voit le spectacle au travers d'un verre & qui fait des grimaces de possédé ? C'est, répondit-il, le prince d'Or--- Quoi ! lui dis-je tout étonné, c'est là un prince ? En vérité il faudroit être sorcier pour le deviner, je l'aurois pris pour toute autre chose; il y a quelquefois des figures chez les grands qui sont à mille-lieuës de leur rang.

Je vois dans la même loge, repris-je, un je ne sais quoi d'imperceptible, qui peut bien absolument être un homme, mais qui n'est créé qu'à moitié. Qu'est-ce que c'est que cela ?—C'est le Duc D - - - Il est bien court ! lui dis-je. Mais qu'est-il ce petit avorton flamand ? Il est gouverneur de la ville. Lui gouverneur ! repris-je avec surprise. Oui, gouverneur, ajouta-t-il ; est-ce que vous le croiez incapable d'occuper cette place ? Je ne dis pas tout-à fait cela : il peut se faire qu'il la remplisse avec distinction : mais s'il gouverne bien, il représente bien mal.

Qui est cet homme dans cette loge ici en bas à notre gauche, qui a un visage, d'une demi-aulne de long ? C'est le Duc de St. A - - - un des pairs du roïaume d'Angleterre. Qu'est-ce qu'il fait à Bruxelles ? Qu'est-ce qu'il y fait ! des dettes.

Et d'où vient, repris-je, qu'il s'est transplanté en Flandres pour cela? J'ai oui dire que les Anglois jouïssoient de ce privilége sans sortir de leur païs. Il y a apparence que celui-ci jouït impunément du même droit dans cette ville? Non pas tout-à-fait, car on menace sa personne. Comment, lui dis-je, est ce qu'on traineroit ce Duc en prison? Non, mais on parle de lui donner une prison ambulante\* qui le suivra par tout.

Je vous prie de me dire qui est ce cavalier qui fait les yeux doux à cette jeune dame dans la loge du fonds du théâtre, qui a l'air suffisant & qui affecte toutes les manieres d'un fat.

C'est le Comte de la N ----, nom respectable en Europe, & dont les ancêtres ont presque toujours été attachés à la famille impériale. Celui-ci ne devroit pas être-là; son devoir seroit d'être à l'armée: mais il preffere de faire la petite guerre avec cette dame, à se trouver à la grande qui se fait à présent en Allemagne.

Comme les belles actions peuvent seules continuer à illustrer une maison, on peut dire que son pere, en mourant, finit la noblesse de sa famille, & que lui a commencé la roture de sa race.

\* Un garde.

Pou-

Pouvez-vous me dire qui est ce jeune homme, qui est à la troisième loge du côté de celle du Prince ? C'est un Anglois qui semble n'être ici que pour faire honneur à sa nation. Il a des maîtresses, des chiens, des chevaux & des coureurs. Il s'y est si bien pris que, dans quatre-ans, il a dissipé toute sa fortune. Il n'a que six-mois à vivre dans la même splendeur, pour être tout juste réduit à la mendicité à son retour à Londres. La femme que vous voiez assise à côté de lui, qui a des yeux noirs & des joues pendantes, est une créature qu'il épousera sans doute : car en fait de folies, les Anglois n'en demeurent pas à moitié-chemin. Ils vont presque toujours jusqu'au bout.

Qui est ce grand jeune homme qui voit au travers d'une longnette, comme un gentilhomme : mais qui a la figure d'un valet de chambre ? C'est le frere du N---- ou du ministre de Rome. Il a la rage de vouloir passer pour marquis, en dépit de son Pere, qui n'étoit que simple marchand de Milan.

J'abuse peut-être de votre complaisance : mais je vous demande en graces de me dire qui est cet homme qui parle à toutes les femmes, & qui fait semblant d'être important ? C'est le clerc d'un notaire, me

me répondit-il, que la Cour de France a fait ici son ministre.

J'ai fini : qui est ce cordon bleu qu'on voit sur le théâtre ? C'est le Résident de L. --- sans doute, repris-je, que celui-ci est noble ? Il le seroit : mais son pere, en se mariant avec sa mere, ne se ressouvint pas d'une petite cérémonie. Il oublia de l'épouser : ainsi, si ce Résident est gentilhomme, c'est un gentilhomme batard.

En vérité, lui dis-je, voici une Cour qui brille beaucoup en ministres : le plus noble est à peine roturier.

## L E T T R E C X I X.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Bruxelles.*

de Naples.

**L**E S Napolitains sont logés à côté des diables ; d'ici au séjour des démons il n'y a qu'un pas à faire. J'allai voir ces jours passés la plus grande porte de l'enfer qui soit sur la terre. Les naturels du païs l'appellent le Vesuve.

C'est une montagne ardente d'où il sort des flammes, & une fumée qui obscurcit continuellement le soleil. Cet inconvénient d'être devoré par les flammes n'est pas le seul : ce peuple est tous les jours à la veille d'être englouti dans les entrailles de

de la terre, pas les concavités qui s'y forment, & ses tremblements fréquens. Une ville entière avec tous ses habitans fut jadis ensévelie par un de ces phénomènes. Tout est ici goufre, fumée & flames. Un venin subtil s'exhale de la terre & y fait mourir les habitans.

Les Européens, comme je te l'ai déjà observé, sont étranges dans leurs établissements. Les uns bâtissent des villes au milieu des ondes de la mer, les autres au centre des gouffres de la terre. On n'habite point les plus beaux païs de l'univers, & on se fixe dans des climats, où les bêtes féroces elles-mêmes refusent d'habiter.

## LETTRE CXX.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Bruxelles.

**L**E jour suivant, je me rendis au théâtre à la même heure, & j'y trouvai heureusement mon homme. Je m'approchai de lui & après l'avoir prié de pardonner ma nouvelle importunité, je recomençai à le questionner.

Monsieur, je vous prie de me dire qui est cette dame d'un certain âge & d'une figure assez ordinaire, qui est dans cette seconde loge du premier rang ici à notre droite ?

droite ? C'est, me répondit-il, la Comtesse de Cop--- Allemande, femme du ministre de la maison de P---. Elle a l'air bien fier, lui dis-je. Vous pouvez trancher le mot, & dire qu'elle est hautaine & arrogante. Avec cela, il semble qu'elle ait dans le coeur quelque mortification qui l'humble. Il vous semble bien, c'est un chagrin intérieur qui la dévore, elle n'en reviendra pas. Elle vouloit avoir le pas sur les dames les plus qualifiées de Bruxelles, une duchesse écrivit à Vienne, & la Cour décida que la femme d'un ministre devoit marcher après les duchesses. Elle a cette préséance sur le coeur, & tout le monde croit que cela la tuera ; car l'orgueil humilié chez une femme fiere & impérieuse, est un poison lent qui la conduit au tombeau.

Qui est cette jeune dame, lui dis-je, qu'on voit dans cette loge au fonds de la salle en face du théâtre ? C'est, me répondit il, la princesse d'Or---.—Etoit-elle née princesse ? Non, me dit-il, elle en a acheté le titre aux dépens de sa jeunesse & de sa beauté. Il y a des gens ici qui disent qu'elle l'a païé au-delà de son prix. Il est vrai que, lorsqu'une jolie femme sacrifie ses agréments à un homme vieux,

vieux, cassé & dégoutant, elle met un trop haut prix au rang qu'elle tient de lui.

Aiez la bonté de me dire qui est cette belle dame qui se fait remarquer dans la loge qui est à notre gauche? C'est, me répondit-il, la duchesse d'A---- françoise, de la maison de la M---. Je ne sais ce que c'est, lui dis-je, mais en regardant cette femme, elle cause deux émotions différentes. On voudroit l'aimer : mais un jene sais quoi qu'elle inspire pour la vertu, fait qu'on la respecte. C'est, me dit-il, la dame de Bruxelles, qui soutient le mieux son caractere. Elle a toutes les qualités qui font qu'on respecte une femme, & aucun des vices qui puissent la faire mépriser ; comme femme, elle aura sans doute ses foiblesses : mais elle fait si bien les ménager, qu'elles ne paroissent pas au dehors : ce qui, dans le sexe est la vertu par excellence ; car il n'est point question de n'avoir point de deffauts, mais de les cacher si bien qu'ils ne se montrent pas.

Je voudrois savoir qui est cette dame dans cette loge à main droite au-dessus du théâtre, qui a passé quarante-ans, qui a le visage fort bien & la taille assez mal? C'est Madame la Chan---- Dame remplie de qualités. Elle a de l'éducation,

de l'esprit, du savoir & de la politesse : mais je voudrois qu'elle se souvint qu'elle ne devroit plus faire l'amour, ayant surtout une grande fille en état de la remplacer dans cette carriere. Au reste à Bruxelles comme à Paris, c'est toujours la premiere chose que les meres oublient.

Si je ne vous importune point, je vous prie de me dire qui est cette dame dans cette seconde loge à gauche au-dessus du théâtre ? C'est Madame de V --- Elle a de beaux yeux, lui dis-je. Cela est vrai, reprit-il ; mais ces yeux l'ont perdue d'honneur. On dit qu'ils ont eu un tête-à-tête avec le prince C ----- où ils ont eu le dessous : mais cette dame est de la maison. Son mari entre dans la chambre du prince, & elle entre dans son lit.

Qui sont ces deux jeunes & jolies demoiselles qui sont à côté de sa loge ? Ce sont deux soeurs nées à Liége, qui cherchent chacune un mari, & qui ne trouvent pas même un amant. Il y a des beautés qui sont condamnées à n'être ni aimées, ni épousées.

Je consens à ne plus vous faire de questions, si vous voulez avoir la complaisance de me dire qui sont ces deux jeunes personnes aux seconde loges, qui ont au milieu d'elles une vieille femme, qui a le main-

maintien vieux & qui est habillée à la vieille mode ? Cette douairière me répondit-il, est la veuve d'un homme, qui, à ce qu'on dit, portoit autrefois la livrée : les deux demoiselles sont ses filles. La mère a fait une grande fortune, à force de compter de l'argent. Personne ici ne les voit, la noblesse sur tout affecte de leur donner toutes sortes de mortifications.

On ne méprise point les filles à cause qu'elles sont nées dans la boue : mais parcequ'elles sont riches. Mais elles se consolent de ce mépris par l'endroit-même qui le cause. Elles sont prêtes à épouser deux riches financiers de Paris qui oublieront la livrée du père, en considération des écus de leur mère.

Je pars demain pour l'Angleterre, d'où je t'écrirai aussitôt que je serai arrivé.

F I N.

